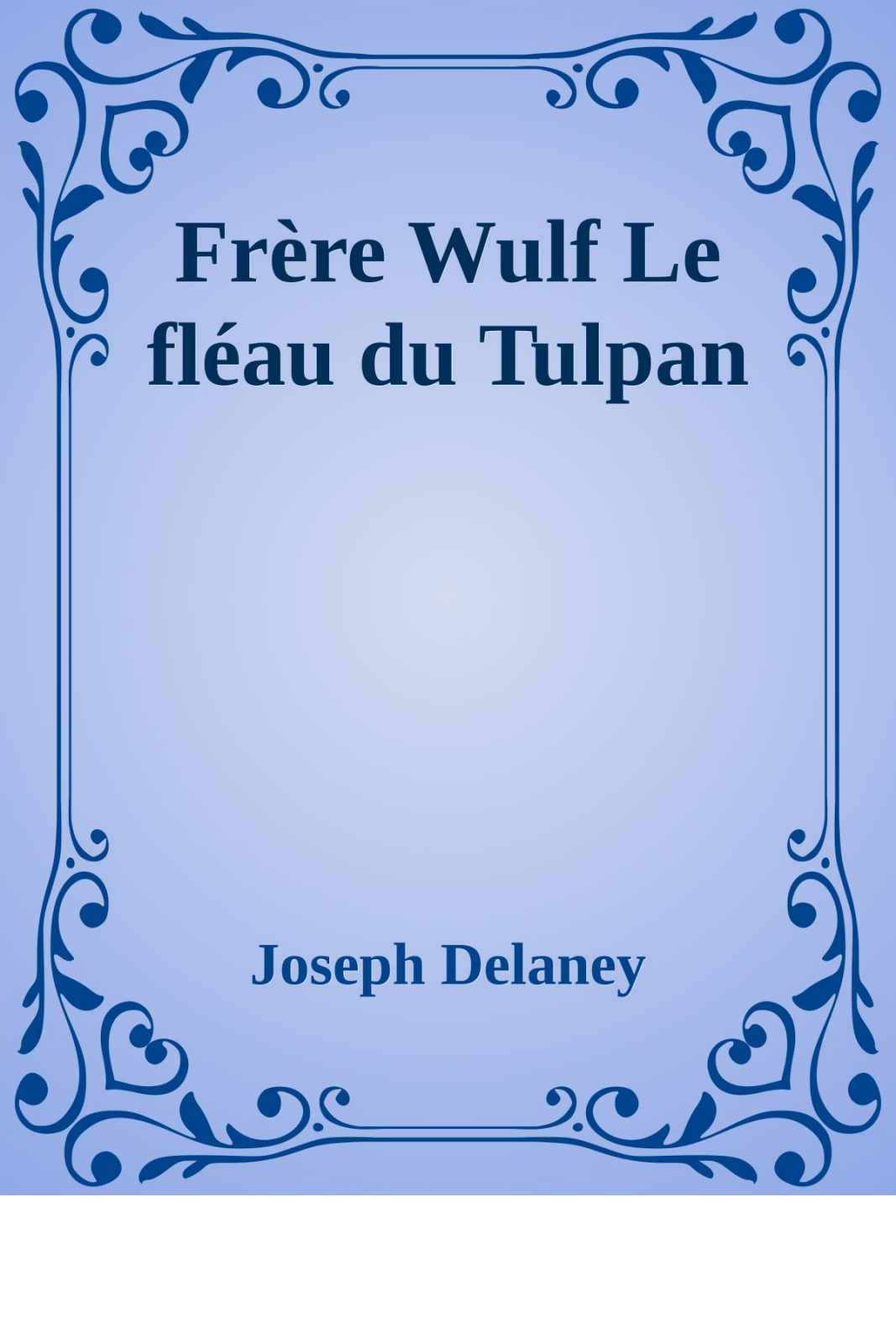


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the entire page.

Frère Wulf Le fléau du Tulpan

Joseph Delaney

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

W^{FRÈRE}WULF

LE FLÉAU DU TULPAN



JOSEPH
DELANEY

bayard jeunesse

W^{FRÈRE} WULF

LE FLÉAU DU TULPAN



Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Marie-Hélène Delval

JOSEPH
DELANEY

bayard jeunesse

Sommaire

1. Couverture
2. Page de titre
3. Page de copyright
4. Table des matières
5. 1 - DE LONGS CROCS JAUNES
6. 2 - LA PRISE FATALE
7. 3 - PAS LA MOINDRE CHANCE
8. 4 - SANS DOUTE PAS DES SAINTS
9. 5 - LE SEMI-HOMME
10. 6 - UNE CHOSE TRÈS ETRANGE
11. 7 - APPELLE-MOI HROTHGAR
12. 8 - LE CHATON
13. 9 - QUELQUE CHOSE SOUS MON LIT
14. 10 - LE FLÉAU DE WULF
15. 11 - SPECTRAUX ET TENDINEUX
16. 12 - UN HABITAT DIFFÉRENT
17. 13 - JE SUIS GRIMALKIN
18. 14 - L'HÉRITAGE
19. 15 - LA FILLE DE TA MÈRE
20. 16 - UN FRAGMENT DE TON ÂME
21. 17 - FERME TA GRANDE GUEULE !
22. 18 - L'EMBUSCADE
23. 19 - LE CAVALIER NOIR
24. 20 - UNE OMBRE NOIRE
25. 21 - Partie de chasse
26. 22 - PAR LES YEUX DU TULPA
27. 23 - Une porte pour l'Enfer
28. 24 - PÉCHÉ D'ORGUEIL
29. 25 - TUEURS DE DIEUX
30. 26 - LE TUNNEL
31. 27 - SEPT LONGS CLOUS D'ARGENT
32. 28 - UNE ÉNORME MAIN GRIFFUE
33. 29 - DES SÉPULCRES BLANCHIS
34. 30 - LE VRAI NOM DE DIEU
35. 31 - L'EXÉCUTION
36. 32 - UN FRONCEMENT DE SOURCILS

Pagination de l'édition papier

1. 1
2. 2
3. 5
4. 6
5. 7
6. 8
7. 9
8. 10

9.	11
10.	12
11.	13
12.	14
13.	15
14.	16
15.	17
16.	18
17.	19
18.	20
19.	21
20.	22
21.	23
22.	24
23.	25
24.	26
25.	27
26.	28
27.	29
28.	30
29.	31
30.	32
31.	33
32.	34
33.	35
34.	36
35.	37
36.	38
37.	39
38.	40
39.	41
40.	42
41.	43
42.	44
43.	45
44.	46
45.	47
46.	48
47.	49
48.	50
49.	51
50.	52
51.	53
52.	54
53.	55
54.	56
55.	57
56.	58
57.	59
58.	60
59.	61
60.	62
61.	63

62.	64
63.	65
64.	66
65.	67
66.	68
67.	69
68.	70
69.	71
70.	72
71.	73
72.	74
73.	75
74.	76
75.	77
76.	78
77.	79
78.	80
79.	81
80.	82
81.	83
82.	84
83.	85
84.	86
85.	87
86.	88
87.	89
88.	90
89.	91
90.	92
91.	93
92.	94
93.	95
94.	96
95.	97
96.	98
97.	99
98.	100
99.	101
100.	102
101.	103
102.	104
103.	105
104.	106
105.	107
106.	108
107.	109
108.	110
109.	111
110.	112
111.	113
112.	114
113.	115
114.	116

115. [117](#)
116. [118](#)
117. [119](#)
118. [120](#)
119. [121](#)
120. [122](#)
121. [123](#)
122. [124](#)
123. [125](#)
124. [126](#)
125. [127](#)
126. [128](#)
127. [129](#)
128. [130](#)
129. [131](#)
130. [132](#)
131. [133](#)
132. [134](#)
133. [135](#)
134. [136](#)
135. [137](#)
136. [138](#)
137. [139](#)
138. [140](#)
139. [141](#)
140. [142](#)
141. [143](#)
142. [144](#)
143. [145](#)
144. [146](#)
145. [147](#)
146. [148](#)
147. [149](#)
148. [150](#)
149. [151](#)
150. [152](#)
151. [153](#)
152. [154](#)
153. [155](#)
154. [156](#)
155. [157](#)
156. [158](#)
157. [159](#)
158. [160](#)
159. [161](#)
160. [162](#)
161. [163](#)
162. [164](#)
163. [165](#)
164. [166](#)
165. [167](#)
166. [168](#)
167. [169](#)

168. 170
169. 171
170. 172
171. 173
172. 174
173. 175
174. 176
175. 177
176. 178
177. 179
178. 180
179. 181
180. 182
181. 183
182. 184
183. 185
184. 186
185. 187
186. 188
187. 189
188. 190
189. 191
190. 192
191. 193
192. 194
193. 195
194. 196
195. 197
196. 198
197. 199
198. 200
199. 201
200. 202
201. 203
202. 204
203. 205
204. 206
205. 207
206. 208
207. 209
208. 210
209. 211
210. 212
211. 213
212. 214
213. 215
214. 216
215. 217
216. 218
217. 219
218. 220
219. 221
220. 222

221. [223](#)
222. [224](#)
223. [225](#)
224. [226](#)
225. [227](#)
226. [228](#)
227. [229](#)
228. [230](#)
229. [231](#)
230. [232](#)
231. [233](#)
232. [234](#)
233. [235](#)
234. [236](#)
235. [237](#)
236. [238](#)
237. [239](#)
238. [240](#)
239. [241](#)
240. [242](#)
241. [243](#)
242. [244](#)
243. [245](#)
244. [246](#)
245. [247](#)
246. [248](#)
247. [249](#)
248. [250](#)
249. [251](#)
250. [252](#)
251. [253](#)
252. [254](#)
253. [255](#)
254. [256](#)
255. [257](#)
256. [258](#)
257. [259](#)
258. [260](#)
259. [261](#)
260. [262](#)
261. [263](#)
262. [264](#)
263. [265](#)
264. [266](#)
265. [267](#)
266. [268](#)
267. [269](#)
268. [270](#)
269. [271](#)
270. [272](#)
271. [273](#)
272. [274](#)
273. [275](#)

274. [276](#)
275. [277](#)
276. [278](#)
277. [279](#)
278. [280](#)
279. [281](#)
280. [282](#)
281. [283](#)
282. [284](#)
283. [285](#)
284. [286](#)
285. [287](#)
286. [288](#)
287. [289](#)
288. [290](#)
289. [291](#)
290. [292](#)
291. [293](#)
292. [294](#)
293. [295](#)
294. [296](#)
295. [297](#)
296. [298](#)
297. [299](#)
298. [300](#)
299. [301](#)
300. [302](#)
301. [303](#)
302. [304](#)
303. [305](#)
304. [306](#)
305. [307](#)
306. [308](#)
307. [309](#)
308. [310](#)
309. [311](#)
310. [312](#)
311. [313](#)
312. [314](#)
313. [315](#)
314. [316](#)
315. [317](#)
316. [318](#)
317. [319](#)
318. [320](#)

Points de repère

1. [Frère Wulf – Le Fléau du Tulpan 2](#)
2. [Début du contenu](#)

3. [Table des matières](#)

4. [Couverture](#)

Joseph Delaney vit en Angleterre, dans le Lancashire. Il a trois enfants et sept petits-enfants. Sa maison est située sur le territoire des gobelins. Dans son village, l'un d'eux, surnommé le frappeur, est enterré sous l'escalier d'une maison, près de l'église.

À Marie

Ouvrage publié originellement par Puffin Books,
un département de Random House Children's Books
sous le titre *Brother Wulf : Wulf's Bane*
© 2021, Joseph Delaney pour le texte
Illustration de couverture : Blaise Jacob
Tous droits réservés.

© 2022, Bayard Éditions pour la traduction française
18, rue Barbès, 92128 Montrouge Cedex
ISBN : 979-1-0363-4598-2
Dépôt légal : avril 2022
Première édition

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.
Reproduction, même partielle, interdite.

Table des matières

Couverture

Page de titre

Page de copyright

1 - DE LONGS CROCS JAUNES

2 - LA PRISE FATALE

3 - PAS LA MOINDRE CHANCE

4 - SANS DOUTE PAS DES SAINTS

5 - LE SEMI-HOMME

6 - UNE CHOSE TRÈS ETRANGE

7 - APPELLE-MOI HROTHGAR

8 - LE CHATON

9 - QUELQUE CHOSE SOUS MON LIT

10 - LE FLÉAU DE WULF

11 - SPECTRAUX ET TENDINEUX

12 - UN HABITAT DIFFÉRENT

13 - JE SUIS GRIMALKIN

14 - L'HÉRITAGE

15 - LA FILLE DE TA MÈRE

16 - UN FRAGMENT DE TON ÂME

17 - FERME TA GRANDE GUEULE !

18 - L'EMBUSCADE

19 - LE CAVALIER NOIR

20 - UNE OMBRE NOIRE

21 - Partie de chasse

22 - PAR LES YEUX DU TULPA

23 - Une porte pour l'Enfer

24 - PÉCHÉ D'ORGUEIL

25 - TUEURS DE DIEUX

26 - LE TUNNEL

27 - SEPT LONGS CLOUS D'ARGENT

28 - UNE ÉNORME MAIN GRIFFUE

29 - DES SÉPULCRES BLANCHIS

30 - LE VRAI NOM DE DIEU

31 - L'EXÉCUTION

32 - UN FRONCEMENT DE SOURCILS



DE LONGS CROCS JAUNES

Je serais sans doute mort avant la nuit.

La lumière baissait déjà ; dans moins d'une heure, le soleil serait couché. Je suivais le sentier marécageux enveloppé de brouillard, menant aux lieux que hantaient les redoutables sorcières d'eau.

J'étais apprenti épouvanteur et je servais d'appât à mon maître, Will Johnson. Les épouvanteurs combattent aussi habituellement les fantômes, les gobelins et toutes sortes de créatures de l'obscur. Mais l'Épouvanteur Johnson était un peu à part. Se définissant lui-même comme un « spécialiste des sorcières », il leur consacrait l'essentiel de ses activités.

Son plan était simple : je marchais à cinquante mètres devant lui. Quand une sorcière d'eau m'attaquerait, il interviendrait et la tuerait.

Qu'il la tue, ça, je n'en doutais pas. Il était grand, fort et leste, armé d'un lourd bâton terminé par une lame en alliage d'argent. Mais, avant qu'il m'ait rejoint, j'aurai connu une mort atroce.

Les sorcières d'eau vivent la plupart du temps sous les eaux stagnantes ou enfoncées dans la vase du marécage. Qu'une proie passe à proximité, et elles jaillissent de leur cachette, toutes griffes dehors. Leur attaque est aussi fulgurante qu'implacable. Elles vous entraînent au fond du marécage, leurs longs crocs jaunes et acérés vous percent la gorge pour aspirer votre sang tandis que l'eau vaseuse envahit vos poumons.

– Ne t'inquiète pas, s'était moqué Johnson. Ces sorcières t'auront vite saigné à blanc ; tu seras mort avant d'être noyé !

Si c'était une plaisanterie, je la trouvais plutôt cruelle ; ces paroles m'avaient terrifié.

Mes bottes s'enfonçaient avec un bruit élastique dans le sol spongieux, et, dans l'épais brouillard gris, je n'y voyais pas à deux mètres. Je marchais vers l'ouest, en direction du Mont aux Moines où

se dressaient les ruines d'un monastère. Devant moi, sur ma droite, s'étendait le Petit Lac, où les sorcières pullulaient. C'était la section la plus dangereuse du sentier, et j'allais m'y engager.

Certes, je n'étais pas sans armes. J'avais passé à ma ceinture la petite dague que m'avait donnée Alice, la compagne de Tom Ward. Tom était le jeune Épouvanteur de Chipenden ; bien des années plus tôt, cette dague avait appartenu à un de ses prédécesseurs. Elle était faite de cet alliage d'argent si efficace contre les créatures diaboliques.

J'avais également en main un bâton en bois de sorbier, dont les sorcières redoutent le contact. Néanmoins, il ne suffirait pas à repousser une assoiffée de sang. Et, contrairement à celui de Johnson, le mien était dépourvu de lame.

Un cri s'éleva soudain, quelque part vers l'est, du côté du canal. Si les sorcières d'eau préféraient le marécage et ses environs, on en rencontrait parfois le long de la voie navigable qui coulait vers le nord, de Priesttown jusqu'à Kendal en passant par Caster. J'avais déjà entendu ce son terrifiant et je n'eus pas le moindre doute : c'était la voix d'une de ces créatures. Elle était encore à bonne distance et dans la direction opposée à celle que je suivais. Mais les sorcières flairent votre présence de très loin et elles sont rapides. L'une d'elles filait peut-être déjà vers moi.

Le brouillard s'épaississait encore, l'humidité pénétrait mon manteau. Je tremblais autant de froid que de peur.

Je me mis à prier.

Mon vrai nom était *Frère Beowulf*, parce que j'avais été novice dans un monastère avant de devenir l'apprenti de l'Épouvanteur Johnson. On m'avait envoyé chez lui pour l'espionner et fournir les informations qui auraient permis de le condamner au bûcher pour hérésie. Or, Johnson, malgré sa force et son expérience, avait été enlevé par une sorcière d'un genre inhabituel, une créature particulièrement redoutable. J'avais alors sollicité l'aide de Tom Ward, l'Épouvanteur de Chipenden, ce qui avait créé toutes sortes de problèmes ; j'avais bien failli finir moi-même sur le bûcher.

À présent, on m'appelait *Wulf* tout court. Cependant, même si je n'étais plus moine et ne croyais plus en Dieu, je continuais d'invoquer les saints. La plupart du temps, ils ne répondaient pas. Parfois, dans la mesure où j'avais bien choisi mon interlocuteur, une aide m'était accordée.

Je me mis donc à prier Raphaël qui est, entre autres, le protecteur

des voyageurs. D'une certaine manière, j'étais en voyage : ma destination était le Mont aux Moines. Et, pour cheminer le long de ces dangereux marécages, j'avais dramatiquement besoin de protection.

« Secourez-moi, Saint Raphaël ! S'il vous plaît, faites que je marche en sécurité et soyez mon bouclier contre les créatures du Diable ! »

Bien sûr, je ne prononçai pas ces mots à voix haute, de peur d'attirer l'attention d'une sorcière. Je priais en silence, dans ma tête, ce qui est tout aussi efficace. Ce saint était également un archange, même si certains moines le contestaient. Mais, justement, peut-être ne daignerait-il pas répondre, surtout à quelqu'un comme moi. Un être aussi puissant aurait-il de la compassion pour un garçon qui avait perdu la foi et abandonné sa vocation religieuse ?

Le sol devenant glissant, je ralentis. Le lac était tout proche, maintenant. À travers le brouillard, j'apercevais sa surface grise et immobile à moins de deux pas du sentier.

Je perçus un bruit ténu, à peine une éclaboussure, mais il suffit à me figer sur place. J'attendis, retenant mon souffle, le cœur cognant à grands coups dans ma poitrine. Tout était silencieux. Je n'entendais même plus les pas de l'Épouvanteur Johnson, qui me suivait. Pour un homme de sa corpulence, il avait le pied léger. J'espérais qu'il ne traînait pas trop loin derrière moi.

J'esquissai un pas incertain, puis un autre. Et je repris ma marche le long du sentier à une allure prudente.

Ce fut si rapide que je n'eus pas le temps de réagir. Le brouillard palpita sur ma droite, je crus voir battre des ailes blanches au-dessus du lac. Puis un choc violent dans l'épaule me projeta à terre.

D'abord, je ne compris pas pourquoi le saint m'avait bousculé comme ça. Qu'avais-je fait pour mériter un tel traitement ? Était-il mécontent parce que je ne voulais plus être moine ?

Une silhouette bondit alors hors de l'eau tel un saumon remontant une cascade. Terrifié, j'eus la brève vision d'une chevelure verte emmêlée, de longs crocs jaunes et de doigts griffus tendus vers moi. Ma chute m'avait un peu éloigné de la rive et mis hors de portée de la sorcière. Mais celle-ci, ayant planté sur le sol ses pieds palmés, s'avança vers moi.

Je savais exactement à quoi m'attendre. J'allais être entraîné dans les profondeurs de l'eau bourbeuse et vidé de mon sang avant même d'être noyé.

Bien que tombé sur le flanc, je n'avais pas lâché mon bâton. Avec l'énergie du désespoir, je frappai la sorcière à la hanche. Le bois de sorbier fit son effet : elle recula vivement et faillit s'affaler dans l'eau.

Je voulus me relever mais compris tout de suite que je n'en aurais pas le temps. La créature, qui avait déjà retrouvé son équilibre, se jetait sur moi, toutes griffes dehors, sa face de cauchemar tordue de fureur et de voracité.

Or, elle ne me toucha pas.

Elle bascula soudain sur le côté en poussant un cri : la lame du bâton de Johnson s'était plantée dans sa hanche. Il la retira et la lui enfonça dans le corps une deuxième fois, puis une troisième. Mais la sorcière était déjà morte. Elle gisait sur le dos, une main traînant dans l'eau.

– La première que je tue ici ! Et la première de toutes celles qui maudiront le jour de mon arrivée, s'exclama Johnson d'une voix triomphante. Regarde un peu cette beauté !

C'était sarcastique, bien sûr. La sorcière d'eau était tout simplement hideuse. J'avais lu dans un des livres de mon maître que ces créatures étaient si dégénérées qu'elles avaient perdu le langage et qu'il ne leur restait plus grand-chose d'humain. La jupe de celle-ci était imprégnée de vase, et une mousse verdâtre recouvrait son corsage en lambeaux. Chaque orteil de ses horribles pieds palmés se terminait par une griffe acérée.

– Tu as vu ce gros oiseau ? poursuivit Johnson. Il était au-dessus de toi juste avant l'attaque de la sorcière.

Je n'aimais pas mentir, mais je ne pouvais reconnaître avoir vu quoi que ce fût.

Détournant mon regard du cadavre, je demandai :

– Quel oiseau ?

Pas question d'avouer que j'avais prié Saint Raphaël et qu'il m'avait sauvé la vie ! Johnson avait cru voir un oiseau, mais quel oiseau serait assez fort pour vous flanquer par terre d'une poussée ?

– Si ça se trouve, songea Johnson à voix haute, je viens de tuer la vieille Morwène, la reine des sorcières d'eau. Elle est aussi avide de sang que ses ignobles sœurs, mais elle a pour compagnon favori un vulture. Ce volatile, c'était peut-être lui. Oui, c'est bien possible. Je vais abandonner le cadavre ici en signe d'avertissement. Elles sauront maintenant à qui elles ont affaire. Qu'on me laisse un mois, et on ne

trouvera plus une de ces créatures à vingt miles à la ronde !

Il m'adressa un large sourire, fier de son succès.

– Mets tout ça par écrit ce soir, petit, tant que c'est encore frais dans ta mémoire ! Ça fera une parfaite introduction pour le prochain chapitre.

Une de mes tâches, en plus de mes devoirs d'apprenti, consistait à rédiger l'histoire de sa vie. Le livre s'intitulait : *La légende de Johnson, l'Épouvanteur*. Je devais souvent exagérer ses exploits, mais, parfois, il était largement à la hauteur du mythe qu'il essayait de créer.

On ne devait jamais sous-estimer l'Épouvanteur Johnson !

Il avait tué sa première sorcière d'eau depuis notre arrivée au moulin. C'était une journée mémorable.

Je ne me doutais pas de ce qu'elle me réservait encore...

Ce soir-là, à l'instant de sombrer dans le sommeil, j'entendis un bruit sous mon lit. On aurait dit un petit animal qui grattait le plancher en reniflant. Pourtant, ça n'évoquait pas un rat. Un hérisson s'était-il introduit dans la maison ?

Je me levai et pris la chandelle sur la table. Elle était presque entièrement consumée, mais pouvait encore brûler quelques minutes avant de s'éteindre. Je me baissai pour regarder sous le lit.

Je ne vis rien. La bestiole s'était peut-être enfuie par un trou du plancher, effrayée par la lumière.

Je me recouchai et n'y pensai plus.

Jusqu'à la fois suivante...

Car, si c'était *la première fois* que des bruits étranges s'élevaient sous mon lit, ce serait loin d'être la dernière.

LA PRISE FATALE

Deux mois s'étaient écoulés depuis cette première victoire. Après ça, nous avions eu quelques coups durs. Un jour, alors que la lumière baissait, nous avions été encerclés par surprise et avions eu beaucoup de chance de nous en tirer. Après quoi, la vie au moulin avait tourné à la routine. Peu à peu, la menace des créatures du marais s'était réduite à presque rien, et Johnson ne m'utilisait plus que rarement comme appât.

Ce jour-là, tandis qu'il patrouillait sur la rive du marécage, j'étais seul dans la cuisine, plongé dans la lecture d'un mince recueil :

Guide des sorcières d'eau

par

Bill Arkwright

Tom Ward m'avait déjà parlé d'Arkwright, l'Épouvanteur qui avait vécu dans cette maison. Son récit était aussi intéressant qu'utile, et j'en savourais chaque mot. Un court chapitre avait de quoi donner le frisson.

Il s'intitulait « La prise fatale ».

Une sorcière d'eau cherche toujours à entraîner sa proie humaine dans le marécage, où elle commence à la vider de son sang. Elle tente de saisir une jambe, un bras, voire la tête ou une oreille. Mais sa technique préférée, qui ne laisse à la victime aucune chance de survie, s'appelle la prise fatale.

La sorcière enfonce son pouce sous votre mâchoire, l'index et le majeur dans votre bouche. Impossible alors de vous libérer ; votre mort est certaine.

Cette image me donnait la chair de poule : j'avais eu plus d'une fois l'occasion de perdre la vie.

À cet instant, on frappa trois coups violents à la porte du moulin, et je sautai sur mes pieds avec nervosité.

Qui ça pouvait être ? Il y avait deux Inquisiteurs en activité dans le Comté. Ils pourchassaient habituellement les sorcières pour les brûler, mais le nouvel évêque de Blackburn les incitait à arrêter également les épouvanteurs et à les mettre en jugement. Un épouvanteur arrêté était toujours déclaré coupable et condamné au bûcher. La même chose pouvait très bien m'arriver.

Je traversai d'un pas mal assuré la vaste salle vide, entrouvrit la porte et jetai un œil par l'entrebâillement.

Alors, j'ouvris largement le battant avec un sourire de soulagement.

Grand, brun, vêtu du manteau à capuchon typique de notre profession, c'était Tom Ward. Tom était bien jeune pour être épouvanteur, il ne paraissait pas avoir plus de dix-neuf ou vingt ans. Il m'avait proposé de devenir son apprenti, mais j'avais choisi Johnson. Alors qu'il me dévisageait, l'air sombre, je me demandai s'il m'en voulait.

– Salut, Wulf ! Le chat a mangé ta langue ? Tu ne m'invites pas à entrer ?

– Bien sûr que si ! Je suis content de te voir.

Je m'écartai pour le laisser pénétrer dans la salle, qui était à l'origine une sorte d'entrepôt et n'était plus utilisée. Je menais donc Tom à la cuisine, où un gros fourneau dispensait une agréable chaleur. On était à la fin novembre, et le froid hivernal s'installait un peu plus chaque jour.

– Le grand costaud est à la maison ? s'enquit Tom.

Ce qualificatif convenait effectivement à mon maître. De haute taille, les épaules larges, Will Johnson avait surtout un ventre proéminent, dont le diamètre variait en fonction de la quantité de saucisses qu'il ingurgitait, et des verres de vin ou de bière dont il les arrosait.

– Non, il est à la chasse aux sorcières d'eau, bien qu'il n'ait guère été chanceux ces derniers temps. Il en a déjà tué beaucoup, et la plupart des rescapées ont émigré vers le nord, loin du marais. Depuis, il est de mauvaise humeur et parle d'aller régler leur compte aux sorcières de Pendle.

Secouant la tête, je soupirai :

– Il s’est mis en tête de liquider la tueuse du clan Malkin. Il compte attirer ainsi les autres, ce qui lui permettrait de s’en débarrasser.

C’était un plan insensé. Il existait plusieurs clans de sorcières, et elles étaient beaucoup trop nombreuses pour un épouvanteur tout seul avec son apprenti.

– Ne t’inquiète pas, Wulf. Je vais l’en dissuader. J’ai là quelque chose qui devrait l’intéresser. Au fait, comment te traite-t-il ? Il ne te brutalise pas, au moins ?

– Non, je ne dirai pas ça. Il me fait travailler dur et n’est pas toujours d’agréable compagnie, mais il a de bonnes intentions. Il est brusque, voilà tout. C’est comme ça.

– Tout va bien, alors. Sache tout de même que je serai toujours heureux de te prendre comme apprenti si jamais tu changes d’avis.

Je hochai la tête en évitant son regard. J’avais une bonne raison d’avoir choisi Johnson plutôt que Tom, mais je ne voulais même pas y penser.

– Voilà un ouvrage excellent, poursuivit Tom en prenant le petit livre posé sur la table. Bill Arkwright s’y connaissait en sorcières d’eau. Mon maître lui-même, John Gregory, admettait sa supériorité dans ce domaine. Bill m’a entraîné pendant six mois, dans le but de m’endurcir. Il m’a montré comment me battre au bâton en me couvrant de bleus et m’a jeté dans le canal, la meilleure façon selon lui de m’apprendre à nager. Pauvre Bill ! Il est mort, à présent, mais je ne l’oublierai jamais...

J’acquiesçai sans faire de commentaire. Tom m’avait déjà parlé de Bill Arkwright lors de notre premier voyage, quand nous faisions route ensemble vers Salford pour tenter de sauver Johnson.

Tom se tut, et, pendant un moment, nous restâmes silencieux.

– Désolé, dis-je enfin. Veux-tu boire quelque chose de chaud ?

Il éclata de rire :

– J’ai cru que tu ne me le proposerais jamais !

Je fis donc infuser du thé, et nous nous installâmes à la table de la cuisine.

– Comment va Alice ? demandai-je.

Tom haussa les épaules d’un air abattu :

– Voilà déjà trois mois que Grimalkin a emporté notre fille, et ce n'est pas facile pour elle. Pour moi non plus, d'ailleurs. Je n'ai même jamais vu Tilda. Mais Alice est sa mère ; cette séparation est un vrai sacrifice. Au moins, la petite est en sécurité...

La déesse Circé s'était mis en tête de boire le sang de leur enfant, persuadée d'acquérir ainsi un pouvoir immense. Sa tentative d'enlèvement avait échoué. Mais Alice était sûre qu'elle recommencerait. Elle avait donc mis l'enfant sous la protection de Grimalkin, la tueuse morte, qui ne pouvait revenir sur terre qu'aux heures nocturnes. Tom et Alice avaient grande confiance en elle. Néanmoins, à bien y réfléchir, je trouvais cette situation très perturbante.

La petite Tilda n'avait que quelques mois, comment supportait-elle ça ? Et où vivait-elle ? Dans l'obscur ? N'allait-elle pas être terrifiée ? Réclamer sa mère ? C'était dur pour les jeunes parents, mais peut-être pire encore pour l'enfant.

Circé restait une menace. Alice la pensait incapable de quitter son entremonde, ce lieu intermédiaire entre l'obscur et le monde des humains. Malgré tout, elle pouvait envoyer des entités diaboliques à nos trousses. Ayant aidé Tom et Alice, j'étais moi aussi en danger. Circé s'était immiscée dans mon esprit et m'avait tourmenté en rêve. Aussi Alice m'avait-elle donné une plume magique, la plume d'un rouge-gorge, qui tenait Circé à distance. Je la conservais toujours dans ma poche.

Les rêves avaient été effrayants. J'avais d'abord cru que Circé était un démon, au corps fait de bouts de bois, qui apparaissait sur le plafond de ma chambre. Mais la déesse n'agissait que par tromperie ; elle m'avait manipulé, se servant de moi pour un plan plus vaste.

Elle avait fait enlever Johnson par une de ses servantes. Puis, sous l'apparence du démon sans visage, elle avait prétendu m'aider, me conseillant d'aller chercher Tom pour qu'il vienne secourir Johnson. Sa véritable intention était d'attirer Alice dans son domaine pour se saisir de ce qu'elle voulait : la petite Tilda. J'avais été son complice involontaire.

Maintenant, la plume d'Alice me protégeait, mais j'avais du mal à me reposer sur la magie. Même si j'avais perdu la foi, tout contact avec les arts obscurs, qui ne pouvaient qu'être l'œuvre du Démon, me répugnait.

– Des nouvelles des Inquisiteurs ? m'enquis-je.

L'un d'eux, le père Matthew Ormskirk, avait cherché à arrêter Johnson. Un gobelin l'avait tué, mettant ainsi fin à la poursuite. Et Johnson avait liquidé ses sbires. Mais deux autres Inquisiteurs sévissaient encore dans le Comté.

Tom avala une gorgée de thé, la mine sombre :

– C'est l'une des raisons de ma visite. Ils se montrent très actifs tous les deux. À ce que je crois savoir, le premier est basé à Blackburn, d'où il travaille. L'autre s'est installé au nord, à Caster. Nous devons tous rester sur nos gardes. Je pense être à peu près en sécurité à Chipenden, qui est à l'écart de leur territoire de chasse. Mais Will Johnson et toi êtes en danger. Il serait prudent de déménager, car j'ai reçu un avertissement pas plus tard qu'hier. Un fermier pour qui j'ai travaillé et qui me doit encore de l'argent m'a payé sa dette avec un tuyau important. D'après lui, un individu vivant près du canal et appréciant peu notre activité a vendu une information vitale à l'Inquisiteur de Caster. Il lui a révélé qu'un épouvanteur opérait à proximité du marais du monastère.

C'était en effet des plus inquiétant. Si l'Inquisiteur connaissait notre présence ici, il ne tarderait pas à nous poursuivre. Ce ne serait sans doute qu'une question de jours.

La maison de Tom et d'Alice, bâtie à flanc de colline, était non seulement à l'écart des grandes routes de la vallée de la Ribble, mais elle était gardée par un gobelin du nom de Kratch, capable de mettre en pièces n'importe quel intrus pénétrant dans le jardin.

De plus, Alice pouvait créer par magie une brume épaisse qui brouillerait les repères de quiconque tenterait de les trouver. J'avais déjà été témoin de son efficacité.

Mais, pour nous, c'était autre chose ; Tom avait raison. Si l'Inquisiteur savait qu'un épouvanteur travaillait près du marécage, il n'aurait aucun mal à nous trouver. Nous serions arrêtés, torturés et brûlés.

J'entendis alors la porte d'entrée s'ouvrir. Johnson revenait plus tôt que je ne m'y attendais. Il était temps que je prépare le repas.

Johnson, Tom Ward et moi nous mîmes à table pour souper de bonne heure. J'avais cuisiné des œufs au bacon avec des tomates et des saucisses : m'assurer que l'estomac de mon maître soit toujours bien rempli était l'une de mes tâches principales.

– Vous avez fait du bon boulot, Will, déclara Tom en reposant sa fourchette. Wulf m’a dit que vous aviez débarrassé ce territoire des sorcières d’eau.

– Oui, c’est fait. Je peux considérer ma tâche comme terminée – surtout après ce que vous m’avez appris à propos de cet Inquisiteur. Il est temps de partir. Mais j’ai aimé travailler ici.

Non sans vantardise, il ajouta :

– La première sorcière que j’ai tuée a été ma plus belle réussite. Il y avait un oiseau avec elle, sans doute son compagnon familial. Je crois bien avoir éliminé Morwène, l’ancienne reine des sorcières d’eau.

– Ma foi, dit tranquillement Tom, il est possible que l’une d’elles ait eu un oiseau pour familial, même si la plupart utilisent la magie du sang. Mais ce ne pouvait pas être Morwène. Elle a été tuée par Grimalkin. J’étais dans ma deuxième année d’apprentissage, à l’époque, et j’ai été témoin de la scène. Grimalkin a tué aussi son familial. Ça s’est passé non loin d’ici, sur la pente du Mont aux Moines.

L’expression de Johnson s’altéra, passant rapidement de la satisfaction à une incrédulité mêlée de colère. Néanmoins, il ne mit pas en doute la parole de Tom. Reprenant son calme, il acquiesça de la tête.

Il fut un temps où il aurait explosé, mais il avait changé. Les dangers que nous avons partagés et notre coopération quand nous avons affronté la redoutable Circé l’avaient rendu plus tolérant.

– Merci de nous avoir mis en garde contre cet Inquisiteur, reprit-il. Mais nous allions partir, de toute façon. J’ai l’intention de me rendre à Pendle pour y faire ce qui aurait dû être fait depuis longtemps. Je vais exterminer ces clans de sorcières et rendre la paix à cette région.

Je m’attendais à ce que Tom objecte qu’il faudrait une armée d’épouvanteurs pour venir à bout d’une telle tâche, mais il ne fit aucun commentaire.

Au lieu de ça, il exposa une requête :

– J’aimerais que vous m’accordiez une faveur, Will. Il y a un problème tout à fait de votre ressort. Un petit clan de sorcières a établi sa résidence dans un manoir abandonné près du village de Billinge, à quatre miles environ au sud de Wigan. Je m’en serais bien occupé moi-même, mais j’ai plusieurs affaires en cours à Chipenden, en ce moment. De plus, Alice ne va pas très bien, et je n’aime pas rester trop

longtemps loin de la maison. C'est pourquoi je vais refuser le lit que vous m'offrez pour la nuit. Je préfère rentrer le plus tôt possible.

PAS LA MOINDRE CHANCE

Laissant Johnson en compagnie d'une bouteille, j'accompagnai Tom jusqu'au canal. Nous prîmes congé sur le chemin de halage. Là se dressait la potence où pendait la cloche avec laquelle on appelait l'Épouvanteur en cas de besoin.

Les nouvelles apportées par notre visiteur m'avaient alarmé. Je scrutais le sentier dans les deux sens, m'attendant presque à voir approcher un Inquisiteur et ses hommes. Si ça n'avait tenu qu'à moi, j'aurais quitté le moulin le soir même. Mais Johnson se laissait rarement impressionner et préférait boire son vin tranquillement.

Il faisait presque noir, et de gros nuages chargés de pluie galopèrent vers nous depuis la baie de Morecambe. Quelques semaines plus tôt, j'aurais craint de voir surgir des sorcières d'eau. Grâce au nettoyage effectué par Johnson, j'étais tranquille sur ce point. C'était un bravache à l'ego surdimensionné, mais je devais reconnaître qu'il avait fait du bon boulot.

Tom fixait le canal d'un air sombre. Je me rappelai notre premier voyage ensemble, de Chipenden à Salford, quelques mois plus tôt. Il n'avait pas cessé de plaisanter, malgré sa tristesse de laisser Alice à la maison. À présent, il semblait accablé.

Il resta un moment silencieux avant de demander :

– Comment se passe ta formation ?

– Ma formation ? Eh bien, Johnson me parle des sorcières, il me conseille des lectures. Bien sûr, je continue de rédiger ses Mémoires...

– As-tu un carnet sur lequel prendre des notes ?

Je fis signe que non.

– C'est ce que je pensais, soupira Tom. Alors, je t'ai apporté ça...

Fouillant dans son sac, il en sortit un petit volume relié de cuir qu'il me tendit. Je le pris et le feuilletai. Les pages étaient blanches.

– Je te conseille de consigner tout ce que tu apprends. Même avec une excellente mémoire, on ne peut pas retenir chaque détail. Recopie des passages des livres que tu lis, mets par écrit ce que tu découvres du métier d'épouvanteur. Tu vois ?

J'acquiesçai.

– T'a-t-il montré le maniement de la chaîne d'argent ? Te fait-il pratiquer ?

– Non, il la laisse dans son sac. Il ne l'a guère utilisée, depuis notre arrivée ici. Il préfère tuer les sorcières plutôt que de les emprisonner.

– Et le combat au bâton ? Il te l'enseigne ?

De nouveau je fis signe que non.

Tom parut ennuyé.

Repensant à son offre de me prendre comme apprenti, j'eus un pincement de regret. Puis je me rappelai pourquoi je n'avais pas eu d'autre choix que de refuser.

– Il devrait t'apprendre ça et bien d'autres choses encore, reprit Tom. La prochaine fois que je le verrai, je lui en toucherai un mot. Quoi qu'il en soit, Alice sera contente de te revoir. J'espère que ça lui remontera le moral.

Johnson avait accepté de s'arrêter à Chipenden et d'y passer la nuit quand nous irions à Billinge.

– Moi aussi, je serai content de la voir, dis-je. J'espère qu'elle ira bientôt mieux.

– Elle n'ira pas mieux tant que nous n'aurons pas récupéré Tilda et que nous n'aurons plus rien à craindre de Circé. Alice en est malade. Elle travaille désespérément à augmenter ses pouvoirs magiques. Elle reste des jours sans prononcer un mot, elle jeûne. Elle a beaucoup maigri. Et ce n'est pas le pire. Elle n'en parle pas, mais je suis sûr qu'elle se prépare à une lutte à mort. Sa magie a toujours été puissante, et elle l'est plus que jamais. Mais elle n'a pas la moindre chance de l'emporter contre une déesse. J'ai très peur de les perdre toutes les deux, Alice et Tilda.

Je tentai vainement de trouver des mots d'espoir et d'encouragement, et nous restâmes côte à côte, fixant l'eau du canal en silence.

Sentant les premières gouttes d'eau sur mon front, je rabattis mon

capuchon. Bientôt, il pleuvait à verse.

– J’y vais, Wulf. Nous nous verrons demain soir. Ah, autre chose : le gobelin te connaît, mais tout va de travers, en ce moment. Il est un peu agressif. Alors, pour plus de sûreté, faites sonner la cloche et attendez que je vienne vous chercher.

Tom me salua de la main et s’engagea sur le chemin de halage en direction de Caster. Après avoir contourné la ville pour éviter les hommes de main de l’Inquisiteur, il regagnerait Chipenden en coupant par la lande. Il devrait marcher toute la nuit et une partie de la matinée.

Quittant le sentier, je longeai le ruisseau jusqu’au fossé qui encerclait le moulin. Tom m’avait dit qu’il était autrefois régulièrement empli de sel pour empêcher les sorcières de le franchir. Johnson ne s’était jamais inquiété de ça. Il m’avait même dit une fois :

– J’espère qu’elles attaqueront, je les tuerai plus facilement. Pas besoin de les traquer !

À mon retour, il avait entamé sa deuxième bouteille. Je le laissai donc et montai dans ma chambre. À la lumière de ma chandelle, je continuai ma lecture du livre de Bill Arkwright. Mais, cette fois, je notai les éléments les plus importants dans mon carnet. Tom avait raison : chaque information compte quand on combat l’obscur.

Le lendemain, nous étions debout à l’aube. Je préparai le petit déjeuner, puis nous fermâmes le vieux moulin et partîmes pour Chipenden.

Comme d’habitude, je portais le sac de Johnson, et il était lourd. Aux différents accessoires propres aux épouvanteurs, comme les sachets de sel et de limaille de fer ainsi que la chaîne d’argent, Johnson avait ajouté plusieurs bouteilles, sa provision pour le voyage.

– Ça aide à marcher, avait-il déclaré. Le vin lubrifie les muscles des jambes.

Après avoir contourné Caster, nous nous engageâmes bientôt sur la pente de la lande. Le vent était froid, le ciel clair. Même si le soleil d’automne ne nous réchauffait guère, j’avais plaisir à le sentir sur mon visage ; au-dessous de nous s’étendaient les pâturages et les bois du Comté, et la mer scintillait à l’est. Cela nous changeait agréablement des brouillards et de l’humidité du marais. Malgré le poids du sac de Johnson, je me sentais heureux d’être en vie.

Nous longeâmes le flanc ouest du pic de Parlick, qui domine Chipenden, avant de descendre la pente sud. Alors que nous entrions sous les arbres, je perçus un mouvement ténu dans l'ombre, sur notre gauche. Mais j'eus beau regarder, je ne vis rien et crus m'être trompé. Ce ne pouvait pas être les Inquisiteurs, ils auraient fait davantage de bruit, avec leurs chevaux. Je me rappelai alors comment la tueuse des Malkin suivait parfois Tom Ward. Était-ce elle ? Après tout, un épouvanteur et son apprenti étaient ses ennemis naturels. Ou peut-être espérait-elle que nous la menions à Tom, lui donnant ainsi une chance de le tuer ?

Je scrutais les profondeurs de la forêt. Je ne voyais toujours rien. Les avertissements de Tom à propos des Inquisiteurs m'avaient impressionné, et mes yeux m'avaient sans doute joué un tour. Je décidai que ça ne valait pas le coup d'alerter Johnson. Il méprisait les signes de danger et considérait la prudence comme une marque de faiblesse. Il se moquerait de ma nervosité.

Nous arrivâmes juste avant la nuit. Suivant les instructions de Tom, je conduisis Johnson au carrefour des saules et actionnai la cloche.

– Je n'ai jamais trop aimé ce gobelin, grommela-t-il, agacé.

Depuis que je lui avais expliqué la raison de ce détour, il n'avait pas cessé de maugréer.

– Il ne m'aime pas non plus, d'ailleurs, poursuivit-il. À mon avis, il finira par se retourner contre son maître. Gregory le maîtrisait, mais le jeune Tom manque d'expérience pour gérer une créature comme celle-là. Tout ça finira mal.

Je ne répliquai pas mais je n'en pensai pas moins. Johnson en parlait à son aise, lui qui ne connaissait rien aux gobelins. Je continuai à tirer sur la corde jusqu'à trouver le bon rythme, ce qui me rappela les dimanches matin où je me joignais aux sonneurs de cloches du monastère. C'était une des rares choses qui me plaisaient, dans la vie de moine.

Tom apparut enfin et nous salua tous les deux. Puis, sans perdre de temps, il nous escorta jusqu'à son domaine.

Arrivé à la barrière, il appela :

– Kratch ! Kratch ! Ne bouge pas ! Les hommes qui m'accompagnent sont sous ma protection. Ne leur fais aucun mal !

Un grognement lointain fut la seule réponse. Quelques secondes plus tard, nous traversions le jardin. À la pelouse fraîchement tondue,

on devinait que Tom maniait la faux avec dextérité.

– Pourquoi le gobelin se montre-t-il capricieux, en ce moment ? lui demandai-je.

– Difficile de le savoir. Mais quelque chose d'étrange est en germe. C'est peut-être en rapport avec les forces magiques qu'Alice accumule en prévision de son combat contre Circé. Certaines nuits, des orages ont éclaté juste au-dessus de nous, des étincelles parcouraient les branches des arbres. Les gobelins ont les nerfs sensibles, et Kratch n'est plus complètement fiable. Il sait que vous êtes sous ma protection ; néanmoins, je préfère ne pas vous laisser traverser seuls le jardin.

Des plats fumants emplis de carottes, de choux et de pommes de terre nous attendaient sur la table de la cuisine, et nos assiettes étaient déjà garnies d'épaisses tranches de bœuf. Nous nous attablâmes aussitôt, et je ne remarquai l'absence d'Alice qu'une fois l'estomac calé.

– Où est Alice ? demandai-je.

– Elle s'est couchée tôt, expliqua Tom. Je suis de plus en plus inquiet pour elle. J'ai tenté de la persuader de se reposer un peu, mais elle ne m'écoute pas. Elle n'a qu'une idée en tête : détruire Circé et ramener Tilda ici.

Johnson repoussa son assiette et, tapotant son gros ventre à deux mains, il déclara :

– Eh bien, Tom, quand vous serez prêts, je serai plus que content de vous aider. Vous n'aurez qu'à demander.

– Je le ferai, Will. Merci de le proposer. Mais il y a un autre sujet dont je voudrais vous parler. Ça concerne la formation de Wulf...

À ces mots, je retins mon souffle : Johnson était extrêmement susceptible et s'emportait facilement. Toutefois, j'avais tort de m'inquiéter. Tom avait préparé son discours avec soin.

– Je sais que Wulf ne peut pas recevoir un meilleur enseignement pour lutter contre les sorcières, et qu'il est formé par un expert. Mais je sais aussi que vous n'affrontez pas les autres manifestations de l'obscur. Je me demandais donc... Accepteriez-vous de me le confier quelque temps ? Il aurait ainsi l'occasion de diversifier ses expériences.

Johnson ouvrit la bouche et la referma. Néanmoins il ne se fâcha pas tout rouge, ce qui était déjà bon signe.

– Bien sûr, Will, reprit Tom, la décision vous appartient. Wulf est votre apprenti, pas le mien. Disons que dans un an, je pourrais le prendre pour six mois. Quand j'étais moi-même apprenti, John Gregory m'a envoyé chez Bill Arkwright pour qu'il me tanne un peu le cuir et m'enseigne la lutte contre les sorcières d'eau. Il m'a appris aussi le combat au bâton, j'en porte encore les traces. Cette rude expérience m'a fait beaucoup de bien, et j'ai acquis des connaissances très utiles...

– Eh bien, c'est une affaire entendue, concéda Johnson. Dans un an, je vous laisse le garçon pour six mois, à charge à vous de lui enseigner ce qui concerne les gobelins et les fantômes, qui occupent une grande partie de votre temps. Et pour ce qui est de l'endurcir, ne vous inquiétez pas, je m'en charge. Vous le récupérerez couvert de bleus, mais sachant manier un bâton d'épouvanteur ! Maintenant, dites ce que vous attendez de moi ! Occire quelques sorcières, c'est exactement ce qu'il me faut !

– En ce cas, j'ai de quoi vous satisfaire. Car c'est justement le genre de travail auquel vous excellez, Will ! Des sorcières – au moins trois – ont établi leur repaire dans un manoir abandonné près de Billinge. Elles pratiquent la magie des ossements et ont fait plusieurs incursions dans les cimetières environnants. Je crains qu'elles ne finissent par enlever des enfants. D'après mon expérience, ça n'arrivera pas avant qu'elles aient utilisé tous les ossements volés dans les tombes. Ça nous laisse un mois ou deux, mais les fermiers du coin sont inquiets. Ils m'appellent au carrefour des saules trois fois par semaine et commencent à se fatiguer de mes excuses.

– C'est loin ? s'enquit Johnson.

– À une journée de marche. J'aurais dû m'en occuper, mais j'ai eu beaucoup à faire par ici, ces derniers temps. Et je crains de laisser Alice toute seule. Je la sens au bord d'une crise. Je tiens à être là si elle a besoin de moi.

Johnson hocha la tête sans faire de commentaire.

– Eh bien, Tom, je me mettrai en route demain avant midi. Maintenant, j'ai besoin d'un petit coup de vin avant d'aller me coucher. Ça m'aide à dormir.

Il ne proposa pas de boire les bouteilles restées dans son sac, et Tom comprit aussitôt le sous-entendu. Il apporta deux bouteilles et un verre qu'il posa sur la table. Puis nous montâmes dans nos chambres, laissant Johnson se servir un premier verre. J'étais sûr qu'il finirait les deux bouteilles.

Tom me donna ma chambre habituelle, celle à la porte verte, où plus de trente apprentis épouvanteurs avaient dormi avant moi. Ils avaient gravé leurs noms sur le mur en face du lit. Fatigué, je m'allongeai sur le matelas confortable. Je soufflai la chandelle et sombrai doucement dans le sommeil.

Un instant plus tard, j'étais réveillé.

Quelque chose grattait et reniflait sous mon lit.

SANS DOUTE PAS DES SAINTS

La peur me glaça le sang. C'était le bruit que j'avais entendu au moulin, toutes les deux ou trois nuits. Chaque fois, j'avais regardé sous mon lit et je n'avais rien vu. J'avais fini par en parler à Johnson.

Il m'avait ri au nez :

– C'est ton imagination, petit. Mais je prends soin de mes apprentis. J'irai jeter un œil, si ça peut te rassurer.

Il était monté à ma chambre, s'était mis à quatre pattes, avant de se relever avec un grognement :

– Je ne vois rien d'inquiétant. C'était sans doute une souris. Dans un vieux moulin comme celui-ci, il y en a des quantités qui cavalent sous les planchers, tu ne crois pas ?

J'avais acquiescé sans conviction, et il m'avait tapoté l'épaule d'un geste rassurant.

Sauf que je n'étais nullement rassuré.

Et, maintenant, j'entendais le même bruit dans une autre maison. Trop terrifié pour sortir du lit et rallumer la chandelle, j'envisageai d'appeler Alice et de tout lui raconter. Puis je repoussai cette idée. Elle avait assez de problèmes comme ça et grand besoin de sommeil.

Au bout d'un moment, les grattements cessèrent, et je me rendormis.

Le lendemain matin, Johnson n'apparut pas au petit déjeuner.

Notre repas terminé, Tom me proposa une promenade :

– Je vais te montrer le jardin. J'aimerais que tu voies quelque chose.

Le vaste domaine était divisé en trois zones. Tom me conduisit dans la première, où il gardait les gobelins. L'herbe était haute, à cet

endroit. Chaque fosse était fermée par une large pierre rectangulaire, posée à plat sur le sol.

– Ce qui est gravé sur la dalle indique le type de gobelin et son degré de dangerosité, m’expliqua Tom en désignant celle qui était devant nous.

Je ne pus déchiffrer l’inscription, mais je reconnus un chiffre latin.

– En haut, reprit Tom, c’est la lettre grecque *gamma*. Le symbole utilisé par les épouvanteurs pour désigner un gobelin. Et tu vois cette ligne diagonale ? Elle signifie qu’un artifice le retient sous la dalle. En dessous est écrit le nom de celui qui l’a emprisonné. En bas à droite, tu peux lire le chiffre romain I, signifiant que cette créature est de catégorie un, la plus redoutable. À présent, je vais te montrer où sont enfermées les sorcières...

Nous marchâmes sous les arbres jusqu’à une étendue où l’herbe avait été arrachée. Des pierres tombales plantées dans le sol se dressaient à la verticale, comme dans n’importe quel cimetière. Sauf que, devant les stèles, chaque fosse était fermée par treize épaisses barres de fer, boulonnées à un rectangle de pierre. Dans ces trous obscurs, des sorcières étaient emprisonnées. En approchant du premier, je pris garde de rester assez loin du bord. J’imaginais déjà une main griffue jaillissant entre les barreaux pour agripper ma cheville.

– Comme tu le vois, mon procédé diffère de celui de Johnson, commenta Tom. C’est la technique traditionnelle pour traiter les sorcières et les empêcher de nuire.

Désignant la fosse, je demandai :

– Celle-ci, elle est vivante ou morte ?

Je savais que les mortes pouvaient devenir des *non-mortes*. Johnson avait une méthode à lui pour empêcher cette transformation. Je ne l’avais jamais vu faire, mais il m’avait raconté un jour qu’il découpait leur corps en morceaux et les donnait en pâture aux cochons. Il en était arrivé là parce que les non-mortes étaient particulièrement dangereuses. Elles pouvaient s’introduire dans l’oreille d’un humain. Possédée, soumise à une volonté maléfique, la victime était alors capable de commettre des crimes atroces. Les sorcières d’eau ne devenant que rarement des non-mortes, le travail de Johnson au marais en avait été simplifié.

– Elle est vivante, dit Tom en fixant les barreaux, et représente toujours une menace. Elle est là depuis plus d’un an.

– Comment survivent-elles, dans ces conditions ? m'étonnai-je.

À Salford, Johnson gardait les sorcières vivantes dans sa cave. Elles étaient nourries, et leur cellule était nettoyée quotidiennement.

Tom haussa les épaules :

– Elles utilisent leur magie et mangent n'importe quoi, des insectes, surtout des mouches. Certaines sont capables de les attirer par essaims entiers. Néanmoins, elles s'affaiblissent lentement. Tu trouves sans doute ce traitement cruel. Je n'aime pas non plus agir ainsi, mais il le faut : ces créatures s'attaquent aux enfants et satisfont leur appétit avec leur sang et leurs os. Je vais maintenant te montrer autre chose, ce pour quoi je t'ai fait venir au jardin...

Il me conduisit jusqu'à une clairière, d'où on avait une belle vue sur le pic de Parlick et la colline du Loup, juste au-dessus.

– Voici la tombe de mon maître, dit-il tristement.

Il me désignait un monticule de terre couvert de hautes herbes, non loin d'un banc de bois. Je m'approchai pour lire l'épithaphe gravée sur la stèle :

CI-GÎT

JOHN GREGORY DE CHIPENDEN,
LE PLUS GRAND ÉPOUVANTEUR DU
COMTÉ

– Asseyons-nous un instant, dit Tom en désignant le banc.

Nous restâmes silencieux, les yeux tournés vers les collines, dans les bourdonnements d'insectes et les chants d'oiseaux. C'était un lieu paisible. Je me demandai si Tom pensait à son défunt maître. Je le regardai du coin de l'œil. Il semblait de nouveau très affligé.

– Je voulais que tu voies ça, reprit-il enfin. C'est ici que mon maître me donnait ses leçons. Je m'asseyais là et je prenais des notes tandis qu'il déambulait de long en large tout en me parlant des moyens de combattre les différentes manifestations de l'obscur. J'aimais cet endroit.

Avec un sourire, il ajouta :

– Bien sûr, il pleut souvent, dans le Comté. Alors, je révisais mes leçons à la bibliothèque.

Le silence retomba, et je mesurai ce que je manquais en ayant choisi de devenir l'apprenti de Johnson et non le sien.

Néanmoins, en dépit de son amabilité et de ses bonnes manières, Tom Ward m'effrayait toujours. Le sang de lamia hérité de sa mère coulait dans ses veines. J'avais été témoin de sa métamorphose en une créature terrifiante lors d'une attaque de l'obscur. Bien que d'allure vaguement humaine, son corps s'était couvert d'écailles et des griffes monstrueuses lui avaient poussé au bout des doigts. Quand nos regards s'étaient rencontrés, j'avais cru ma dernière heure arrivée. J'avais eu la peur de ma vie. Je me demandais si, pendant une telle transformation, une sorte de folie ne s'emparait pas de lui, le rendant capable de tuer sans même s'en rendre compte.

Heureusement, la plupart du temps, Tom était totalement humain. Seule une crise brutale ou le besoin impérieux de survivre pouvaient provoquer un tel changement. Malgré tout, ce côté obscur de sa personnalité m'empêchait de le choisir pour maître.

Se levant soudain, il déclara :

– John Gregory était un professeur plein de sagesse et de bonté, et probablement le plus grand Épouvanteur du Comté...

Il marqua une pause et déglutit, comme incapable d'en dire davantage. Je vis briller des larmes dans ses yeux.

– Je dois rentrer, maintenant, Wulf, reprit-il enfin. J'ai du travail. Mais tu peux rester un moment ici. Will Johnson est sans doute encore en train de ronfler, et Alice a plusieurs choses à te dire. Elle ne devrait pas tarder. Elle ne te retiendra pas longtemps ; après, tu pourras monter à la bibliothèque, choisir un livre qui t'intéresse et prendre quelques notes.

Tom me laissa, et je restai assis sur le banc. Je songeai à quel point il avait été proche de son maître et combien il avait dû souffrir de sa perte. Bientôt, j'entendis des pas et pensai que c'était Alice. Puis il y eut d'autres bruits, des craquements de branches et des froissements de feuilles, les dernières de cette fin d'automne.

Je n'eus même pas le temps de me retourner. Alice se plaça devant le banc, dos aux collines. Elle me fixa, et ce que je vis me sidéra.

De chaque côté d'elle, les arbres s'agitaient alors qu'il n'y avait pas de vent. Ils se courbaient rythmiquement d'une façon effrayante, les branches se tordaient tels des serpents en direction de sa tête.

Quant à Alice, elle avait terriblement changé. Des rides sillonnaient

son visage, des cernes sombres creusaient ses yeux. Sa robe verte sans manches découvrait des bras aussi maigres que ses chevilles, qui dépassaient de ses souliers pointus tachés d'herbe. Et ses cheveux, autrefois si noirs et si brillants, étaient à présent ternes et grisonnants.

Elle semblait bien malade.

– Je suis contente de te voir, Wulf, me dit-elle avec un bon sourire. Je vois à ton expression que mon apparence te choque. Rassure-toi, je ne suis pas en aussi mauvais état que j'en ai l'air. Tom s'inquiète beaucoup trop. Je suis seulement en train d'accumuler autant de pouvoir que possible. Étant une sorcière de la terre, je le puise dans la nature comme tu peux le constater.

Étendant les mains, elle désigna les branches qui s'agitaient toujours.

– Tom craint que tu ne te fasses du mal à toi-même, murmurai-je.

– Ne te fie pas aux apparences, ça ne durera pas. Dès que j'aurai détruit Circé et que Tilda sera en sécurité, je me détendrai et redeviendrai celle que j'étais. Mais c'est de toi que je suis venue te parler...

S'approchant, elle se pencha vers moi jusqu'à presque toucher ma tête de son nez et renifla fortement trois fois. Elle utilisait sa magie pour me sonder.

– Non, tu n'es pas un septième fils de septième fils, je te le confirme. Pourtant, tu possèdes les mêmes capacités. Tu peux voir les morts et communiquer avec eux, et tu es en partie immunisé contre les agissements des sorcières. Mais il y a d'autres aspects que je ne saisis pas.

Elle renifla de nouveau trois fois avant de reculer en souriant.

– Tu as en toi quelque chose de très puissant, Wulf, quelque chose de nouveau que je n'arrive pas à appréhender. Tu as dit que tu sommais les saints de venir à ton aide ?

– « Sommer » n'est pas le bon mot, corrigeai-je avec un petit rire. Ils ne répondent pas toujours à mes appels. Parfois, pourtant, ils me sont d'un grand secours.

– Ce ne sont probablement pas des saints... J'ai déjà été témoin de phénomènes du même genre. Je ne sais pas si ça correspond à ce que tu as vécu, mais j'aimerais vraiment travailler avec toi pour tirer ça au clair. Malheureusement, j'ai d'autres priorités, en ce moment. Il faudra donc attendre un peu. As-tu toujours la plume et le poignard que je

t'ai donnés ? Et le miroir ?

Je fis signe que oui. La plume magique avait tenu Circé à distance, en particulier la nuit où elle était la plus dangereuse. Le poignard, avec sa lame en alliage d'argent, était une arme efficace contre les créatures de l'obscur. Quant au miroir, il me permettait de contacter Alice.

– N'oublie pas d'utiliser le miroir en cas d'urgence. Même si j'ai mes propres problèmes à régler, je t'aiderai toujours de mon mieux. Tu me promets de me joindre si besoin ?

– Je le ferai, Alice. Merci !

– Bien. J'y vais, maintenant. Repose-toi ici un moment.

Avec un large sourire, elle ajouta :

– Quand j'ai quitté la maison, les ronflements de Johnson faisaient encore trembler les tuiles du toit.

– Tom m'a suggéré de monter à la bibliothèque pour étudier...

– C'est une bonne idée. Il est très important, pour un apprenti épouvanteur, d'approfondir ses connaissances. On doit parfois à certains savoirs de rester en vie.

Ce n'est qu'après le départ d'Alice que je me rappelai les grattements inquiétants sous mon lit. J'aurais pu la rattraper pour l'interroger, mais j'y renonçai : elle avait déjà assez de soucis.

Au lieu de ça, je me rendis à la bibliothèque.

En haut d'une étagère, un gros volume relié de cuir attira mon attention. Il s'intitulait *Le Bestiaire de l'Épouvanteur*. Je le pris, le posai sur la table et m'assis pour l'étudier. Je découvris alors avec étonnement qu'il avait été écrit et illustré par John Gregory, le maître de Tom, dont je venais de voir la tombe.

Décrivant l'ensemble des créatures contre lesquelles les épouvanteurs doivent lutter, il comprenait un chapitre important sur les gobelins. Et la section consacrée aux sorcières donnait, sur les clans de Pendle, des informations détaillées qui n'existaient pas dans les livres de Johnson. Il y avait, semblait-il, beaucoup plus de sorcières à Pendle que ce qu'il pensait...

Les trois principaux clans de Pendle sont les Malkin, les Deane et les Mouldheel. Les sorcières choisissent le plus souvent les lieux qui leur

fournissent une source de pouvoir ou dont l'atmosphère convient particulièrement à la magie noire. Ce fut l'aspect sinistre de la région qui attira ces clans. (...) Il existe d'autres clans de moindre importance et beaucoup moins puissants. Citons les Hewitt, les Ogden, les Nutter et les Preesall.

Et Johnson qui s'imaginait venir à bout de toute cette engeance ! Je devais trouver un moyen de l'en dissuader.

LE SEMI-HOMME

Nous ne prîmes la route de Billinge qu'en fin d'après-midi. Et d'avoir raté le repas n'avait pas arrangé l'humeur de Johnson.

Alice ne se montra pas, mais Tom nous fit de brefs adieux à la lisière du jardin.

– C'est aimable à vous de vous occuper de cette sorcière à ma place, Will, dit-il. Mais quand ce sera réglé, pourriez-vous repasser ici avant de gagner Pendle ? J'ai quelques idées sur la meilleure façon de traiter le problème. Les sorcières sont nombreuses, dans cette région. Mon maître m'a longuement exposé l'histoire des clans, et, bien que vous soyez un expert, je pourrais vous être utile...

Johnson fronça les sourcils, prêt à répliquer vertement. Puis il se détendit, ayant apparemment changé d'idée :

– Entendu, je repasserai ! Mettre en commun nos connaissances ne peut pas faire de mal. Et je ne dirais pas non à un ou deux petits déjeuners préparés par votre goblin !

Sur ces mots, nous partîmes, mais je me demandai ce que Tom pouvait bien garder dans sa manche. Sans doute craignait-il de nous voir nous attaquer à un trop gros morceau. Quoi qu'il ait en tête, son plan, jusque-là, avait plutôt bien fonctionné : il avait détourné Johnson de son projet en l'envoyant à Billinge, ce qui nous laisserait un répit à notre retour à Chipenden.

Nous n'avancions pas vite. Johnson n'ayant pas encore cuvé son vin titubait sur ses jambes. Les deux bouteilles que Tom lui avait données ne lui ayant pas suffi, il avait puisé aussi dans sa réserve personnelle.

Puis, comme lors de notre voyage vers Chipenden, je perçus un mouvement du coin de l'œil, et ce n'était pas mon imagination. Je me retournai. Une silhouette se dissimulait derrière un arbre, beaucoup trop volumineuse pour être une sorcière.

Cette fois, je ne gardai pas mes impressions pour moi.

– On est suivis, soufflai-je.

Johnson pivota pour me regarder, manquant de perdre l'équilibre.

– Là-bas, dis-je en pointant le doigt.

Il grommela entre ses dents et se dirigea vers l'arbre que j'avais désigné. Quand nous arrivâmes, il n'y avait rien. Johnson mit un genou à terre pour examiner le sol près du tronc.

– Un bon traqueur comme moi tient compte de chaque détail. Et ceci nous révèle que nous étions suivis par...

Il ramassa quelque chose entre le pouce et l'index, le renifla, puis me le montra. C'était de longs poils bruns.

– ... un loup ! s'exclama-t-il.

– Mais, objectai-je, il fait grand jour ! Les loups chassent la nuit.

J'aurais mieux fait de me taire. Il détestait être contredit et s'empourpra de colère.

– Ce sont *habituellement* des créatures nocturnes. Celui-ci est sans doute malade ou éclopé, il aura été chassé par sa meute. S'il espérait une proie facile, il en a été pour ses frais. En tout cas, il ne représente pas une menace.

Et, avec un haussement d'épaules, il reprit sa marche.

Ce que j'avais entraperçu n'était certainement pas un loup. Je doutais même qu'il y en ait encore dans le Comté. Toutefois, insister n'aurait servi à rien. Johnson était têtue comme une bourrique, et j'avais appris à me taire.

Nous avions à peine parcouru cinq miles quand mon maître décida d'une halte. Nous n'avions en guise de souper que quelques pommes de terre cuites sous la cendre, et Johnson les mangea presque toutes.

Le ventre grondant de faim, je tentai de dormir. Lui, assis en tailleur devant les braises de notre feu, entamait sa première bouteille de vin. Au moins, son sac serait moins lourd à porter le lendemain. Mais il se réveillerait encore avec la gueule de bois, aussi aimable qu'un ours migraineux. Et ce serait encore moi qui supporterais sa mauvaise humeur.

Allongé à même le sol, je ne me sentais pas tranquille. Qui nous avait suivis ? Je tendais l'oreille, guettant le moindre bruit. N'entendant rien, je finis par m'endormir.

Puis ce fut l'aube. Un ciel gris apparut entre les branches, au-dessus de ma tête. Je sus alors ce qui m'avait tiré de mon sommeil : le son d'une voix. Qui n'était pas celle de Johnson.

La voix s'éleva de nouveau :

– Eh bien, petit humain, je me demande ce qui pourrait bien réveiller ce gros épouvanteur ?

C'était un timbre à la fois profond et assourdi, ce qui rendait les mots presque indistincts. Je m'assis brusquement et tendis le cou pour voir d'où cela venait. Et un frisson de terreur me parcourut.

Ce qui se tenait devant moi n'était pas un homme. La créature s'appuyait sur un gourdin énorme, plus long et plus épais qu'un bâton d'épouvanteur.

– Épouvanteur ! Épouvanteur ! rugit la voix. Debout ! Voyons un peu de quel bois tu es fait !

Johnson se mit sur son séant et resta bouche bée devant l'apparition. Puis il se releva péniblement en se frottant les yeux.

– Recule, petit ! me lança-t-il. C'est un semi-homme, le rejeton d'une sorcière. J'aurai vite fait de m'en débarrasser.

J'avais appris l'existence des semi-hommes dans les livres de Johnson. Ils étaient nés, supposait-on, de l'union du Diable et d'une sorcière. Cela ne m'avait alors guère paru vraisemblable, mais un seul regard sur ce colosse suffit à me convaincre. Il correspondait exactement à la description que j'en avais lue. Musculeux, encore plus massif que Johnson, il mesurait au moins une tête de plus que lui, et son ventre n'était pas enflé par un excès de saucisses et de vin. Les orteils de ses pieds nus se terminaient par de longues griffes recourbées. Il était vêtu de peaux de loup mal tannées, ce qui expliquait la méprise de Johnson. J'en percevais la puanteur à deux mètres. Il portait également une corde enroulée en travers des épaules. Je me demandai à quoi elle lui servait.

Mais le plus étonnant, c'était ses dents. Trop grandes pour tenir dans sa bouche, elles dépassaient sur sa lèvre inférieure, ainsi que deux longs crocs semblables à des défenses.

Johnson avança d'un pas, le bâton levé.

Je l'avais déjà vu le manier avec une dextérité redoutable. À l'aide d'une simple branche fraîchement taillée, il avait eu raison de sept

hommes armés. En moins d'une minute, il en avait fait un festin pour les corbeaux. En dépit de sa corpulence, Johnson était incroyablement fort et agile. J'étais sûr qu'il l'emporterait en un rien de temps.

Je me trompais.

Il attaqua, abattant furieusement son bâton sur la créature. Mais l'énorme gourdin paraît chaque coup avec une aisance stupéfiante.

Puis le semi-homme riposta. Tenant sa massue à deux mains, il visa la tête de son adversaire. L'Épouvanteur para le premier coup, mais ne put que retarder l'échéance. Son bâton se brisa avec un craquement sec. J'entendis le choc sourd de la massue contre son crâne.

Johnson tomba sans un cri, et je le crus mort.

Le semi-homme se tourna vers moi, et sa voix profonde résonna étrangement entre les arbres :

– Maintenant, petit humain, tu vas venir avec moi. Je vais d'abord m'assurer que ce gros lard ne nous suivra pas...

Il attrapa Johnson par une jambe, et je ne compris pas tout de suite ce qu'il avait l'intention de faire. L'instant d'après, une nausée me contractait l'estomac.

Le semi-homme avait placé la jambe de Johnson en travers de son énorme genou. Il y eut un craquement d'os qui se brise, et la créature laissa l'Épouvanteur retomber sur le dos. Johnson gémissait, les yeux toujours fermés. La douleur n'avait pas suffi à le ranimer. Pourquoi le semi-homme avait-il agi avec autant de cruauté ? Pourquoi avait-il délibérément brisé la jambe de son adversaire au lieu de le tuer ?

Quand il s'avança vers moi, je tentai de lui échapper. Je cours vite. Mais il courait plus vite que moi. Sa lourde poigne s'abattit sur mon épaule et la serra comme dans un étau.

– N'essaie pas de résister ! Ça ne fera que te compliquer les choses, gronda-t-il en retirant le rouleau de corde de son épaule.

Je ne me le fis pas dire deux fois. La fuite était impossible, et je n'avais aucune chance face à une force pareille. Le semi-homme m'attacha les jambes. Puis il enroula la corde autour de mon cou avant de me lier les poignets. Étonnamment, la corde était assez peu serrée, ce qui me donna le vague espoir de réussir plus tard à me libérer. J'avais toujours le poignard à lame d'argent qu'Alice m'avait donné...

J'entendis alors un grognement : Johnson tentait de se relever. Sa

jambe se déroba sous lui, et il retomba avec un cri de douleur. Il n'abandonna pas pour autant. Ramassant la moitié de bâton qui était à sa portée, il s'appuya dessus pour ramper vers nous.

Le semi-homme secoua la tête :

– Quel entêté ! Ce gros bonhomme ne veut donc pas se reconnaître battu ?

La créature me souleva alors par les jambes, me balança sur son épaule et partit à grandes enjambées. Mon torse et mon visage s'appuyaient contre son large dos. La puanteur de la peau de loup m'emplit les narines.

Johnson me lança de loin :

– Sois fort, Wulf ! Sois fort ! Je te sauverai, quoi qu'il m'en coûte !

– Tâchez de vous sauver d'abord ! lui criai-je en retour.

Mais il se contenta de répéter les mêmes mots. Sa voix faiblissait à mesure que nous nous éloignions, et bientôt elle s'éteignit tout à fait.

Cette promesse ne me rassurait guère. Avec une jambe cassée, le mieux que Johnson pouvait espérer, c'était de s'en sortir. Un morceau de son bâton en guise de canne l'aiderait à se traîner jusqu'à la ferme la plus proche ou sur une route où quelqu'un finirait par le ramasser. Quant à mon propre sort, il était des plus effrayants. Où le semi-homme m'emportait-il ? Se nourrissait-il de chair humaine ?

Dans ce que j'avais lu à leur sujet, rien ne le laissait supposer, mais c'était tout à fait possible. À quoi d'autre pourrais-je bien lui servir ?

À force d'être transporté la tête en bas et ballotté à chaque pas, je commençais à avoir mal au cœur. Je m'efforçai de ne pas vomir, de peur d'irriter la créature.

Nous voyageâmes toute la journée et une partie de la soirée, jusqu'à ce qu'il fasse noir. Percevant un son assourdi et régulier, je tortillai mes épaules pour tenter de voir ce qu'il y avait devant la créature.

J'aperçus une maison et une vieille femme aux cheveux blancs qui battait un tapis contre le muret du jardin.

Le semi-homme appela :

– Mère Martha ! C'est prêt ?

Aussitôt, elle rentra le tapis dans la maison. Puis elle réapparut, tenant un grand sac en toile de jute. Le semi-homme s'avança jusqu'au

muret et prit le sac de la main gauche. Ils n'échangèrent pas un mot. Si la vieille m'avait vu, elle ne fit aucune réflexion.

Que pouvait bien contenir ce sac ?

Le semi-homme marcha vers deux sycomores d'une taille impressionnante et passa entre eux avant de s'arrêter brusquement. Il me déposa par terre. À la place de son dos et du sol, je revis enfin le ciel.

Alors, j'eus un coup au cœur. C'était un ciel dépourvu d'étoiles, d'un rouge maladif. J'en avais déjà vu un semblable, dans l'entremonde créé par la déesse Circé. Le semi-homme était probablement un de ses serviteurs ; il m'avait amené ici sur son ordre. J'avais aidé Alice à tenir Tilda hors de ses griffes. Elle voulait se venger.

Je n'avais rien d'autre à espérer que la souffrance et la mort.

UNE CHOSE TRÈS ÉTRANGE

Tandis que le semi-homme dénouait mes liens, j'envisageai la possibilité de lui échapper.

– Je te libère les jambes, petit humain, grommela-t-il. Tu n'as nulle part où aller. Tu ne survivrais pas longtemps, ici, avec les monstres qui rôdent un peu partout. Tu seras plus en sécurité à l'intérieur.

Que voulait-il dire par *à l'intérieur* ? Et de quels *monstres* parlait-il ? Nous étions dans une forêt épaisse, et je ne voyais aucun bâtiment.

La créature me remit sur mes pieds. Mes jambes étaient libres, mais j'avais toujours les poignets liés, et la corde m'enserrait le cou.

– Avance ! cria le semi-homme en pointant le doigt. Par là !

Je n'avais aucun intérêt à résister. J'obéis donc et marchai vers la direction indiquée. Mon ravisseur me suivait, le bout de la corde dans la main droite, le sac de jute dans la gauche.

Le rougeoiement du ciel, de plus en plus intense, reflété par les feuilles et les hautes herbes, répandait autour de nous une lueur sinistre. J'aperçus alors un vaste bâtiment, dans une éclaircie entre les arbres. Je m'attendais à découvrir le temple où j'avais rencontré Circé, avec ses colonnes de marbre dans le style grec et le paysage rocheux qui l'entourait.

Je me trompais.

Comme nous sortions de la forêt, je constatai que ce n'était pas l'ancre de la déesse. On aurait dit plutôt le manoir d'un gentilhomme campagnard. Il était entouré de douves ornementales qu'enjambait un petit pont. Au-delà s'étendait une vaste pelouse soigneusement tondue. Un long escalier de pierre conduisait à la maison, qui était fort grande, ornée de fenêtres à meneaux.

Si j'étais bien dans un entremonde, ce n'était pas le domaine de Circé. Je ressentis d'abord un intense soulagement. Mais quand le semi-homme reprit la parole, une peur nouvelle m'assaillit.

– Dépêche-toi ! Mon maître a hâte de te voir, gronda-t-il.

Qui pouvait bien habiter cette imposante demeure ? Et comment pouvait-on savoir que nous arrivions, sinon grâce à quelque magie démoniaque ?

Ayant franchi le pont, nous suivîmes l'allée en pente qui traversait la pelouse.

– Monte ! gronda le semi-homme quand nous arrivâmes au bas de l'escalier.

J'entamai la montée – il y avait au moins cent marches – jusqu'à une porte fermée. Là, le semi-homme tira sur la corde, me forçant à m'arrêter.

Je fus alors frappé par l'étrangeté de cette porte. En bois poli, d'excellente facture, décorée de bas-reliefs et d'une largeur normale, elle était deux fois plus haute qu'une porte ordinaire et s'élevait jusqu'aux fenêtres de l'étage.

Nous attendîmes là en silence, jusqu'à ce que cette porte singulière s'ouvre. Je lâchai alors une exclamation de surprise.

Un géant filiforme venait d'apparaître.

Il n'était sans doute pas plus mince qu'un homme ordinaire, mais étant presque deux fois plus grand, cela lui donnait une silhouette très particulière. Il ne pouvait s'agir d'un humain car il mesurait au moins onze pieds de haut. Ses pieds chaussés de bottes en cuir étaient d'une taille impressionnante, de même que ses mains. Il portait une longue robe noire qui lui descendait sous les genoux, un peu comme celle d'un moine. À cause du capuchon rabattu sur son front, je n'apercevais qu'un nez fort long et légèrement recourbé en bec d'aigle. Les yeux et le reste du visage étaient dans l'ombre.

– Je suis votre loyal et fidèle serviteur, déclara le semi-homme.

Le géant filiforme s'avança d'un pas. Aussitôt, mon ravisseur recula, posa un genou à terre et s'inclina pour venir baiser la botte gauche de son maître. Puis il déposa le sac de jute à ses pieds.

– Maître ! s'écria-t-il en lui tendant le bout de la corde, j'ai fait ce que vous m'avez demandé. Je vous ai amené l'apprenti de l'Épouvanteur.

De nouveau, il baisa la botte.

Ces mots me laissèrent perplexe. Ce géant aurait ordonné mon

enlèvement ? Qu’attendait-il de moi ?

Sans un mot, il tapota gentiment la tête du semi-homme, comme on flatte un bon chien. Puis il prit la corde, fit demi-tour et rentra. Je le suivis sans attendre que la corde se tende.

Dès mon entrée, je constatai que la maison avait été conçue en fonction de la taille de son propriétaire. Nous étions dans un vaste hall dépourvu de mobilier, dont le plancher de bois était peint en noir. Tandis que la porte se refermait derrière nous, je remarquai deux fenêtres à meneaux l’une au-dessus de l’autre. La première était à la hauteur de ma tête, la seconde permettait au géant de regarder dehors. De l’extérieur, la maison semblait avoir un étage. En réalité, elle ne comprenait qu’un rez-de-chaussée.

Il y avait également cinq hautes portes identiques. Celle du milieu était ouverte.

Le géant me regarda, imprima à la corde un léger mouvement. Et, à ma grande surprise, elle se dénoua et libéra mes poignets.

Désignant mon cou, il parla pour la première fois :

– Ôte cette corde !

Je m’attendais à une voix puissante, correspondant à la taille du personnage. Or, elle était curieusement douce et calme. Elle avait cependant un tel ton d’autorité que j’obtempérai aussitôt.

Le nœud se défit sans difficulté, et la corde, relâchée, tomba à mes pieds.

– Maintenant, vide tes poches ! ordonna la créature en tendant son énorme main.

Je n’avais aucune envie de lui remettre le contenu de mes poches. Mais j’étais trop impressionné par sa haute taille pour refuser.

Je déposai donc dans sa paume le poignard à lame d’argent et le miroir qu’Alice m’avait donnés, perdant ainsi tout moyen de la contacter en cas d’urgence. Je donnai également mon carnet.

À contrecœur, voyant qu’il remarquait mon hésitation, je sortis enfin ma plume magique. Celle-là, j’aurais voulu la garder. Seul le sort dont Alice l’avait chargée pouvait empêcher Circé de me tourmenter aux heures nocturnes.

Le géant filiforme observa attentivement ces quatre objets. Il prit la plume entre le pouce et l’index, l’approcha de son nez et la renifla.

Puis il ouvrit mon carnet, le feuilleta, s'arrêtant parfois pour lire un passage.

Alors, à ma grande surprise, il me rendit la plume et le carnet.

– Tu peux les remettre dans ta poche, dit-il.

Désignant la porte ouverte, il ajouta :

– Entre dans cette pièce ! Tu y trouveras tout ce dont tu auras besoin. Demain, nous parlerons.

J'obéis, et il referma la porte derrière moi. J'entendis une clé tourner. Je songeai à celle qu'Alice m'avait donnée un jour et qui ouvrait toutes les serrures ; malheureusement, je la lui avais rendue.

J'étais prisonnier.

Cependant, un seul regard sur la vaste pièce me suffit pour constater que si c'était une cellule, elle était des plus luxueuses. Le lit, où deux personnes pouvaient s'allonger confortablement, était garni d'assez d'oreillers – tous d'une couleur différente – pour une dizaine de dormeurs. Il y avait des chaises en bois et un grand fauteuil en cuir, deux petites tables, l'une sous la fenêtre la plus basse, l'autre à sa droite, et un bureau en face.

Sur le parquet peint en noir, soigneusement poli, les deux tapis en peau de mouton étaient d'une blancheur presque éblouissante. Craignant de les salir, j'ôtai aussitôt mes bottes pleines de boue et les déposai près de la porte. Puis, en chaussettes, j'allai jusqu'à la table, sous la fenêtre. Une cuvette d'eau, un savon et une serviette y étaient posés. Je me lavai les mains et le visage. Et, en m'essuyant, je regardai par la fenêtre.

La lumière rougeâtre donnait au paysage une teinte maléfique. Je voyais le haut des marches, la pelouse et, au-delà des douves, la forêt.

Je remarquai alors une chose très étrange.

Le sac de jute n'était plus là, mais le semi-homme était resté un genou à terre, la tête baissée, ses lèvres baisant l'endroit où s'était tenue la botte du géant.

Une botte qui n'était plus là non plus.

APPELLE-MOI HROTHGAR

Pourquoi le semi-homme n'avait-il pas bougé ?

Était-il puni ? Je ne le pensais pas, car son maître avait eu l'air satisfait de ses services.

Je l'observai un moment, mais il n'eut pas le moindre frémissement. Il était aussi immobile qu'une statue.

Je m'intéressai alors à l'autre table, sur ma droite. Une assiette recouverte d'un linge blanc était posée dessus, ainsi qu'un grand verre d'eau. Le géant m'avait promis que je trouverais dans cette chambre tout ce qu'il me fallait. Je n'avais rien mangé de la journée, et mon ventre grondait de faim.

Je soulevai le linge et fus bien content de découvrir de quoi me rassasier, même si ce n'était qu'un gros morceau de fromage jaune du Comté. J'aurais préféré un ragoût bien chaud de poulet, de bœuf ou de mouton avec des pommes de terre, ou encore des œufs au bacon avec des tomates. Néanmoins, j'entamai ce qu'on m'offrait avec reconnaissance.

Une petite portion de ce fromage, c'était tout ce que les épouvanteurs s'autorisaient quand ils s'apprêtaient à affronter l'obscur. Tout en les maintenant suffisamment en forme, ce régime les aidait dans leur tâche. On ne combat pas des gobelins ou des sorcières l'estomac plein. Certes, Johnson ne tenait pas compte de cette règle, mais je savais que Tom Ward la respectait. Peut-être le géant filiforme pensait-il qu'un tel régime convenait à l'apprenti d'un épouvanteur ?

Je m'obligeai à laisser la moitié du fromage et à ne boire que la moitié du verre d'eau. J'avais l'intention de dormir, et rien ne me garantissait un petit déjeuner au réveil. Je m'allongeai sans me déshabiller sur le couvre-lit. J'étais épuisé, et malgré l'étrangeté de ma situation, je ne tardai pas à sombrer dans le sommeil.

Je me réveillai reposé et l'esprit parfaitement clair. Sautant du lit, j'allai regarder par la fenêtre. J'avais le sentiment que plusieurs heures s'étaient écoulées. Pourtant, la couleur du ciel n'avait pas changé. Dans cet entremonde, le soleil ne se levait sans doute jamais.

Le semi-homme était toujours dans la même position. Comment pouvait-il rester aussi longtemps sans bouger ? Était-il paralysé par quelque sort, à peine vivant, jusqu'à ce que son maître ait à nouveau besoin de lui ?

Je mangeai le dernier bout de fromage et vidai le verre d'eau. Puis je m'approchai de la porte et collai mon oreille au trou de la serrure. Tout était silencieux. Peut-être le géant était-il endormi dans une autre chambre ? Si tel était le cas, c'était le moment ou jamais de m'évader.

Je commençai par enfiler mes bottes et les lacer. Puis je m'agenouillai devant la porte, mon front incliné touchant presque le bois.

J'allais invoquer Saint Quentin, le patron des forgerons et des serruriers. Il m'avait déjà secouru, et j'espérais qu'il recommencerait.

Je priai à voix basse :

– Saint Quentin, je t'en supplie ! Ouvre cette porte, que je puisse quitter cette prison et échapper à ces créatures du Diable !

Rien ne se passa, mais je savais qu'il fallait insister. Les saints répondent rarement à la première demande.

Je répétais ma prière. Toujours rien.

Je pouvais me frapper le front contre la porte, ça marchait souvent : s'infliger une douleur attirait l'attention du saint. Seulement, je ne voulais surtout pas faire de bruit et risquer de réveiller le géant. Me surprendre en pleine tentative d'évasion ne le mettrait sûrement pas de bonne humeur. J'étais sûr qu'il me le ferait payer.

Alors, en reprenant ma prière pour la troisième fois, je me frappai la tête contre la porte à petits coups légers, à peine audibles. Ça ne faisait pas mal, et je doutais que ce soit efficace.

Or, à ma grande surprise, je fus exaucé presque aussitôt.

Du coin de l'œil, j'aperçus le saint ou, plus exactement, un long bras poilu qui passait par-dessus mon épaule, et une main tenant une clé. En vérité, c'était à peine visible, sans couleur, presque transparent. Mais j'entendis parfaitement le cliquetis de la clé dans la serrure.

La vision s'effaça et je me relevai. Je tournai la poignée, la porte s'ouvrit.

Alors, mon cœur fit un bond dans ma poitrine.

Le géant était là. Il m'attendait depuis le début.

Il était assis par terre, en tailleur, face à la porte. Même dans cette position, ses jambes étaient plus hautes que ma tête. Son capuchon relevé découvrait un visage étroit au menton bizarrement long et recourbé. Néanmoins, son expression était amicale, et ses yeux bruns brillaient d'intelligence.

– Assieds-toi ! m'ordonna-t-il en tapotant le sol de la paume de la main.

Cette fois encore, la voix était douce, mais le ton sans réplique.

Je m'assis donc en face de lui. Le silence s'étira.

– Je crois qu'on te nomme Wulf, un diminutif de ton vrai nom, Frère Beowulf.

Je le regardai, stupéfait. Comment le savait-il ?

– Je t'appellerai donc Wulf, poursuivit-il. Tu peux m'appeler Hrothgar. Je t'ai entendu prier. Ta prière a-t-elle été exaucée ?

Je n'avais aucune raison de mentir. Il m'avait écouté, il connaissait déjà la réponse.

– Oui, elle l'a été. J'ai invoqué Saint Quentin, le patron des forgerons et des serruriers. Il a déverrouillé la porte pour moi.

– Ce qui a déverrouillé la porte pour toi, Wulf, n'était pas Saint Quentin. C'est toi qui l'as ouverte grâce à ton imagination.

Je restai coi, trop abasourdi pour objecter quoi que ce soit. Je me rappelai les réprimandes du prieur quand je rédigeais mes propres souvenirs au lieu de me consacrer à ma tâche de copiste.

Frère Halsall vous a surpris par deux fois à créer votre propre texte. À écrire des histoires de votre cru ! C'est un grand péché ! Ne savez-vous pas que les œuvres d'imagination finissent par mener à d'irrésistibles tentations ? L'imagination appartient à Dieu seul. Ce n'est pas à nous, pauvres humains, d'exercer une telle faculté.

– Tu possèdes un grand pouvoir, reprit le géant filiforme. Mais tu dois apprendre à l'utiliser comme il faut. Tu es comme moi. On nous

désigne parfois sous le nom de *tulpamanciens*, mais je préfère le simple titre de *tulpan*. Nous avons le don de créer, à la force de notre esprit, des *tulpas*. Sais-tu ce qu'est un tulpa ?

Je fis non de la tête.

– Un tulpa est une *forme-pensée*. Tu la conçois dans ta tête, puis tu la projettes hors de toi, et elle se matérialise dans le monde réel. Si tu avais développé ce don, tu aurais créé un Saint Quentin qui aurait marché à tes côtés comme un compagnon de voyage. Veux-tu que je t'apprenne à le faire ?

– J'aimerais mieux que vous me permettiez de quitter cet entremonde, répliquai-je. Votre serviteur a brisé la jambe de mon maître, l'Épouvanteur Johnson. Si personne ne lui vient en aide, il risque de mourir.

– Ne t'inquiète pas pour lui. Il est en sécurité et on l'a soigné. C'est moi ton maître, désormais, du moins pour quelque temps. Je t'ai fait une proposition que tu n'es pas réellement en mesure de refuser. Devenir un tulpan n'est pas sans danger et peut même causer ta mort. Mais, sans formation, tu mourras de toute façon. Cela prendra quelques mois tout au plus. Après quoi, si tu survis, tu seras libre de retourner à la vie que tu auras choisie. Tu comprends ?

– Quelques mois ? m'étonnai-je. Pas davantage ? Il faut cinq ans d'apprentissage pour devenir épouvanteur.

– Cela ne t'enseignera que les rudiments nécessaires et la capacité de survivre à ton propre pouvoir. L'essentiel, tu l'apprendras par toi-même. Toutefois, si tu préfères, nous repousserons cela à une date ultérieure, et je t'offrirai alors une formation de haut niveau. À toi de choisir ! Maintenant, viens avec moi. J'aimerais te montrer quelque chose...

Il se leva, me dominant de sa haute taille, et je le suivis docilement jusqu'à la porte. Une fois dehors, il me mena jusqu'à l'endroit où le semi-homme, toujours parfaitement immobile, semblait avoir cessé de respirer.

– Il est mort ? demandai-je en frissonnant dans l'air glacial – la température devait être proche de zéro.

Le géant filiforme secoua la tête :

– Non, il est quelque part entre la vie et la mort. Son cœur ne bat pas, il ne respire pas. Mais, si je l'appelle par son nom, il se ranimera, se relèvera et obéira à mes ordres. C'est un tulpa que j'ai créé pour

qu'il puisse se déplacer dans le monde. Bientôt, tu seras capable d'en faire autant.

J'en eus la chair de poule. Avais-je vraiment envie de ce pouvoir ? Fabriquer une créature uniquement destinée à être asservie ?

– Est-il conscient d'être un tulpa ? m'enquis-je.

– Il pense être un semi-homme que j'ai sauvé de la mort alors qu'il était gravement blessé. S'il découvrirait sa vraie nature, il retournerait aussitôt à la poussière mêlée d'os et de sang dont il a été créé. Garde ceci en mémoire, c'est extrêmement important. Un tulpa ne doit *jamais* savoir ce qu'il est. Il existe cependant une catégorie à qui cette règle ne s'applique pas, le *tulpa captif*. Mais nous verrons ça plus tard, cela ne te concerne pas pour l'instant. À présent, suis-moi jusqu'au pont. Je dois t'expliquer un détail vital.

Le géant filiforme me précéda sur l'allée qui traversait la pelouse. Quand nous fûmes au milieu du pont, il désigna l'eau des douves, où la teinte rouge du ciel se reflétait. On aurait dit du sang.

– Toute la zone entourée par les douves est à l'abri des monstres qui hantent la forêt. Mais si tu les franchis et pénètres sous les arbres, tu seras massacré et dévoré. Seule la présence de mon serviteur t'a permis d'arriver ici sain et sauf. Écoute ! On les entend !

Tendant l'oreille, je perçus en effet des sons perturbants, froissements de feuilles, craquements de branches. À certains endroits, la végétation semblait agitée par le passage de créatures volumineuses. Puis il y eut un mugissement, poussé par un animal inconnu. Je ne voyais rien, mais je *savais* qu'ils étaient là. Et qu'ils étaient redoutables.

– Mon domaine est gardé par des bêtes sauvages et monstrueuses, reprit Hrothgar.

Kratch, le gobelin gardien du jardin et de la maison de Tom Ward, mettrait en pièces quiconque y pénétrerait. Ces bêtes en feraient sûrement autant.

– J'ai créé certains tulpas pour cela, poursuivit Hrothgar. Ne traverse jamais les douves, tu périrais. Maintenant, je vais te conduire à mon *Temple des Rêves*. Suis-moi !

– Qu'est-ce qu'un Temple des Rêves ? demandai-je.

– C'est une pièce où l'on pratique des expériences sur les rêves, un lieu où tu pourras exercer ton imagination et apprendre à la contrôler. Si tu n'y réussis pas, tu mourras.

LE CHATON

Ce que Hrothgar appelait le Temple des Rêves était une petite pièce sans fenêtres, aux murs de plâtre peints en noir, au plancher nu, de la même couleur, et soigneusement lustré.

Le seul mobilier, au fond et face à la porte, consistait en une chaise à haut dossier et une table sur laquelle étaient posés une soucoupe, un broc en terre et une chandelle allumée. Puis je remarquai sous la table un panier d'osier.

Le géant filiforme le désigna de son long doigt osseux :

– Place-le au milieu de la pièce et ôte le couvercle !

Je m'accroupis pour soulever le panier, qui ne pesait presque rien, et le portai à l'endroit indiqué. Quand je levai le couvercle, un grattement me fit battre le cœur : cela me rappelait les bruits que j'entendais parfois sous mon lit. Il y avait là-dedans une créature avec des griffes.

Je reculai, effrayé. Et me sentis aussitôt ridicule en voyant un chaton noir et blanc sauter hors du panier et galoper à toute vitesse autour de la chambre. Il ne devait pas avoir plus de six semaines.

Courant vers moi, il escalada ma jambe de pantalon et grimpa jusqu'à mon épaule, ce qui me fit sourire. Mais, quand je voulus le caresser, il redescendit le long de mon autre jambe, et reprit sa folle galopade.

– Il t'aime bien, déclara Hrothgar en souriant. Et toi, tu l'aimes ?

– J'ai toujours aimé les petits chats. Nous en avons, quand j'étais enfant. Celui-ci me paraît bien jeune pour être séparé de sa mère, il doit être à peine sevré.

– Il n'a pas de mère. Cette créature est un tulpa, que j'ai créé spécialement pour ta première leçon.

Je regardai Hrothgar avec stupéfaction. J'avais du mal à croire que ce chaton si plein de vie ne soit que le fruit de son imagination.

Néanmoins, je n'eus aucun doute. N'avais-je pas déjà vu le semi-homme et entendu les monstres errant parmi les arbres ?

– Observe la chandelle, m'ordonna le géant. Dans moins d'une heure, sa flamme vacillera et s'éteindra. Tant qu'elle brillera, le chaton existera. Quand elle mourra, le chaton mourra avec elle. Sauf si tu le maintiens en vie.

J'ouvris des yeux horrifiés :

– Comment suis-je supposé faire ça ?

– Crois en toi. Crois en ce petit animal. Crois que tu peux le garder vivant. Nourris-le, soigne-le. Et, surtout, utilise ton imagination.

Avec un sourire, il désigna la cruche :

– Un peu de lait t'aidera à l'apprivoiser. Maintenant, je vais te laisser. Je reviendrai plus tard, voir si tu as réussi.

Sur ces mots, Hrothgar sortit, me laissant seul avec le chaton. Je ne l'entendis pas fermer la porte. Était-ce pour me permettre de quitter la pièce ? De toute façon, si je m'enfuyais de chez lui, la forêt m'attendait de l'autre côté du pont, pleine de bêtes prêtes à me dévorer.

Quant à ce que le géant filiforme me demandait de faire, mes sentiments étaient partagés. Je ne voulais pas que le chaton meure. Mais ce n'était pas un vrai chaton, c'était un tulpa créé par magie noire.

À peine cette pensée m'avait-elle traversé l'esprit que la petite bête vint se frotter contre ma botte en ronronnant. Ce n'était pas sa faute. Il ne savait rien de sa véritable nature.

Je me penchai pour le caresser. Puis j'allai jusqu'à la table et versai un peu de lait dans la soucoupe. Dès que je l'eus déposée sur le sol, le chaton se mit à laper bruyamment.

Il eut vite fait de vider la soucoupe. Je la remplis donc de nouveau, et il lapa avec plus d'appétit encore que la première fois.

J'observai la chandelle : elle ne serait plus très longue à s'éteindre.

Je m'assis sur la chaise et regardai le chaton, toujours occupé à laper. Je ne voulais pas le laisser mourir. Je devais tout faire pour le sauver. À cet instant, ayant fini le lait, il courut vers moi et sauta sur mes genoux. Il tourna en rond trois fois avant de s'installer confortablement. Je le caressai, et il recommença à ronronner.

Bientôt, il parut endormi. Je fixai avec anxiété la flamme de la chandelle.

Soudain, elle vacilla et s'éteignit, plongeant la pièce dans l'obscurité. Hrothgar allait cesser de fournir à la petite bête son énergie vitale. Je continuai de caresser le chaton, concentré, tâchant de lui transmettre la volonté de vivre.

Il me sembla qu'il respirait encore. Puis, à ma grande consternation, je l'entendis gémir. Je me concentrai plus fort, sans résultat. Bientôt, le chaton se mit à râler, tentant désespérément d'emplir ses poumons d'air. J'essayai de l'imaginer bien vivant, grimpant le long de ma jambe pour se percher sur mon épaule.

Son corps se convulsa, et il s'immobilisa.

Il était mort.

Stupéfait, je le sentis disparaître.

Je restai assis là un long moment, réfléchissant à ce qui s'était passé. J'étais triste, mais j'avais fait de mon mieux. Hrothgar avait créé ce petit animal à partir de rien, il était retourné au néant. Alors, la porte s'ouvrit, et le géant filiforme entra.

– Ce n'était pas mal, pour un premier essai, dit-il. Tu as prolongé sa vie de presque deux minutes. Je suis sûr que tu feras mieux la prochaine fois. Tu dois avoir faim. Viens avec moi, nous déjeunerons ensemble.

Après ce que je venais de vivre, je n'avais aucun appétit. Néanmoins, je fus soulagé de quitter cette pièce où j'avais assisté, impuissant, à la mort du chaton. Hrothgar me conduisit dans une salle beaucoup plus vaste, meublée de deux tables et de deux chaises, les unes conçues pour un être humain de taille normale, les autres pour le géant. Sur chaque table étaient disposés une assiette blanche, un couteau et une fourchette, ainsi que des plats fumants de viande et de légumes.

Je m'assis, et le délicieux fumet des ragoûts me mit aussitôt l'eau à la bouche.

– Sers-toi, dit le géant en plongeant dans son plat une cuillère au moins deux fois plus large que la mienne.

Je déposai sur mon assiette des carottes, des pommes de terre et des morceaux de mouton, et commençai à manger. La viande était bien tendre, le tout excellent. Mon dernier repas chaud, dans la maison de Chipenden, me paraissait bien loin.

– C'est très bon, dis-je, cherchant à animer poliment la conversation. Est-ce vous qui cuisinez ?

Hrothgar secoua la tête en souriant :

– J'ai de nombreux serviteurs, chacun d'eux étant spécialisé dans une tâche. Parmi eux se trouve une habile cuisinière. Elle s'appelle Veronica.

– C'est un tulpa ?

– Oui. Bien sûr, elle l'ignore. Elle aime son travail et jouit ici d'une vie confortable. Pose tes questions en toute liberté. Je me ferai un plaisir de satisfaire ta curiosité...

Ma curiosité portait sur un point en particulier, que j'hésitai à éclaircir. Après un moment de silence, je m'y risquai :

– Êtes-vous humain ? J'espère que ma question ne vous blesse pas, mais je n'ai jamais vu nulle part quelqu'un comme vous. Vous êtes incroyablement grand !

Une expression indéchiffrable s'afficha sur le visage du géant filiforme. De la tristesse ? Un souvenir douloureux ?

– Oui, je suis humain et mortel, répondit-il. Je suis atteint d'une maladie dont les symptômes sont apparus vers mes treize ans. Ma croissance a continué sans interruption. Elle va se poursuivre, et bientôt mon cœur ne sera plus assez puissant pour soutenir ce corps immense. Il ne me reste que quelques années à vivre.

– Je suis désolé, marmonnai-je, embarrassé d'avoir posé cette question.

– Que veux-tu, personne n'y peut rien. Adviendra ce qui doit advenir.

Il demanda alors :

– La petite plume rouge que je t'ai rendue est une puissante protection contre la magie d'un ennemi. Qui te menace ?

Je restai un instant indécis. Nous étions dans un entremonde, un lieu intermédiaire entre l'obscur et le monde des humains. Devais-je faire confiance à ce personnage ? Il pouvait très bien être un allié de Circé.

Notant ma réticence à lui répondre, il haussa ses énormes épaules :

– Tu me le diras quand tu estimeras le moment venu. Je pourrai

peut-être t'aider. Maintenant, une autre question : je ne t'ai pas encore rendu ton miroir. À quoi te sert un tel objet ? À te contempler ?

Je secouai la tête, mais ne répondis rien.

– Alors, serait-ce un moyen de communication ?

Là encore, je restai muet.

– Tu es libre de garder cette information pour toi, je respecte ta décision. Je t'ai rendu la plume pour ne pas te mettre en danger, mais j'ai le regret de te dire que tu ne récupéreras pas le miroir et le poignard avant que tu sois prêt à quitter mon domaine. Et, maintenant, si ton appétit est satisfait, nous allons reprendre ton entraînement...

Il me ramena au Temple. Le panier était de nouveau à sa place. Une chandelle neuve brûlait sur la table, près de la cruche et de la soucoupe.

– Apporte le panier au centre de la pièce, nous allons faire un nouvel essai.

J'obéis et soulevai le couvercle avant qu'il me l'ait ordonné. Presque aussitôt, un chaton sauta hors du panier et se mit à parcourir la pièce au galop. Il était noir et blanc, lui aussi, mais il ne grimpa pas le long de ma jambe.

– Il ressemble exactement au premier, fis-je remarquer.

– C'est le même chaton.

– Vous l'avez ramené à la vie ? Est-ce qu'il se rappelle ce qui s'est passé ? Est-ce qu'il se souvient de moi ?

Hrothgar haussa les épaules :

– Peut-être, mais ce n'est pas important. Je vais te laisser, maintenant. Tâche de faire mieux que la première fois...

Je n'osai pas discuter. Je n'aimais pas l'idée que le chaton puisse se rappeler sa propre mort. Si c'était le cas, comprendrait-il ce qui lui arrivait si j'échouais de nouveau ?

Hrothgar quitta la pièce, et je m'efforçai de garder le chaton en vie.

Je fis vraiment tout ce que je pouvais. Je lui donnai à boire, je le posai sur mes genoux et le caressai jusqu'à ce qu'il ronronne. Je lui parlai, tâchant de le réconforter au son de ma voix. Je le voulus vivant de toute la force de mon imagination.

Pour rien.

La chandelle s'éteignit, et le chaton mourut presque aussitôt.

QUELQUE CHOSE SOUS
MON LIT

À peine le chaton avait-il disparu que la porte s'ouvrit, et le géant filiforme entra.

Il m'adressa une ébauche de sourire :

– Il a vécu un tout petit peu plus longtemps que la dernière fois. Mais tu m'as l'air fatigué. Retourne dans ta chambre et prends un peu de sommeil.

Je me demandai comment il avait calculé la durée de vie du chaton, étant donné qu'il n'était pas dans la pièce. Cependant, j'étais effectivement fatigué, et ne me fis pas prier pour aller me coucher. Hrothgar me laissa devant la porte de ma chambre, et cette fois, quand il l'eut refermée, je n'entendis pas la clé tourner dans la serrure.

En vérité, il n'avait nul besoin de m'enfermer. J'étais toujours prisonnier : la pensée des monstres qui habitaient la forêt suffisait à me donner le frisson. J'ôtai mes bottes pour les laisser près de la porte. Le lit avait été fait et tout était en ordre.

Je me lavai dans la cuvette. Puis, avant de me déshabiller pour me mettre au lit, je regardai de nouveau par la fenêtre basse. Le semi-homme était toujours à la même place, dans la même position ; le ciel luisait toujours du même rouge maladif. Ici, le soleil ne se levait jamais, le décor restait immuable. Rien ne permettait de mesurer le passage des heures.

Depuis combien de temps étais-je réveillé ? Je n'en avais aucune idée. Il ne me semblait pas qu'un matin, un après-midi et une soirée avaient pu s'écouler, pourtant je me sentais aussi épuisé qu'après une rude journée de travail. Le cours du temps était particulier, ici.

Je soufflai la chandelle et me mis au lit. Il était chaud et confortable ; je m'endormis très vite.

Et me réveillai tout aussi vite.

Quelque chose grattait sous mon lit.

J'eus un sursaut de peur. Puis j'écoutai attentivement : plus aucun bruit. Avais-je vraiment entendu ce grattement ? Ou n'était-ce que la trace d'un songe déjà oublié ?

L'état entre la veille et le sommeil est étrange. Parfois, un cauchemar vous poursuit à votre réveil, vous laissant en sueur et angoissé pendant un bon moment.

Le silence persistant, je finis par me détendre. Les battements de mon cœur ralentirent. J'allais de nouveau m'abandonner agréablement au sommeil quand le grattement reprit. Cette fois, il n'y avait pas de doute, ce n'était pas un rêve. Quelque chose grattait le plancher sous mon lit.

Je n'avais plus envie de dormir, j'étais terrifié.

La première fois que j'avais entendu ce bruit, au moulin, Johnson s'était moqué de moi. Puis cela s'était reproduit à Chipenden, et je regrettais de ne pas en avoir parlé à Alice. C'était la troisième maison où ce phénomène revenait me hanter. Il me poursuivait, où que je sois, même dans l'entremonde.

Je restai allongé, immobile dans le noir, songeant que j'aurais dû laisser la chandelle allumée. Pour la rallumer, je devais sortir du lit et aller jusqu'à la table. Mais j'avais trop peur. J'imaginai une main froide et griffue prête à se refermer autour de ma cheville.

Je me mis à prier Saint André, le patron de ceux qui sont tourmentés par les démons. En vérité, selon Frère Halsall, notre maître des novices au monastère – qui se considérait comme un expert –, c'était plutôt celui des marins-pêcheurs. Mais un vieux moine du nom de Filbert m'avait assuré que Saint André était l'adversaire des entités démoniaques, bien que la plupart de ses frères le pensaient un peu fou.

Je priai ardemment pendant deux bonnes minutes, sans obtenir de réponse ; le grattement s'intensifiait. Le géant filiforme avait prétendu que je ne devais pas compter sur les saints mais sur mon imagination. Je n'en étais toujours pas convaincu. Et, même si c'était vrai, mes prières étaient un bon moyen de soutenir mon imagination et de permettre aux saints de se manifester d'une certaine façon.

Je continuai donc à prier, sans résultat. Le grattement devenait frénétique, comme si la créature, sous le lit, cherchait à disparaître à travers le plancher. Voilà qui me donnait matière à réflexion. Pourquoi faisait-elle ça ? Tentait-elle de s'échapper ? Auquel cas, elle ne représentait peut-être pas une menace ?

Non, c'était stupide ! L'autre – terrifiante – hypothèse était que la chose se trouvait *sous* le plancher et se creusait un chemin pour surgir sous mon lit.

Le silence revint, et, pendant quelques instants, je n'entendis plus que ma respiration et les battements de mon cœur.

Puis les grattements reprirent. Je me demandai où le géant filiforme dormait. S'il entendait ce bruit, il viendrait s'informer.

Ma situation, déjà pénible, empira encore. Les grattements cessèrent, mais tout le lit se mit à trembler, comme secoué par des mains gigantesques. Puis il oscilla d'un côté sur l'autre, de plus en plus fort. Enfin il s'éleva dans les airs avant de retomber, et cela trois fois de suite. Je restai étendu, effrayé à l'idée d'être violemment projeté sur le plancher.

Il y eut alors un autre bruit : quelque chose rampait lentement vers moi le long du lit. J'entendais le léger glissement que cela produisait sur la couverture.

Soudain, mon cœur fit un bond dans ma poitrine : une main rêche venait de saisir mon poignet droit.

Je tentai de me dégager, mais les doigts étaient aussi froids que la glace et aussi durs que l'acier. Je voyais cette main, qui émettait une faible lueur verdâtre. Elle était couverte de verrues d'où sortait un poil. Ses six longs doigts et son large pouce se terminaient par une griffe aiguisée. Au-delà, je distinguais le bras poilu, auquel la main était attachée, un bras d'une longueur impossible, qui venait de dessous le lit et s'étirait sur la couverture.

La main commença à me traîner sur le matelas. Je tentai désespérément de m'accrocher de l'autre main au rebord du lit. Je n'eus que le temps de saisir le drap du dessous. Une force puissante me jeta violemment au sol et je restai étendu sur le dos, sonné.

Puis la main griffue m'attira sous le lit, où palpitait une lumière maléfique.

Il y avait un trou noir dans le plancher. Était-ce un passage vers l'obscur ou l'entrée de l'Enfer lui-même ? Le long bras poilu qui sortait de ce trou devait appartenir à quelque effroyable bête cachée dans les ténèbres. En dehors du bras et de la main griffue, je ne voyais que deux gros yeux rouges qui flamboyaient tels des orbes de feu.

Je n'osais imaginer à quoi pouvait ressembler cette créature démoniaque, mais elle produisait un son qui agaçaient les nerfs, un

grincement de dents qui m'évoquait une large gueule garnie de crocs prête à me dévorer. Tandis que la main me tirait vers le puits, je voulus de nouveau m'agripper au rebord du lit, mais je le manquai. Tous mes efforts pour résister étaient vains. Dans quelques secondes, je serais précipité dans le repaire de la bête.

Alors je hurlai à pleins poumons :

– Au secours ! Au secours ! À l'aide !

Il était trop tard, je le savais. Plus rien ne pouvait me sauver. J'allais connaître une mort atroce. Et mon âme elle-même serait en perdition.

LE FLÉAU DE WULF

Ma tête était déjà presque sous le lit, j'étais tout près du trou béant. J'allais cesser de lutter quand j'entendis derrière moi un bruit formidable, comme si la porte de la chambre, ouverte à la volée, s'était écrasée contre le mur.

Puis une voix forte ordonna :

– Arrière ! Va-t'en !

À mon grand soulagement, l'étreinte se relâcha sur mon poignet et le libéra. Le bras glissa comme un serpent et disparut dans le trou.

– Tu as dévasté mon plancher, marmonna la voix.

Levant les yeux, je vis le géant filiforme penché vers moi.

– Ce n'est pas moi qui..., commençai-je.

– Si, c'est toi, me coupa sèchement Hrothgar. Qui d'autre peut être responsable de tels dégâts ? Relève-toi, habille-toi et suis-moi !

Encore tout tremblant, je me remis sur pied et enfilai mes vêtements. J'allai jusqu'à la porte, chaussai mes bottes et suivis le géant hors de la maison, sous le menaçant ciel rouge. Le semi-homme était toujours immobile.

Quand nous franchîmes le petit pont, Hrothgar s'arrêta et regarda vers les arbres.

– Ta situation est pire que je ne le pensais, observa-t-il. Nous sommes en pleine crise.

– Quoi ? Je ne comprends pas.

– Y avait-il eu des bruits sous ton lit auparavant ?

– J'ai déjà entendu des grattements bizarres. Ça s'est produit en différents endroits. Mais jamais rien de pareil ! m'exclamai-je, conscient du chevrottement de ma voix.

Je n'arrivais pas à oublier l'horreur de cette main griffue et le trou noir sous le lit.

– C'est un démon qui me tourmente ?

Le géant secoua la tête :

– C'est une chose que tu as créée involontairement, par la puissance de ton imagination. C'est de ça que je t'ai averti, et c'est en partie pour ça que je t'ai amené ici. Notre nature particulière fait de nous une menace pour nous-mêmes. Il existe un nom pour la désigner : le *Fléau du tulpa*. Nous pouvons créer des tulpas serviteurs ; nous pouvons aussi, malheureusement, créer des destructeurs. J'espérais avoir davantage de temps pour te former ; le danger est survenu plus tôt que je ne m'y attendais.

– Qu'est-ce que je vais faire, alors ?

– Ça ne va pas être facile. Il est trop tard pour contrôler cette créature et la changer en quelque chose de moins dangereux. Reste le *Chemin de Sang* : tu vas créer un tulpa qui te défendra et éliminera la menace. Et tu vas le créer très vite.

– Et je vais faire ça comment ? m'exclamai-je avec désespoir. Je n'ai même pas su garder le chaton en vie plus de quelques minutes...

– C'était *mon* tulpa. Il est plus difficile d'agir sur la création de quelqu'un d'autre. Avec cet exercice éprouvant, je cherchais à te tester et à te stimuler. Un tulpa que tu as créé toi-même sera plus facile à circonscrire. Viens avec moi !

Il me ramena à la maison, dans la pièce qu'il appelait le Temple des Rêves.

– La méthode la plus simple, c'est le *Chemin de Paix*. Cela t'aurait permis de transformer graduellement ce dangereux tulpa en une créature amicale, m'expliqua Hrothgar. Mais le processus est lent, et nous n'avons plus le temps. Il te faut détruire cette entité avant qu'elle ne te détruise. Tu t'es servi d'un tulpa pour déverrouiller la porte de ta chambre. Je suppose que d'autres tulpas, en partie sous ton contrôle, se sont déjà manifestés à toi, je me trompe ? Tu croyais qu'ils étaient le fruit de tes prières. Lequel d'entre eux te paraît susceptible de te défendre et de détruire ce qui cherche à te tuer ?

Ma réponse jaillit aussitôt :

– Il s'appelle Raphaël !

J'expliquai à Hrothgar que je l'avais pris pour un archange, avec ses ailes et son épée. Pour moi, ce ne pouvait être que Raphaël qui m'avait sauvé des sorcières d'eau, même si mon maître prétendait que c'était un gros oiseau blanc.

– Alors, c’est ce tulpa que tu dois maîtriser. Il n’est pas nécessaire que Raphaël devienne un compagnon ; il faut juste qu’il persiste assez longtemps pour te débarrasser de ce qui te menace. Une attaque est peut-être imminente ; il devra répondre à ton appel et t’obéir aussitôt.

– C’est bien ça le plus difficile. Parfois, Raphaël ne répond pas...

– Tu dois l’y obliger. S’il ne t’assiste pas, tu seras détruit. D’abord, tu vas le faire exister par la pensée. Tu te concentreras jusqu’à ce qu’il soit là, vivant et parfaitement distinct. Alors, appelle-le par son nom, convoque-le. Quand tu ouvriras les yeux, il sera devant toi. Aie foi en toi, Wulf ! Crois que tu en es capable ! Le tulpa qui te menace ressemble à beaucoup d’autres et en même temps, il est très personnel, tout droit sorti de ton imagination. Son véritable nom est *Le Fléau de Wulf*. Tu dois le détruire ou mourir.

Hrothgar sortit, me laissant au bord du désespoir. Dans sa bouche, ça paraissait simple, mais j’étais tout sauf confiant. Pourtant, je devais essayer, ma vie en dépendait. Je m’assis donc devant la table, fermai les yeux et tentai de visualiser Raphaël.

Je me représentai d’abord ses ailes immenses et travaillai sur cette image jusqu’à voir son corps, vêtu d’une lumineuse robe bleue. Il me parut puissant et bien bâti, capable d’affronter un monstre. Je n’avais jamais vu une image de saint musculeux, mais pourquoi ne l’aurait-il pas été ? Je lui ajoutai une ceinture de cuir et des bottes. Son visage était encore indistinct. Quand il m’était apparu la première fois, il était flou. Je commençai donc par ses longs cheveux, que j’imaginai brillants comme de l’or. Restait son visage. J’eus alors une inspiration.

Il y avait des vitraux, au monastère. Chacun d’eux représentait un saint en buste avec son auréole. L’un d’eux était Saint Raphaël. Je me concentrai sur ce souvenir jusqu’à voir des yeux bleus, un nez aquilin et une mâchoire carrée.

Je le tenais à la perfection !

Je maintins l’image complète devant moi par la pensée.

Mais quand j’ouvris les yeux, la pièce était vide.

Ce soir-là, je regagnai ma chambre la peur au ventre. Après plusieurs essais infructueux, j’avais réussi à matérialiser le tulpa à deux reprises, mais il avait mis si longtemps à apparaître que j’aurais pu être tiré dix fois dans le trou pour y être déchiré et dévoré. De plus, Raphaël était d’un gris pâle, presque incorporel, inapte à l’affrontement avec un monstre aussi consistant qu’affamé.

Rassemblant tout mon courage, je regardai sous le lit. La vision du trou noir et béant au milieu du plancher me consterna. J'avais espéré trouver les planches de bois replacées par l'un des tulpas au service de Hrothgar. Mais à quoi cela aurait-il servi puisque tout allait recommencer ? Et je ne serais même pas averti par des grattements comme la nuit précédente : le trou était déjà fait.

Cette fois, je ne soufflai pas la chandelle ; je n'aurais pas pu supporter l'obscurité. Je me mis au lit, rempli d'une terrible appréhension.

Je restai allongé longtemps, immobile, trop épouvanté pour fermer les yeux. Puis des bruits s'élevèrent, différents. Comme je m'y attendais, ce n'étaient pas des grattements mais des sortes de sucements, produits par quelque chose que se hissait à travers la terre humide. Ils cessèrent un instant avant de laisser place à un son plus effrayant encore : un frottement à peine audible.

À la lumière vacillante de la chandelle, je vis la main et le long bras velus s'allonger vers moi sur le drap.

– Raphaël ! hurlai-je, épouvanté. Au secours !

Mon tulpa ne répondit pas. Les doigts griffus se refermèrent sur mon poignet et commencèrent à me tirer vers le bord du lit. C'est alors que Raphaël apparut. Il n'était qu'une transparence chatoyante, presque immatérielle, mais je distinguais sa silhouette, ses grandes ailes repliées dans son dos. Il tenait à deux mains une immense épée.

Quand il frappa, j'eus une brève seconde d'espoir. Hélas, la lame passa à travers le bras monstrueux sans lui causer le moindre dommage.

Puis l'image de Raphaël s'effaça, et le tulpa de cauchemar me jeta par terre.

Mon fléau allait me tuer.

La porte s'ouvrit alors à la volée.

– Arrière ! Va-t'en ! ordonna Hrothgar.

Le géant filiforme venait de me sauver encore une fois.

SPECTRAUX ET TENDINEUX

Li me fallut un mois pour réussir à matérialiser parfaitement le tulpa ailé. Au début, Raphaël n'apparaissait pas toujours assez vite, et Hrothgar dut me secourir à cinq reprises.

Attendait-il à ma porte que je pousse des cris de frayeur ou bien était-il averti du danger par quelque moyen magique, je l'ignore. En tout cas, il arrivait toujours à temps pour me sauver.

Les nuits où le monstre ne se montrait pas étaient à peine meilleures. Je dormais peu, guettant sans cesse les bruits effrayants annonciateurs d'une attaque.

Puis, alors que la situation, pensais-je, ne pouvait pas être pire, elle empira encore.

– Je dois m'en aller quelque temps, m'apprit Hrothgar. Exerce-toi plus que jamais. En mon absence, personne ne sera là pour te venir en aide. Tu devras t'en tirer tout seul.

Qu'il puisse m'abandonner ainsi me sembla sévère et cruel. Bien que blessé par ses paroles, je ne protestai pas. Je le regardai quitter l'entremonde, franchir le pont et entrer dans la forêt sans même se retourner.

Pendant les longues heures où je restai éveillé, je me tourmentais en pensant au moment où je devrais me coucher et affronter l'affreuse entité que j'avais créée par inadvertance. Puis j'eus une inspiration. Au lieu de gagner ma chambre et d'attendre que le monstre sorte de son trou, j'irais passer mon temps habituel de sommeil dans le Temple des Rêves. Et je tâcherais de ne pas m'endormir.

Trop nerveux pour souper, je m'y rendis aussitôt et allumai cinq chandelles. J'en posai trois sur la table et une de chaque côté de la porte. Elles dispensaient assez de lumière pour atténuer un peu ma peur. Puis je plaçai la chaise au milieu de la salle. C'était mieux que d'être couché dans un lit sans voir ce qui se tramait en dessous. Si le tulpa montait du fond de la terre, il devrait d'abord se frayer un

chemin à travers le bois de ce plancher. Et je serais averti de son arrivée.

Alors que l'heure où je dormais habituellement avait sonné, je ne me sentais pas du tout fatigué. Mon cœur battait à grands coups par anticipation.

Je n'eus pas longtemps à attendre.

L'attaque se prépara lentement, accompagnée de bruits terrifiants.

J'entendis des coups violents sous le plancher, dans le coin le plus proche de la porte. En moins d'une seconde, ils retentissaient dans le coin opposé. Comment cette chose pouvait-elle se déplacer aussi vite ?

Le tulpa explora chaque coin de la pièce à deux reprises, puis il dirigea son attention au centre, juste sous ma chaise. Et les bruits commencèrent, le dur, insistant gratter des griffes contre le bois.

J'avais cru que ce serait mieux dans le Temple, mieux que d'attendre que l'horreur surgisse sous mon lit. Mais non, ce n'était pas mieux, je le comprenais à présent. La créature ne tarderait pas à m'attraper pour me tirer dans son repaire.

Paniqué, je bondis sur mes pieds et transportai ma chaise jusqu'au mur, le plus loin possible de l'endroit où le monstre s'apprêtait à surgir. Je m'assis là, tremblant de peur, guettant l'instant où l'horrible main traverserait le plancher.

Ce ne fut pas long. Elle jaillit soudain jusqu'au poignet, avec ses six doigts et son large pouce. Là elle s'arrêta. Les griffes effilées semblaient aussi coupantes qu'un rasoir de barbier. La main parut détecter l'endroit où j'étais assis. Elle se mit à glisser sur le plancher dans ma direction, tirant derrière elle le long bras velu couvert de verrues.

Le moment était venu de convoquer Raphaël. Immobile, je me concentrai et appelai à haute voix :

– Raphaël ! Raphaël ! Défends-moi contre ce démon !

Le tulpa prit lentement forme. D'abord, à ma grande déception, il apparut décoloré, presque transparent. Je me rappelai comment son épée était passée à travers le bras du monstre : la lame n'avait aucune matérialité. Après tout le mal que je m'étais donné, ça n'allait tout de même pas recommencer !

Puis, soudain, mon tulpa gagna en solidité. Raphaël planait sous le plafond dans un lent battement de ses immenses ailes blanches. Il

portait une robe d'un bleu éclatant, et son visage était exactement celui que j'avais imaginé d'après le vitrail du monastère, avec son nez aquilin, sa mâchoire carrée et ses yeux bleus au regard déterminé.

Son épée s'abattit comme un éclair sur le bras serpentant au-dessous de lui et le trancha à la hauteur du poignet. Le monstre hurla, et le reste de son bras disparut dans le plancher. Pour la première fois, je me pris à penser que j'allais survivre.

Raphaël, ayant libéré sa lame, traversa la pièce en deux battements d'ailes et se plaça juste au-dessus du trou d'où la main était sortie.

Il se passa alors une chose très étrange et totalement inattendue. Cela ne dura que quelques instants, mais, soudain, je vécus tout à travers les yeux de Raphaël.

Je sentis dans ma main le poids de son arme, mon regard plongea dans le trou et je vis le monstre aux longs crocs darder sur moi ses yeux flamboyants.

Pendant un bref instant, je fus deux personnes en même temps. Je partageais la détermination et l'intrépidité du tulpa ailé tout en restant conscient de ma propre terreur. Mais, peu à peu, celle-ci diminuait à mesure que j'assimilais le courage de l'être que j'avais créé.

J'enfonçai à deux reprises la pointe de l'épée entre les yeux de la bête. Des cris suraigus montèrent de son repaire, horriblement répercutés d'un mur à l'autre.

Je fus alors de retour dans mon corps ; une fontaine de sang se déversait sur le plancher. Quelques secondes plus tard, Raphaël avait disparu, et la marée sanglante s'effaçait, tout comme la main tranchée et le long bras velu. Ne restait que le trou environné d'un peu de sciure humide.

Je me redressai lentement, les genoux encore tremblants mais fou de joie d'avoir réussi, d'être libéré de cette menace qui pesait sur ma vie. Le monstre ne reviendrait plus hanter mes nuits, du moins je l'espérais.

À cet instant, la porte s'ouvrit, et Hrothgar entra en secouant la tête :

– Tu en as encore fait, des dégâts, Wulf ! As-tu l'intention de ravager tous les planchers de la maison ?

Il vint alors me tapoter gentiment l'épaule :

– Tu dois avoir faim. Allons déjeuner !

Nous nous rendîmes dans la cuisine. Je restai assis devant la table en silence pendant que Hrothgar préparait un gâteau de poisson à la carotte.

Nous mangeâmes d'abord sans parler. Puis je me risquai à l'interroger :

– En réalité, vous n'étiez pas parti ? Vous étiez là tout le temps ?

– Bien sûr, j'étais là. Il fallait que tu te croies seul, et seul responsable de ta survie. Cette situation critique t'a obligé à puiser au plus profond de toi pour rassembler toutes tes énergies. Je pensais que tu survivrais et j'avais raison. Je me tenais tout de même prêt à intervenir, au cas où les choses auraient mal tourné.

– Je vous en remercie. Sans votre enseignement, je serais mort. Mais, dites-moi, c'est vraiment fini ? Le monstre ne reviendra pas ?

Hrothgar m'adressa un sourire rassurant :

– C'est fini, je te le promets. Nous passons tous par ce genre d'épreuve au début de notre formation. Tu as détruit ton fléau, tu as franchi une étape. Tu peux désormais développer tes talents.

– Pendant quelques instants, me rappelai-je alors, j'ai eu l'impression de voir par les yeux de mon tulpa. Je sentais même le poids de l'épée dans ma main quand j'ai frappé pour tuer le monstre...

Hrothgar me fixa un long moment sans rien dire. Puis, avec un haussement d'épaules, il se remit à manger.

– Ça m'est vraiment arrivé ? insistai-je.

– Peut-être est-ce ce que tu as cru, sous le coup de la pression. Peut-être as-tu vraiment vu par les yeux de ton tulpa. Un tel phénomène est rare et n'arrive qu'à peu d'entre nous. Un minuscule fragment de ton âme pénètre dans ta création et devient... Enfin, nous verrons ça plus tard. Comme je te l'ai déjà dit, c'est en rapport avec notre nature de tulpamanciens. L'ampleur de tes dons se révélera au fil du temps. Je souhaite que tu restes encore quelque temps avec moi. Tu as beaucoup à apprendre et tu devras découvrir l'essentiel par toi-même. Mais ici, Wulf, tu es en sécurité. Tu progresseras plus vite et plus tranquillement.

Je ne répondis pas. Je pensais au monde que j'avais laissé derrière moi, à la menace que Circé faisait peser sur Tom, Alice et leur petite Tilda. Je m'inquiétais aussi pour mon maître blessé.

– Comment va l'Épouvanteur Johnson ? demandai-je. Votre serviteur lui a brisé la jambe exprès. C'est un acte cruel.

– Oui, c'était nécessaire. J'avais observé Johnson, je savais à quel genre d'homme j'avais affaire. Ton maître est un entêté, difficile à convaincre. La solution la plus simple était donc de l'immobiliser. Au bout du compte, ce sera bon pour lui. Chacun de nous dispose d'un temps limité sur la terre, nous devons l'utiliser pour nous développer et grandir. Désormais, Johnson ne sera plus le même homme, il devra vivre avec ça. Il ne le pourra peut-être pas. Mais s'il y réussit, il deviendra une bien meilleure personne. Nous ne pouvons que l'espérer. Pour le moment, il fait face et a repris ses activités d'épouvanteur.

– Tant mieux, dis-je.

Néanmoins, je n'étais pas vraiment rassuré. Je savais combien Johnson était fier de sa force, de son habileté au combat. Il accepterait difficilement de se voir diminué.

J'avais envie de regagner le monde extérieur, de retrouver Tom, Alice et Will Johnson. J'étais également conscient d'avoir encore beaucoup à apprendre. Bien entraîné, je serais plus efficace dans la lutte contre Circé. Je décidai donc de rester encore quelque temps avec Hrothgar.

Je passai de longues heures dans ma chambre, plongé dans les livres que mon hôte m'avait fournis. Puis, un jour, il me conduisit dans une pièce que je ne connaissais pas, une pièce sans fenêtre, obscure et humide.

– Dans cette chambre, m'expliqua-t-il, on peut fabriquer des tulpas immuables qui, comme mes serviteurs, ne disparaissent jamais. Une fois qu'ils sont créés, il suffit d'un minimum d'effort de volonté pour les maintenir en vie.

Sur le sol de pierre, il y avait quatre gros tas : un de plantes déshydratées, un de terre sèche, un de sable et un de petits fragments organiques. À côté était posé un seau contenant un liquide sombre d'où montait une forte odeur métallique. Sans doute le sang d'un animal.

Hrothgar désigna le dernier tas :

– Voici un mélange de cartilages et de tendons. D'où le nom des tulpas que je fabrique ici. Le semi-homme, Mère Martha, ma cuisinière Veronica et tous les autres sont ce que j'appelle des *tendineux*...

Il marqua une pause avant de poursuivre :

– Certains d’entre nous préfèrent éviter ces substances. Il est possible, sans les utiliser, de créer des tulpas capables de résister plusieurs heures, voire plusieurs jours de suite. Je les appelle les *spectraux*. Bien qu’ils soient parfois presque inconsistants, plus proches du fantôme que de l’être de chair, ils peuvent aussi être compacts et difficiles à distinguer d’autres créatures nées dans ce monde. Le monstre, sous ton lit, était solide, de même que ton tulpa, Raphaël. Le chaton, lui aussi, était un *spectral*.

Je n’aimais guère l’idée d’utiliser des plantes, encore moins du sang, des tendons et des cartilages. Cette pratique me paraissait trop proche de la magie noire. C’est ce que font certaines sorcières, avec des ossements volés dans des tombeaux et du sang pris à des vivants... qui n’y survivent pas. Que ce soit le prix à payer pour créer un tulpa persistant me déplaisait, et je le dis sans ambages à Hrothgar.

Il n’en parut guère affecté :

– C’est à toi de décider, Wulf. Chacun de nous choisit la méthode qui lui convient. Il vaut toujours mieux être en accord avec sa conscience, surtout ne jamais l’ignorer ou se laisser convaincre de l’ignorer...

Une expression étrange passa sur sa longue figure étroite quand il prononça ces derniers mots, et j’aurais juré avoir vu ses lèvres trembler. Je n’aurais su dire quelle émotion l’avait saisi ni ce qu’elle signifiait, mais cela me rappelait le visage de certains pénitents au monastère. Hrothgar avait eu un air coupable. Comme il aurait été malvenu de le lui faire remarquer, je fis comme si je n’avais rien vu.

Il n’en dit pas davantage sur les tendineux ou les spectraux, et je me demandai si je ne l’avais pas un peu déçu. Toutefois, il resta amical et obligeant, et continua de me prodiguer ses conseils. Il m’enseigna aussi des techniques mentales pour améliorer ma créativité. La plus efficace consistait à inspirer lentement et profondément en comptant de cinq à zéro, puis à expirer fortement en jetant toute sa volonté dans l’acte de création.

Je pratiquai cet exercice encore et encore jusqu’à ce qu’il devienne une seconde nature.

Mais le monde extérieur m’appelait chaque jour avec plus d’insistance. N’y tenant plus, je décidai qu’il était temps pour moi de partir.

Quand je lui annonçai ma décision, Hrothgar ne fit aucune objection, et il fut bientôt temps de nous dire au revoir.

– Voici des vivres pour ton voyage, du pain et du fromage. Et les objets que je t’ai pris quand tu es arrivé chez moi, dit-il en me tendant le poignard et le miroir qu’Alice m’avait donnés.

Il ne m’interrogea pas sur leur usage, et ne fit aucune allusion à la plume rouge qu’il m’avait permis de garder. Cela m’étonna, car il m’avait demandé, alors, quel ennemi elle tenait à distance. J’eus un brusque désir de lui marquer ma confiance.

– La plume est un objet magique qui me protège de Circé, lâchai-je.

– Circé ? La déesse ? s’étonna-t-il.

Pourquoi lui révélai-je cela ? Les agissements de Circé dans le Comté n’étaient guère connus.

– Oui, dis-je, remarquant qu’il évitait mon regard.

– Qui t’a donné cette plume ? reprit-il. Sûrement quelqu’un possédant une puissante magie.

– Oui, une magie formidable. Sans cela, je serais resté entre les griffes de la déesse.

Je ne prononçai pas le nom d’Alice. Un nom recèle trop de pouvoir et je savais l’importance de garder ce secret. Hrothgar m’avait bien traité, je n’avais aucune raison de douter de lui. Pourtant, je me sentais soudain sur mes gardes, et un silence inconfortable s’installa entre nous.

Enfin, il m’accompagna jusqu’au pont qui enjambait les douves :

– Si tu décides de revenir pour parfaire ta formation, tu pourras traverser la forêt en toute sécurité, Wulf. Et tu seras toujours le bienvenu. Mais ne reste pas absent trop longtemps. J’ai peur que ma vie ne tire à sa fin.

Je le remerciai et m’engageai sous les arbres. J’entendais les déplacements de grosses bêtes, invisibles derrière le feuillage. Toutefois, elles ne s’approchèrent pas de moi, et j’atteignis bientôt les deux hauts sycomores.

UN HABITAT DIFFÉRENT

Dès que j'eus dépassé les deux arbres, le ciel rouge disparut. Je retrouvai un ciel bleu où brillait le soleil de midi, que je trouvais étonnamment chaud. Je marchai jusqu'à la barrière qui entourait le cottage. Un visage me guettait derrière la fenêtre, à travers le rideau de dentelle. Mère Martha me regardait partir.

Je remarquai alors l'absence de feuilles mortes sur le sol ; les arbres étaient d'un beau vert tendre.

J'avais pénétré dans l'entremonde à la fin de l'automne, les branches étaient déjà presque nues. À présent, la tiédeur de l'air était celle d'un début d'été. Je savais que le cours du temps était différent dans l'entremonde : il avançait plus vite, il ne retournait pas en arrière. Plusieurs mois s'étaient-ils donc écoulés depuis que j'avais quitté notre univers ?

Je pris la direction du nord en pressant le pas, récapitulant dans ma tête tout ce qui m'était arrivé, et la route me parut courte. Quand je gravis la pente menant à Chipenden, la température avait nettement chuté. Le soleil était déjà bas au-dessus de la lointaine baie de Morecambe. Comme je remontai la rue pavée et passai devant la boucherie, je me rappelai ma première arrivée ici. J'étais venu prier Tom Ward de m'accompagner à Salford pour secourir Johnson, tombé aux mains d'une sorcière. Il s'en était passé, des choses, depuis !

J'aperçus le boucher qui sortait dans la rue. Je poursuivis mon chemin sans lui accorder un regard. Je n'étais pas d'humeur à bavarder.

– Hé, petit ! m'interpella-t-il. Je t'ai déjà vu, non ?

Cette fois, je me retournai, et il s'avança vers moi.

– Je te reconnais, je n'oublie jamais un visage. Tu n'as pas changé depuis la dernière fois, ni grossi. Toujours une vraie crevette !

Il me dévisageait comme s'il avait du mal à en croire ses yeux :

– C'est bien toi qui venais demander son aide à notre épouvanteur ?

– Oui, c'est moi. Et je suis de retour pour le voir.

– Eh bien, ce n'est pas de chance, petit ! Voilà plusieurs années que personne ne l'a aperçu, dans le village, et il nous manque cruellement. Il se passe des vilaines choses, dans le coin ; il devrait bien s'en occuper. Les gens n'osent plus sortir après le coucher du soleil. L'Inquisiteur lui-même s'est réfugié au château de Caster et ne s'aventure que rarement au-dehors.

Le boucher secoua la tête d'un air soucieux et poursuivit :

– Bien sûr, la garnison du château patrouille encore, mais ça ne donne rien de bon. Ils arrêtent de malheureux innocents en les accusant de sorcellerie et se dépêchent de regagner la forteresse avant la nuit. Alors, sois prudent, surtout quand il fait noir ! Et méfie-toi de ce goblin qui erre toujours en liberté dans le jardin, sans l'Épouvanteur pour le tenir sous contrôle.

S'essuyant les mains sur son tablier taché de sang, il grommela :

– Tu ferais mieux de ne pas t'en approcher...

Je le remerciai d'un signe de tête et continuai mon chemin. Tom Ward n'aurait donné aucun signe de vie depuis plusieurs années ? C'était peu plausible. Néanmoins, la peur me serra le ventre. Je ne pensais pas être resté dans l'entremonde plus que quelques mois. Était-il possible que deux ou trois ans se soient écoulés ? Peut-être Tom avait-il quitté le village par crainte des patrouilles ?

La Grand-Rue de Chipenden était presque déserte. Un vieil homme solitaire claudiquait, appuyé sur sa canne ; une femme munie d'un panier à provisions essayait de voir à travers la vitrine de l'épicier, bouchée par les planches. D'autres maisons paraissaient abandonnées, elles aussi. Les gens ne se sentaient plus en sécurité, ici.

M'éloignant rapidement, je pris le chemin qui menait au carrefour des saules. Je ne pensais pas avoir à craindre une attaque du goblin ; j'avais déjà habité là, il me reconnaîtrait probablement. Toutefois, par prudence, je préfèrai agiter la cloche pour que Tom vienne me chercher.

Il faisait sombre, sous les branches. Des lambeaux de brume rampaient entre les arbres tels de longs serpents gris, et des images sorties d'un passé récent surgirent dans ma mémoire. J'avais fait sonner la cloche, et un jeune homme encapuchonné s'était présenté – trop jeune, à mon sens, pour être l'Épouvanteur. Je l'avais pris pour un apprenti. Je me trompais. Je me suis trompé bien des fois sur Tom Ward et sur son rôle d'épouvanteur expérimenté.

Je m'approchai pour tirer la corde mais reculai alors, aussi stupéfait

que consterné. Il n'y avait plus de corde, et la cloche gisait sur le sol, à moitié enfouie sous les mauvaises herbes.

Si elle avait été décrochée par une tempête, Tom ne l'aurait-il pas remise en place ? C'était le seul moyen de l'appeler sans pénétrer dans le jardin et risquer la colère du gobelin.

Je gravis la colline en direction de la maison. Plus je montais, plus le brouillard s'épaississait, je n'y voyais pas à trois pas. Et la température baissait. La soirée était trop froide pour un début d'été. J'arrivai enfin devant la haie qui clôturait le jardin. Là, je fis halte et tendis l'oreille. Tom m'avait dit un jour que le gobelin lançait trois grognements avant d'attaquer les intrus. S'il ne me reconnaissait pas, au moins je serais prévenu.

Encouragé par le silence, je fis quelques pas prudents et m'arrêtai de nouveau. Le jardin baignait dans un calme absolu. J'avancai lentement à travers les hautes herbes.

J'entendis alors, au loin, un faible gémissement. Rien à voir avec le rugissement du gobelin.

Lors de mon dernier séjour dans la maison, la pelouse était bien tondue. Elle était à présent complètement négligée. Tom avait dû avoir trop de travail pour s'en occuper. Puis je m'arrêtai, perplexe : quantité d'arbustes et de buissons avaient poussé un peu partout. Tom avait-il décidé de reboiser cette partie du jardin ? Un sycomore au tronc grêle était déjà plus haut que moi. Comment avait-il pu pousser aussi vite ?

La brume était de plus en plus dense, et il faisait si froid que je tremblais violemment. J'aperçus enfin devant moi le vaste bâtiment à deux étages. Mais, en m'approchant, je fus saisi d'horreur.

La porte de derrière pendait, retenue par un seul gond, et la fenêtre d'à côté était brisée. Un lierre épais grimpait contre le mur, des herbes folles avaient envahi les gouttières.

Les lieux semblaient désertés, mais je n'arrivais pas à y croire. Même si Tom avait été appelé au loin, il n'aurait jamais laissé à l'abandon cette maison qui avait abrité des générations d'épouvanteurs.

À l'intérieur, le bâton de Tom était appuyé dans un coin et son manteau à capuchon accroché à sa place habituelle, taché de moisissures.

Dans la cuisine, le couvert était mis sur la table, mais aucun feu ne

brûlait dans l'âtre et des cercles d'humidité maculaient le plafond. Sur le rebord de la fenêtre, les rangées de pots où poussaient autrefois une profusion d'herbes fraîches ne contenaient plus que des tiges brunâtres et desséchées. Cette pièce que j'avais connue si chaleureuse était à présent sinistre et visiblement inoccupée. Il y faisait encore plus froid que dehors, mon souffle montait en buée.

Que s'était-il passé ? Pourquoi Tom et Alice avaient-ils quitté leur logis ?

Je voyais deux possibilités, aussi insoutenables l'une que l'autre. Ils avaient pu être arrêtés par l'un des Inquisiteurs à la solde de l'évêque de Blackburn. Alice était sorcière, et l'Église considérait Tom comme son complice et un suppôt du Diable. Ce qui signifiait pour eux la prison, la torture et la mort sur le bûcher.

Ou bien, comme Tom l'avait craint, Alice avait tenté d'utiliser ses forces magiques contre Circé, et elle avait échoué. Auquel cas, ils avaient été massacrés. Qu'était alors devenue la petite Tilda ? La déesse s'était-elle emparée d'elle ? Ou était-elle encore sous la protection de Grimalkin ? La tueuse morte avait promis à Alice de garder le bébé en sécurité pendant un an et un jour, davantage si nécessaire. Il y avait donc encore une chance que Tilda soit saine et sauve.

Je retournai à la porte pour examiner le jardin. Quelque chose n'allait pas. Quoi qu'il soit arrivé à Tom et à Alice, l'état d'abandon des lieux supposait une absence dépassant largement plusieurs mois. Et je n'aimais pas ce que cela impliquait.

Que faire, à présent ? S'ils étaient simplement partis pour fuir l'Inquisiteur, où avaient-ils pu aller ? Au moulin, près du canal, où Johnson poursuivait peut-être ses activités ? C'était une possibilité. Tom avait aussi une maison quelque part sur la lande d'Anglezarke. Mais où exactement ? Je n'en avais pas la moindre idée.

La pluie menaçait, et, malgré le froid qui régnait dans la maison, le toit était encore en état de me fournir un abri. Je montai donc à ma chambre habituelle, celle où avaient dormi tous les apprentis des précédents épouvanteurs. Lorsque je poussai la porte peinte en vert, je fus agréablement surpris.

Les carreaux de la fenêtre à guillotine étaient intacts, aucune tache de moisissure ne marquait le plâtre du plafond. Il faisait sombre mais légèrement plus chaud qu'en bas. Je tâtai le lit. Il était un peu humide, ce qui n'avait rien d'étonnant. Ce matelas serait tout de même plus confortable qu'un sol dur et des herbes détrempées. Sans prendre la

peine de me déshabiller ni même d'ôter mes bottes, je m'allongeai et fermai les yeux.

J'étais si fatigué que le sommeil m'emporta presque aussitôt.

Je me réveillai en sursaut et m'assis. Malgré le noir total, je distinguai une silhouette de femme, debout au pied du lit, qui émettait une vague lueur jaune. Je la pris d'abord pour un fantôme – d'ailleurs, il s'agissait bien d'une défunte.

C'était la terrible Grimalkin, la tueuse morte.

JE SUIS GRIMALKIN

J'avais vu la tueuse quand Alice lui avait confié Tilda quelques mois plus tôt. Elle avait été jadis l'alliée de Tom, mais, ayant trouvé la mort en combattant l'un des Anciens Dieux, elle était tombée en Enfer, ce lieu que les sorcières nomment l'obscur. Tom m'avait appris qu'elle avait le pouvoir de revenir sur terre entre le coucher et le lever du soleil ; mais qu'un seul rayon de soleil suffirait à la détruire.

Grimalkin ressemblait plus à un démon qu'à une humaine. Elle portait au cou un collier d'ossements blanchis, et les fourreaux de ses armes pendaient à des lanières de cuir entrecroisées sur son torse. Sa jupe fendue était attachée à ses cuisses pour lui donner une plus grande liberté de mouvement au combat. Elle avait été la tueuse du clan Malkin, et elle semblait prête à en découdre avec la mort elle-même.

– N'aie pas peur, me dit-elle doucement. Je suis Grimalkin et je ne te veux aucun mal. Tu n'as rien à craindre de moi.

Ces allégations étaient en parfaite contradiction avec ses dents taillées en pointe, capables de vous déchirer la gorge, et dont la vue me fit frémir.

– Après ton enlèvement par le semi-homme, Tom et Alice t'ont cherché pendant de longs mois, poursuivit-elle. Tu devrais être un homme, à présent. Puisque tu n'as pas vieilli, c'est que tu as passé tout ce temps dans un entremonde. Lequel ? Où étais-tu caché ?

À ces mots, je me sentis glacé jusqu'à la moelle, plus effrayé par ce qu'ils me révélaient que par la présence de la tueuse elle-même. Tout s'expliquait, à présent : le boucher qui m'avait dévisagé d'étrange façon en me traitant de crevette, comme s'il me trouvait plus petit que je n'aurais dû être ; la cloche gisant sur le sol ; la pelouse envahie par la végétation ; et pour finir, la maison abandonnée. Ces indices rassemblés révélaient une terrifiante vérité.

– J'ai été enlevé il y a combien de temps ? demandai-je, craignant déjà la réponse.

– Quatorze ans.

Je restai sans voix. Quand je retrouvai enfin l'usage de la parole, Grimalkin insista pour que je lui raconte tout ce qui m'était arrivé. Mon récit achevé, elle m'expliqua les lois erratiques de la temporalité dans un entremonde.

– Un mois là-bas peut correspondre à plusieurs années ici. Le contraire est également possible. Tu peux rester un an dans l'entremonde et découvrir que quelques minutes seulement se sont écoulées. Parfois, le rythme est le même, c'est imprévisible. Certes, du dedans, en utilisant la bonne formule, il est possible d'ajuster le cours du temps afin qu'il soit le même dans l'un et l'autre monde. Ton maître, Hrothgar, ne semblait guère s'en préoccuper et laissait les choses aller à leur guise.

Grimalkin marqua une longue pause, pendant laquelle je tâchai de digérer ces informations, la tête bourdonnante de questions.

– Tom et Alice ? demandai-je enfin. Où sont-ils ? Est-ce qu'ils vont bien ? Et Tilda ?

Avant même qu'elle ait ouvert la bouche, je sus que je n'allais pas aimer sa réponse. Cette maison qui avait abrité des générations d'épouvanteurs, Tom l'avait héritée de son maître, John Gregory, à charge pour lui de continuer à servir le Comté. Tom prenait son devoir très à cœur. Jamais il n'aurait abandonné les lieux de son plein gré.

– Alice était aussi brave que puissante, reprit Grimalkin. Peut-être la sorcière la plus puissante qui ait jamais arpenté cette terre. Et elle désirait désespérément retrouver sa fille. Bien que Tom Ward ait tout tenté pour l'en dissuader, Alice a rassemblé ses forces magiques et attaqué Circé dans son repaire. Il est presque impossible à une sorcière d'égaliser une déesse. Alice a pourtant failli vaincre, avant d'être obligée de se retirer. Tom Ward l'a suppliée de ne pas courir un tel risque une seconde fois. Or, un mois après sa défaite, portée par une rage toute maternelle, Alice a attaqué de nouveau. Cette fois, elle a grièvement blessé Circé. Sa victoire n'était pas totale, mais elle lui a offert des années de bonheur pendant lesquelles elle a pu vivre avec sa famille dans une relative sécurité...

– Donc, vous lui avez rendu Tilda ?

Grimalkin fit un signe d'assentiment et poursuivit, découvrant ses terribles dents :

– Oui. Tom, Alice et Tilda ont été heureux ici pendant presque dix ans. Mais une déesse, si elle n'est pas totalement détruite, se régénère et retrouve toute sa force, quelle qu'ait été la gravité de ses blessures.

Circé a envoyé ses créatures contre la maison de Chipenden. Le gobelin a repoussé aisément les premières attaques. Puis, une nuit, il a perdu son second œil ; il est désormais aveugle. Alice a dû déployer toutes ses forces magiques pour repousser Circé. Le danger grandissait, et j'ai mis de nouveau Tilda en sécurité.

Où trouver un abri face à une déesse ? Comment échapper à une entité aussi redoutable ? Je ne voulais pas entendre la fin du récit de Grimalkin, il ne pouvait que se terminer tragiquement. Je m'obligeai pourtant à écouter.

– Une nuit, l'inévitable est arrivé. Circé a attaqué et vaincu. Tom et Alice ont disparu. Depuis, personne ne les a revus. Pour le moment, Tilda est à l'abri, mais j'ignore combien de temps je pourrai encore la protéger.

Je réalisai alors avec stupeur :

– Tilda ! J'ai connu un bébé – je croyais que c'était il y a quelques mois. Elle a quatorze ans, maintenant !

– Eh non, ce n'est plus un bébé. Elle est intelligente, volontaire et fière. Quand elle sera femme, ses pouvoirs dépasseront de beaucoup ceux de sa mère – si elle vit jusque-là.

– Et Tom et Alice, m'inquiétai-je, vous pensez qu'ils sont morts ?

– C'est très probable. Il reste tout de même une petite chance qu'ils soient retenus prisonniers quelque part. Circé espère peut-être se servir d'eux comme monnaie d'échange pour s'emparer de leur fille. Elle ferait n'importe quoi pour s'abreuver du sang de Tilda.

Soudain, je me sentis honteux : je ne m'étais pas enquis de la seule personne qui était avec moi au moment de mon enlèvement.

– Et Johnson, l'Épouvanteur ? Qu'est-il devenu ?

Grimalkin fronça les sourcils :

– Johnson n'est plus le même. Sa jambe cassée l'a laissé boiteux, lui ôtant toute confiance en lui. Il est resté quelque temps avec Tom et Alice, ils ont continué à te chercher. Devant l'absence de résultats, il s'est laissé détourner un temps de son projet d'affronter les sorcières de Pendle. Pourtant, tous les trois, ils avaient nettoyé un manoir de Billinge du clan qui s'y était installé. Il a continué ensuite sa chasse aux sorcières à travers le Comté. Finalement, en dépit des avertissements de Tom et d'Alice, il s'est lancé dans une folle attaque contre les clans de Pendle. Alice m'a priée d'intervenir, et, bien qu'à contrecœur, je l'ai sauvé de la mort et lui ai rendu la liberté. Il est de

retour au moulin, où il traque à l'occasion les sorcières d'eau. Mais il n'est plus que l'ombre de lui-même.

Ces nouvelles me consternèrent. Johnson avait été un formidable combattant. Il devait avoir beaucoup de mal à accepter d'être ainsi diminué. Hrothgar m'avait dit que son handicap avait fait de lui quelqu'un de meilleur. Connaissant Johnson, je doutais qu'il en soit de même pour lui. Sa blessure l'affecterait définitivement, et cela m'attristait.

– J'irai peut-être lui rendre visite, marmonnai-je, plus pour moi-même que pour Grimalkin.

– Ce serait une folie, petit, parce que tu es en grand danger. Circé n'oublie jamais. Elle te poursuivra pour te faire payer ton alliance avec Tom et Alice. Dans l'entremonde, tu étais à l'abri, invisible à ses yeux. Maintenant qu'elle te sait de retour, elle va te chercher. Retourne auprès de Hrothgar et accepte de poursuivre la formation qu'il t'a offerte. C'est le meilleur conseil que je puisse te donner. En tiendras-tu compte ?

Je fis signe que oui. Je n'avais guère le choix.

– Adieu donc ! Je reviendrai te voir bientôt. La situation est délicate, et je dois faire pour le mieux. J'ai promis à Alice de m'occuper de Tilda, si elle-même ne le pouvait plus...

La silhouette lumineuse s'effaça, et je me retrouvai seul dans la chambre.

Épuisé, je me laissai retomber sur le lit, le cœur aussi lourd que mes paupières. Et je finis par me rendormir.

Quand je me réveillai, une aube grise envahissait lentement la chambre. Je descendis l'escalier et ouvris la porte de derrière, jetant un coup d'œil au passage au bâton de Tom appuyé dans un coin.

D'un geste machinal, je m'en saisis et l'emportai avec moi. En traversant la pelouse, j'entendis le gobelin gémir lamentablement derrière les arbres. Pleurait-il la perte de ses yeux ou l'absence de Tom et d'Alice, qu'il n'avait pas su protéger ?

Sorti du jardin, je fis un détour pour éviter le village de Chipenden et une nouvelle conversation avec ce fouinard de boucher.

Je pris bientôt la direction de l'entremonde, décidé à suivre le conseil de Grimalkin : je n'avais aucune chance contre Circé et ses

sbires. Malgré tout, l'idée de ne pas aller voir Johnson me serrait le cœur. Je n'étais pas sûr de pouvoir l'aider, mais je n'oubliais pas ce que je lui devais. Il avait été mon maître, nous avions affronté bien des dangers ensemble. À tenir en main le bâton de Tom, je me sentais de nouveau apprenti épouvanteur.

Je n'avais pas eu de petit déjeuner et, à midi, j'avais très faim. Je sortis mon dernier bout de pain et un morceau de fromage, tout ce qui me restait des provisions fournies par Hrothgar. Le pain était rassis, je le dévorai quand même. Tout en mangeant, je continuai de marcher, mais plus lentement qu'à l'aller.

J'atteignis la frontière avec l'entremonde le lendemain en fin d'après-midi. La porte du cottage de Mère Martha était fermée. Je passai donc le portail invisible délimité par les deux grands sycomores. Le ciel envahi de nuages gris fut aussitôt remplacé par un firmament nocturne, d'un rougeoiement maladif, où ne brillait aucune étoile.

Je pénétrai dans le bois, non sans appréhension. Hrothgar m'avait assuré que les gardiens monstrueux me reconnaîtraient et n'attaqueraient pas. Néanmoins, j'avançai prudemment, les nerfs en pelote et le cœur battant. Tout était silencieux, sous les arbres. Je n'entendais que le claquement de mes bottes et mon souffle anxieux. Si les bêtes tulpas me guettaient, elles ne se montrèrent pas.

Mais ce n'était pas ma seule inquiétude. Le cours du temps me tourmentait. Je pouvais passer quelques heures ici et m'apercevoir ensuite qu'au-dehors, des années s'étaient écoulées. Tous ceux que j'avais connus seraient peut-être morts. Cette idée me désespérait.

Je franchis le pont qui enjambait les douves, traversai le jardin en contrebas, en restant sur le sentier. Pas une lumière ne brillait aux fenêtres de la maison. Hrothgar serait-il étonné de me voir déjà de retour ? Je montai les marches. Le semi-homme était toujours agenouillé devant l'entrée, mais au lieu d'être face à la maison, il était tourné vers moi.

En approchant, j'eus la surprise de le voir lever la tête pour me regarder. Puis il se redressa et fit un pas en avant. Me sentant menacé, je reculai, serrant plus fort le bâton de Tom Ward, même si j'avais peu de chance de l'emporter contre un tel adversaire. Je n'avais pas oublié la facilité avec laquelle il était venu à bout de Johnson.

Alors, la créature parla :

– Mon maître t'a attendu, mais tu es parti trop longtemps. À

présent, il est trop tard. Viens, il m'a demandé de te montrer...

Le semi-homme se dirigea vers l'angle gauche de la maison. Je le suivis, perplexe. Je n'avais été absent que quelques jours. Le temps s'était-il de nouveau écoulé à une autre vitesse ?

Ayant contourné la maison, nous traversâmes une vaste pelouse. Le cœur me manqua quand je découvris le but de notre marche.

Une stèle était dressée au milieu des herbes. La tombe, d'une largeur normale, mesurait presque douze pieds de long. Avant même d'avoir lu l'inscription sur la pierre, je sus qui était enterré là.

Hrothgar était mort.

L'HÉRITAGE

L'épitaphe était laconique.

CI-GÎT HROTHGAR
QU'IL REPOSE EN PAIX

– Mon maître t'a laissé une lettre, me dit le semi-homme en me faisant signe de le suivre.

Il tourna les talons et repartit vers la maison.

J'aurais voulu me recueillir quelques instants devant la tombe, néanmoins, j'obtempérai.

À l'intérieur, je notai un changement dans le vaste hall. Au lieu de cinq portes, j'en comptai sept. Étaient-elles là depuis le début ? Auquel cas, pourquoi ne les avais-je pas vues ? Hrothgar avait-il usé de quelque sortilège pour me tromper ?

Le tulpa ouvrit l'une des nouvelles portes, à l'extrême gauche, et me montra une large pièce en forme de L.

C'était visiblement l'ancienne salle de travail de Hrothgar. Je découvris un grand bureau avec un fauteuil confortable, à sa gauche un coffre en bois. Au centre, une longue table devant laquelle s'alignaient six chaises, trois de chaque côté. Les murs étaient couverts de livres, les étagères montaient jusqu'au plafond et des échelles étaient disposées à intervalles réguliers. Le nombre d'ouvrages de cette bibliothèque dépassait largement celui de la maison de Chipenden.

Une enveloppe blanche reposait sur le bureau ; un seul mot y était écrit :

WULF

– Je vais te laisser, pour que tu puisses lire en privé les volontés de

mon maître, déclara le semi-homme.

Et il quitta la pièce.

Posant le bâton de Tom contre le mur, je m'assis devant le bureau, ouvris l'enveloppe avec soin et dépliai le papier.

Cher Wulf,

J'espérais avoir le temps de poursuivre ta formation, mais il semble que ce ne sera pas possible. Tandis que j'écris cette lettre, ma dernière, je sens mon cœur faiblir rapidement. Je suis essoufflé, sans force ; je vais bientôt mourir. En puisant dans les ressources de ma bibliothèque, tu apprendras tout ce qu'il te faut savoir pour développer tes capacités. Ce sera difficile, mais je suis sûr que tu feras de ton mieux.

Je te lègue tout ce que je possède entre les frontières de cet entremonde que j'ai créé. Je te laisse aussi le cottage de la gardienne. À présent, mes serviteurs ont cessé d'exister à l'exception d'un seul. Le dernier tulpa, peu après t'avoir remis cette lettre, disparaîtra lui aussi.

Tu achèteras tes provisions au village appelé King's Moss. L'argent que tu trouveras dans le coffre devrait te suffire pour de nombreuses années. Rappelle-toi ! Chaque fois que tu t'aventureras au-dehors, tu devras te servir du cottage comme lieu de transit. Il se peut que tu sois suivi ou observé, et cette méthode s'est révélée efficace pendant bien des décennies pour dissimuler l'existence de cet entremonde.

Tout ce qui m'a appartenu est à toi, désormais. Prends-en soin et fais-en bon usage.

En dépit des difficultés, je te prie d'exercer tes dons afin que cette terre devienne un lieu où il fasse bon vivre.

Avec tous mes vœux d'avenir !

Hrothgar

Laissant la lettre sur le bureau, je m'agenouillai devant le coffre et je soulevai le couvercle. Il était divisé en différents petits casiers contenant chacun des pièces de différentes valeurs, en or, en argent ou en cuivre. Je ne mourrais certainement pas de faim.

Du moins, si je choisissais de rester ici...

La mort de Hrothgar changeait beaucoup de choses. Je ressentais

douloureusement cette perte. Après notre première entrevue où j'avais eu si peur, j'avais appris peu à peu à lui faire confiance et à le respecter. Il m'avait sauvé la vie en m'apprenant à maîtriser cet autre moi qui m'aurait détruit. J'étais revenu, sûr qu'il continuerait à me former afin que j'utilise au mieux mes dons. Cela ne serait pas. Mais je n'oubliais pas les mises en garde de Grimalkin, et cet endroit offrait un refuge sûr. Néanmoins, l'idée de vivre seul ici m'accablait.

Ayant refermé le coffre, je m'avançai vers le fond de la pièce. Je découvris alors, sur la droite, une porte que l'angle de la bibliothèque m'avait dissimulée. L'ayant ouverte, je me trouvai devant une galerie étroite, au plafond aussi haut que tous ceux de la maison. Elle n'avait pas de fenêtres, mais des torches fixées aux murs s'allumèrent d'elles-mêmes à mon entrée. Il n'y avait qu'une seule porte, tout au fond du corridor, vers laquelle je me dirigeai prudemment.

Une chose me paraissait sûre : l'intérieur de ce bâtiment était beaucoup plus grand qu'on pouvait le penser en le voyant de l'extérieur. Comme la lumière vacillante des torches, c'était un effet de la magie de Hrothgar. Dans cet entremonde, les lois physiques habituelles ne s'appliquaient pas. Arrivé au bout du long couloir, je fis halte devant la porte.

Elle était peinte en noir et adaptée elle aussi à la haute taille de l'ancien propriétaire des lieux. Je remarquai alors un détail insolite : il n'y avait ni poignée ni serrure.

Je pressai le battant de la main ; il ne bougea pas. Je restai perplexe. Hrothgar m'avait légué son domaine, tout ce qu'il contenait était à moi. Ce secteur de la maison faisait sûrement partie de mon héritage. Alors, pourquoi m'était-il interdit de franchir cette porte ?

Sans être sûr de trouver le moyen de l'ouvrir, je me concentrai cependant, comptai de cinq à zéro et invoquai Saint Quentin.

Son long bras osseux passa par-dessus mon épaule. Cette fois, il ne tenait pas de clé. Le saint appuya sa paume contre le battant. Il y eut un bruit léger, une sorte de cliquetis. La porte était-elle verrouillée par quelque mécanisme interne ?

Saint Quentin insista pendant plusieurs minutes, poussant de toutes ses forces. Mais le tulpa n'obtint aucun résultat et finit par disparaître. Cette porte fermée excitait décidément ma curiosité. Que pouvait-elle bien dissimuler ?

Puis, un frisson d'effroi me courut le long du dos. Les entremondes étaient des passages entre le monde des humains et l'Enfer. Était-ce

une entrée vers l'obscur ?

Je posai mon oreille contre la porte. Le bois était d'un froid de glace. J'entendis des sortes de chuchotements cadencés, mais je ne saisisais rien de compréhensible. Je remarquai cependant des similarités dans ces sons étouffés, les mêmes mots répétés inlassablement, comme une prière adressée par des démons à une créature supérieure.

Pris de peur, je reculai. Il y avait derrière cette porte une puissance formidable dont je percevais le danger. En dépit de mon extrême curiosité, je fis ce que je devais faire : demi-tour.

LA FILLE DE TA MÈRE

Le lendemain, chargé du sac en toile de jute, je passai entre les deux sycomores et quittai l'entremonde.

Je me demandais combien de temps s'était écoulé en l'espace d'une nuit. Les feuilles des arbres étaient toujours d'un beau vert de début d'été, ce qui ne prouvait en rien que plusieurs années ne s'étaient pas écoulées.

Je gagnai le cottage et, sortant la clé de ma poche, je déverrouillai la porte et entrai. L'intérieur était sombre et humide. Je m'attendais presque à découvrir les habits de Mère Martha sur le plancher, là où elle était tombée quand elle avait cessé d'exister. Mais il n'y avait rien. Sans doute Hrothgar l'avait-il fait venir dans l'entremonde avant de mourir, pour ne pas laisser de traces qui auraient éveillé les soupçons.

Mère Martha avait fait un grand ménage avant de quitter les lieux. Dans la cuisine, les assiettes propres étaient rangées dans le placard, les couverts dans le tiroir. Dans chacune des pièces que je visitai, tout était en ordre. Le géant avait probablement donné ses instructions. Je me demandai si la tulpa avait su qu'elle ne reviendrait pas. J'espérais que non, et qu'elle n'avait même jamais eu conscience de sa véritable nature.

Je trouvai une lettre dans le salon. Elle était fixée au montant de la fenêtre par un mince poignard. Je l'ouvris.

Le message était bref et direct :

Attends-moi entre les sycomores à la tombée de la nuit.

Je dois te parler d'urgence.

Grimalkin

Qu'avait-elle à me dire ? Je frissonnai, pris d'un mauvais pressentiment. Toutefois, il me restait plusieurs heures avant le crépuscule, j'avais largement le temps de faire mes courses.

Je quittai le cottage en fermant la porte derrière moi et descendis la

colline en direction du village. Il n'était qu'à deux miles de la maison de Hrothgar, sur la route de Chipenden. Ce n'était guère qu'un gros bourg, le long d'une unique rue pavée, avec trois boutiques, la boulangerie, la boucherie et l'épicerie. J'achetai une miche de pain sans difficulté, car il y avait du monde, et le boulanger était trop occupé pour faire attention à moi. Mais quand j'entrai à la boucherie et ne vis qu'un seul client, je sus que j'allais avoir un problème. La façon dont le boucher m'examinait me rappela celui de Chipenden, malgré son crâne chauve et luisant.

– Et pour vous, jeune homme, qu'est-ce que ce sera ? demanda-t-il.

– Je voudrais six saucisses, deux livres de bœuf et un poulet, dis-je.

Il coupa six pièces parmi les saucisses accrochées à une ficelle, trancha un morceau de bœuf, choisit un poulet et enveloppa le tout dans un papier gras.

– Nouveau dans le coin, hein ? Je ne me souviens pas vous avoir déjà vu...

– Je vais habiter le cottage de Mère Martha quelque temps.

Il fronça les sourcils :

– Vraiment ? Elle est passée en début de semaine. Elle devait se rendre auprès d'une parente malade, à ce qu'elle m'a dit.

Je m'étais demandé à quand remontait sa dernière visite à la boucherie, j'avais la réponse. Depuis mon départ de Chipenden, le temps était passé au même rythme des deux côtés de la frontière avec l'entremonde.

– C'est exact, acquiesçai-je. Je suis son neveu, et elle m'a prié de m'occuper de sa maison en son absence ; il y a quelques réparations à faire, qui attendent depuis trop longtemps. Je vais donc rester là un moment.

Je sentais le regard du boucher dans mon dos tandis que je sortais de la boutique. Apparemment, mon histoire ne l'avait pas convaincu. Chassant cette impression d'un haussement d'épaules, je me dirigeai vers l'épicerie. Elle était encore plus bondée que la boulangerie, et je dus faire la queue. L'épicier, fort occupé à contenter ses clients, n'avait heureusement pas le loisir de faire la conversation. Mais tous les yeux étaient braqués sur moi. Ici, tout le monde se connaissait, et j'étais un étranger. Les gens sont d'un naturel curieux.

De retour au cottage, je patientai jusqu'au soir en regardant la lumière baisser derrière les carreaux. Alors, sûr de ne pas avoir été

suiwi, je sortis avec mon sac de provisions et me dirigeai vers les deux sycomores pour y attendre Grimalkin.

Je n'eus pas à attendre longtemps. Une lueur apparut au loin, et bientôt je vis la tueuse qui s'avavançait. Elle n'était pas seule. Une jeune fille chargée d'un gros sac de cuir marchait à ses côtés.

– Voici Tilda, la fille de Tom Ward et d'Alice Deane, déclara-t-elle.

Non sans amusement, elle ajouta :

– Vous vous êtes déjà rencontrés...

Je la contemplai, ne sachant que dire. Sa ressemblance avec Alice était frappante. Elle avait hérité de sa mère son beau visage aux pommettes hautes, ses longs cheveux noirs et ses yeux brillants. Elle se tenait très droite et me parut aussi grande que moi.

– La dernière fois que je t'ai vue, tu n'étais qu'un bébé, balbutiai-je.

Tilda hocha la tête sans sourire. Elle ne semblait ni heureuse ni amicale. Et quand elle parla, ce fut à Grimalkin qu'elle s'adressa.

– Je dois vraiment le faire ? questionna-t-elle avec arrogance.

– Tu le dois, petite. Mais il me faut encore présenter ma requête à Wulf.

Se tournant vers moi, elle poursuivit :

– Wulf, je voudrais que tu demandes à ton maître d'offrir un refuge à Tilda dans son entremonde. Elle n'est plus en sécurité avec moi.

Avant que j'aie pu ouvrir la bouche, la jeune fille protesta :

– Grimalkin ! Pourquoi toujours nous cacher ? Ensemble, nous pouvons détruire Circé. Ce ne devrait pas être si difficile.

– Tu es bien la fille de ta mère ! dit Grimalkin, avec un sourire qui découvrit ses dents pointues. Quand tu auras grandi, nous combinerons nos forces contre Circé. Mais ce temps n'est pas encore venu. Je te conseille la plus extrême prudence. Tu as encore besoin de développer ta magie.

– Mon père et ma mère sont peut-être vivants, tourmentés par cette déesse démoniaque ! On ne peut pas laisser les choses continuer comme ça !

– Il le faut pourtant, mon enfant. Attaquer maintenant, ce serait courir à notre perte. En quoi cela aiderait-il tes parents ?

Tilda baissa la tête et fixa le sol sans répondre.

– Feras-tu ce que je te demande, Wulf ? reprit Grimalkin.

Je regardai la silhouette lumineuse de la tueuse, les lames attachées aux lanières de cuir entrecroisées sur son corps, le collier d'ossements autour de son cou. Comment réagirait-elle à un refus ?

– Oui, dis-je.

– Bien. Tu ne le regretteras pas.

– Mais il y a une chose que vous devez savoir : Hrothgar est mort. Je me forme à présent moi-même en puisant dans sa bibliothèque. Il m'a légué son entremonde et tout ce qu'il contient. Seulement, je ne suis pas sûr d'être capable de le défendre contre d'éventuels intrus.

– Je suis navrée de l'apprendre. Néanmoins, ne t'inquiète pas. Un entremonde possède ses propres défenses ; pour le moment, tu y es bien caché et en sécurité. Tilda te sera d'agréable compagnie. Et cette fille maîtrise assez la magie pour réguler le passage du temps afin qu'il corresponde à celui du monde extérieur.

Tilda me lança un regard furibond. L'idée de m'être « d'agréable compagnie » n'était visiblement pas la sienne.

– Je reviendrai vous parler si cela s'avère nécessaire, ici même, poursuivit la tueuse.

Elle posa la main sur l'épaule de Tilda, et son regard de prédatrice s'adoucit jusqu'à devenir presque maternel. Cela ne dura qu'un bref instant. Puis Grimalkin disparut, me laissant seul avec la jeune fille.

Je lui souris, jetai le sac de toile sur mon épaule et m'avançai vers le portail invisible. Tilda conserva sa mine renfrognée, mais elle me suivit, chargée de son sac.

– Qu'est-ce que tu transportes ? me demanda-t-elle.

– Les provisions que j'ai achetées au village : du pain, de la viande, des œufs et des légumes.

– Tu es bon cuisinier ?

Je haussai les épaules :

– Je fais ce que je peux.

– Dans ce cas, c'est moi qui cuisinerai ce soir.

Je ne protestai pas. Après mon séjour chez Johnson, mon expérience

avec une poêle à frire se limitait aux œufs avec du bacon et des saucisses. J'étais probablement le plus lamentable cuisinier du Comté.

– Et toi, repris-je, que transportes-tu dans ton sac ?

– Tous mes vêtements et quelques objets auxquels je tiens.

Elle ne précisa pas leur nature, et j'aurais trouvé mal venu de le lui demander.

Nous franchîmes le portail ; le ciel reprit sa vilaine teinte rougeâtre. Comme nous traversions le bois, je fis remarquer :

– Ces lieux ne sont pas des plus accueillants.

– J'ai connu pire. Les sbires de Circé étaient constamment à nos trousses, Grimalkin devait sans cesse me trouver de nouveaux refuges. J'ai même habité quelque temps dans l'obscur.

Je ne fis pas de commentaire, mais ça ne me plaisait pas. Cette jolie demoiselle cheminant à mes côtés était une jeune sorcière qui avait séjourné dans les régions infernales. J'avais toujours eu peur de cette demeure des démons et des dieux maléfiques. Quand j'avais pénétré dans l'entremonde terrifiant de Circé, je m'étais trouvé bien près des Enfers. L'idée que Tilda y ait trouvé refuge sous la conduite de Grimalkin me mettait affreusement mal à l'aise.

– Oh, ça me plaît ! s'écria soudain Tilda en désignant la maison. C'est grand ! Combien y a-t-il de chambres ?

– Des quantités. Tu pourras choisir la tienne.

Nous gravâmes les marches du perron, et son sourire s'étira d'une oreille à l'autre quand nous passâmes la porte.

– J'aime cet endroit ! Ces hauts plafonds, ces hautes portes, et ces hautes fenêtres au-dessus des plus basses ! C'est très original.

– Hrothgar, le propriétaire, était un géant d'environ onze pieds de haut, expliquai-je. Mais c'est ce qui l'a tué. Il ne cessait pas de grandir, et son cœur n'était plus assez puissant pour pomper son sang.

– C'est triste, dit Tilda. A-t-il vécu longtemps ? Quel âge avait-il ?

– C'était une des questions que je voulais lui poser, mais je n'ai pas osé. Maintenant, je ne le saurai sans doute jamais.

– Tu t'es installé dans sa chambre ? Tu es le maître ici, maintenant, non ? Tout ce qui lui appartenait est à toi.

Je secouai la tête :

– Je n’y suis entré qu’une fois, pour y jeter un coup d’œil. Je dors dans celle qu’il m’avait choisie. Je ne veux pas prendre sa chambre, je n’arriverais pas à y dormir. Je conserverai la mienne.

– Je peux la voir ? s’enquit Tilda.

– Si je te montrais d’abord le reste de la maison ?

Elle me suivit donc, et tout ce qu’elle vit lui plut, y compris le bureau de Hrothgar et sa grande bibliothèque. Quand elle découvrit le couloir, Tilda parut intriguée par la haute porte noire, tout au bout, comme si elle avait senti le pouvoir qui en émanait. Elle s’en approcha lentement.

Depuis ma première tentative, j’avais encore tenté de l’ouvrir, sans succès. Il en était de même à présent pour Tilda.

– Tu as essayé d’ouvrir cette porte ? s’agaça-t-elle.

– Oui. Je n’ai pas pu. Je suis curieux de savoir ce qu’il y a derrière et en même temps, ça me fait peur.

Tilda approuva de la tête, les sourcils froncés.

– Tu as raison. Elle est verrouillée par une magie puissante, et je sens derrière une énergie mystérieuse. Mieux vaut ne pas insister pour le moment. Un jour, nous l’ouvrirons. Je suis aussi curieuse que toi.

Finalement, je l’amenai devant la chambre de Hrothgar. J’ouvris la porte et m’effaçai pour la laisser entrer.

C’était une grande pièce fort peu meublée : une table sur laquelle quelques livres étaient posés, une chaise et bien sûr le lit, d’une largeur normale mais d’une longueur inhabituelle.

– Pourquoi son lit est-il aussi long ? demanda Tilda.

– Je te l’ai dit : il était très mince et très grand.

Elle secoua la tête :

– Il aurait dû le faire aussi plus large, on y serait plus à l’aise. Mais il me conviendra très bien. Je crois que je vais dormir ici, si tu n’y vois pas d’inconvénient.

Soulevant la couverture, elle constata :

– Je vois qu’on a changé les draps ; ce sera parfait. Hrothgar avait des serviteurs qui s’occupaient de ça ?

– Oui, tous des tulpas. Tu sais ce qu’est un tulpa ?

– Évidemment, je le sais, répliqua-t-elle sèchement. Je suis la fille de ma mère, ne l'oublie pas ! Elle m'a transmis beaucoup de choses, et elle s'y connaît en matière de tulpas.

Elle se redressa de toute sa taille, les yeux flamboyants, et ce bref accès de colère accentuait sa ressemblance avec Alice.

– Maintenant que Hrothgar est mort, dis-je, les tulpas n'existent plus. Nous devons faire nos lits nous-mêmes.

– Je sais, Wulf, et préparer nos repas. D'ailleurs, on va commencer tout de suite ; j'ai faim. Retournons à la cuisine !

Avant de quitter la chambre, je jetai un dernier regard au lit de Hrothgar. C'était sûrement là qu'il avait rendu son dernier soupir.

– Ça ne te gêne pas de dormir dans le lit d'un mort ? lâchai-je.

Tilda secoua la tête :

– On ne refuse pas un bon lit pour ça, ce serait du gâchis. Non, celui-ci est parfait. Je sens que Hrothgar y dormait bien et qu'il y faisait de beaux rêves. Il en sera de même pour moi.

UN FRAGMENT DE TON ÂME

Je conduisis Tilda à la cuisine. Ayant rapidement vidé le sac de provisions, elle prit les choses en main et me mit tout de suite à contribution :

– Tu éplucheras les pommes de terre et les carottes pendant que je prépare le poulet. As-tu acheté des herbes ?

Je secouai la tête :

– Je n’aurais pas su lesquelles demander...

– En ce cas, je commencerai ton éducation dès demain, fit-elle avec un sourire.

Et, d’un air déterminé, elle fouilla dans tous les placards jusqu’à ce qu’elle ait trouvé quelques branches d’herbes séchées pendues à un crochet.

Tandis que le repas mijotait, je ne pensais plus qu’aux arômes qui emplissaient la cuisine. Enfin nous passâmes à table, et tout était délicieux.

– C’est vraiment bon, Tilda, la félicitai-je, la bouche pleine.

– J’aurais pu faire mieux. Le poulet est un peu trop cuit et il me manquait les principaux ingrédients. J’aime les plats en sauce et les viandes braisées, ça a plus de goût. Nous retournerons faire des courses demain. Tu as de l’argent ?

– Hrothgar m’a laissé largement de quoi subvenir à nos besoins, mais là n’est pas la question. Aller trop souvent au village risque d’attirer l’attention sur nous. Il y a deux Inquisiteurs, dans le Comté, qui traquent les sorcières et les épouvanteurs. Si nous éveillons les soupçons des villageois, nous risquons d’être dénoncés. Le boucher m’a tout l’air d’être un fouineur ; j’ai dû inventer une histoire, comme quoi la propriétaire du cottage m’avait demandé d’y faire des travaux en son absence. Je doute qu’il m’ait cru. Comment pourrai-je expliquer ta présence ?

– Tu n’auras qu’à dire que je suis ta sœur. Laisse-moi m’occuper du boucher, et, crois-moi, il ne posera pas de problème.

Il était clair que lorsque Tilda avait une idée en tête, elle n’en démordait pas. Je ne gaspillai donc pas ma salive et continuai de manger. Quand j’eus terminé mon assiette, j’étais repu.

– C’était un excellent repas, Tilda, merci, dis-je. Je sais que tu n’es pas ravie d’être ici et je devine que tu ne m’aimes guère. Pour être tout à fait honnête, je m’attendais à ce que tu te montres désagréable et capricieuse. Je me trompais, je te fais mes excuses.

Elle lâcha un gros soupir :

– Tu as raison, je n’ai aucune envie d’être ici. Mais il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur, non ? Je m’efforce toujours d’être aimable même avec les gens que je n’aime pas trop, ça ne coûte rien. En revanche, je serai tout à fait odieuse avec Circé quand je la rencontrerai enfin. Quant à toi, j’attends de voir. Je ne me suis pas encore fait mon idée. Au moins, tu es franc, tu n’as pas craint d’exprimer tes pensées. C’est un bon début. Maintenant, je suis fatiguée, je vais me coucher. Puisque j’ai fait la cuisine, tu feras la vaisselle ?

– Bien sûr, c’est normal.

– Parfait. Demain, on explorera la bibliothèque et on commencera ta formation.

– Tu vas m’aider ?

– Pourquoi pas ? Ça m’occupera. Ma mère a assisté un jour à la création d’un tulpa, et je me souviens de ce qu’elle m’a expliqué. Je pourrais peut-être t’être utile.

Après avoir lavé et essuyé les assiettes, les plats et les casseroles, je me mis au lit. Je dormis bien et ne rêvai pas. Dans un entremonde où règne une nuit perpétuelle, sous un ciel rouge dépourvu d’étoiles, rien ne marque le passage du temps. J’estimai cependant avoir eu sept ou huit heures de sommeil.

Au réveil, j’avais faim et me rendis à la cuisine. Tilda était déjà là, occupée à frire des œufs.

– Un œuf et une tartine, ça te suffira ? demanda-t-elle. Mieux vaut prendre un petit déjeuner léger pour garder l’esprit alerte. Nous avons beaucoup de choses à éclaircir.

– Ce sera parfait.

En vérité, j'aurais préféré un repas plus substantiel, mais je gardai cette réflexion pour moi.

Nous discutâmes tout en déjeunant. Tilda aimait visiblement bavarder et n'était jamais à court de sujets. Elle me fit part aussitôt de ce qu'elle savait sur les tulpas.

– Je t'ai dit hier que ma mère avait assisté à la création d'un tulpa, deux même, pour être précise. Le second est le plus intéressant. Il se prenait pour un épouvanteur du nom de Bill Arkwright...

– J'ai lu un livre écrit par Bill Arkwright ! m'exclamai-je. C'était un spécialiste des sorcières d'eau ; il est mort en Grèce, je crois.

– C'est exact, Wulf. Mais ne me coupe pas la parole, c'est impoli.

– Pardon, dis-je, douché par cette rebuffade.

Tilda m'adressa un petit sourire et poursuivit son récit :

– Donc, Bill a participé à la formation de mon père pendant six mois avant de trouver la mort de l'autre côté de la mer, dans un pays appelé la Grèce, comme tu l'as dit. Des années plus tard, pourtant, il était de retour au moulin près du canal, l'endroit où il travaillait. Mon père a vraiment cru parler au véritable Épouvanteur Arkwright. Puis, peu à peu, il s'est montré indécis, il disait avoir des pertes de mémoire et commençait à douter de son identité. Mon père a fini par deviner la vérité et lui a déclaré qu'il était en réalité un tulpa. Cette révélation a suffi à le détruire. Avant de mourir, il a dit une chose que mon père n'a jamais oubliée : « Un chien a plus d'âme que moi. Je suis un être sans âme. Je suis sorti du néant et je retourne au néant. » Après quoi, il s'est désintégré ; il n'est resté de lui que ses vêtements et une légère odeur de moisi. C'est horrible, tu ne trouves pas ?

– Oui, et c'est ce qui me retient de fabriquer de telles créatures. Elles ne demandent pas à exister et finissent par être confrontées à leur véritable nature. C'est horrible, en effet.

– Vu comme ça, je suis d'accord, Wulf. Mais si elles ne découvrent jamais la vérité, elles peuvent avoir une vie heureuse. N'est-ce pas notre cas à tous ? Nous n'avons pas demandé à naître. Et nous ne savons pas toujours qui nous sommes ou ce que nous sommes.

Il me vint alors une pensée troublante :

– Si ta mère savait qu'Arkwright était un tulpa, pourquoi ne l'a-t-elle pas dit à ton père ?

Tilda haussa les épaules :

– Elle n’a pas pu, elle n’était pas avec lui. C’est une des choses dont ils n’aiment guère parler. Le tulpa était l’œuvre d’un mage du nom de Lukastre, qui tenait ma mère en son pouvoir. Elle a fini par le tuer ; elle l’a décapité d’un coup d’épée, je crois. Je ne connais pas tous les détails. En tout cas, mon père était avec elle à ce moment-là. Pourquoi l’a-t-il laissée tuer le mage ? Tu connais les parents ! Ils préfèrent garder leurs secrets. Grimalkin elle-même ne m’a pas tout raconté.

Je la regardai, stupéfait, tandis qu’elle finissait tranquillement sa tartine. Quelle histoire ! Alice avait beau être sorcière, c’était une jeune femme aimable et une bonne mère. Je ne l’imaginais pas maniant une épée...

– Bon, décida Tilda, tu feras la vaisselle plus tard. Ramène-moi à la bibliothèque, on va se mettre au travail.

Une fois sur place, Tilda prit aussitôt le contrôle de la situation. D’abord, elle alluma par magie les cinq chandelles placées sur la table : un seul regard, et les mèches s’enflammèrent.

Elle remarqua alors le bâton que j’avais laissé contre le mur :

– C’est un des bâtons de mon père, non ?

– Oui. Je l’ai pris quand je suis passé à la maison de Chipenden. Je n’ai fait que l’emprunter, me justifiai-je, craignant qu’elle ne m’accuse de l’avoir volé.

– Je déteste ces saletés ! Ils sont taillés dans du bois de sorbier. Je ne supporte pas leur contact.

Je ne fis aucun commentaire. Tilda était sorcière, comme sa mère. Pas étonnant qu’elle craigne les bâtons, même celui de son père.

– Qu’y a-t-il dans ce grand coffre ? s’enquit-elle.

– Il contient l’argent laissé par Hrothgar, dis-je en soulevant le couvercle. Il y a largement de quoi.

– Au moins, on ne mourra pas de faim, fit-elle avec un sourire. Maintenant, il nous faut de l’encre, des plumes et du papier pour prendre des notes. On en trouvera peut-être dans un de ces tiroirs.

Elle désignait le grand bureau recouvert de cuir, indiquant clairement que c’était à moi de chercher.

Je commençai à explorer les tiroirs et trouvai le matériel dans le troisième.

– Apporte tout ça sur la table ! m’ordonna-t-elle.

J’obéis, et nous nous assîmes l’un en face de l’autre.

– Bien, dit-elle. Pour commencer, voyons ce que tu sais faire. J’aimerais voir un de tes tulpas.

– Je ne suis pas encore très au point...

– Pas d’excuse, Wulf ! Montre-moi et laisse-moi juger du résultat. Si tu n’étais pas doué, Hrothgar t’aurait-il pris comme apprenti ? T’aurait-il légué sa maison et tous ses biens ? Alors, s’il te plaît, fais-toi confiance !

J’acquiesçai, fermai les yeux et me concentrai. Je savais pouvoir créer assez rapidement le tulpa de Raphaël. Sans doute perturbé par la présence de Tilda, j’eus plus de mal que d’habitude. Je finis par utiliser ma vieille méthode en invoquant le saint, mais en silence :

« Raphaël, je t’implore, écoute-moi ! Sois à mes côtés ! »

Comme je répétais ma prière, je sentis son approche. J’utilisai alors la technique de concentration profonde que Hrothgar m’avait enseignée, en comptant de cinq à zéro.

Il y eut un souffle d’air, un mouvement près de mon épaule droite, une esquisse d’ailes blanches. Deux secondes plus tard, Raphaël était là, pleinement matérialisé, flottant au-dessus de la table, ses grandes ailes déployées, avec sa robe d’un bleu vif, sa ceinture de cuir et ses bottes. Sa chevelure brillait comme de l’or. Il tenait son épée levée à deux mains, prêt à porter un coup fatal. Il baissa les yeux vers moi, et, à l’instant où nos regards se rencontraient, il disparut.

– Bien, Wulf ! Je savais que tu en étais capable, et tu m’en as donné la preuve. Mais comment t’y prendras-tu pour donner une plus longue existence à un tulpa ?

– Cela demande des années de pratique. C’est ce que j’espère découvrir dans ces livres, dis-je en désignant la bibliothèque. Hrothgar m’a dit un jour que je pourrais avoir un tulpa pour compagnon, qu’il fallait pour cela utiliser du sang, des os et de la poussière. On appelle ce genre de créature un *tendineux*. Mais je n’ai pas l’intention d’en fabriquer un pour le mettre à mon service, comme le faisait Hrothgar. Les autres s’appellent des *spectraux*, ils ne sont qu’un fruit de l’imagination. Il est difficile de les maintenir en vie. Celui que j’ai appelé est de ce type.

– Ma mère m’a dit que le mage qui a créé le tulpa de Bill Arkwright s’est servi de sang et de poussière. Ce devait donc être un *tendineux*.

Tu t'y es bien pris, pour fabriquer ton spectral, mais tu n'aimerais pas mieux une entité sans ailes et sans épée ? Qui était-ce ?

– Saint Raphaël, un archange à ce qu'on dit. Avant de connaître mes dons, j'avais l'habitude d'invoquer les saints. Certains se manifestaient parfois, ils me venaient en aide...

Je racontai à Tilda comment un monstre, mon fléau, était sorti de dessous mon lit, et comment Raphaël lui avait tranché la main et l'avait renvoyé dans son repaire.

– Mes parents ont été autrefois confrontés à une créature appelée le Fléau, me révéla Tilda. Il était enfermé derrière une grille d'argent, dans un labyrinthe situé sous la cathédrale de Priestown. Encore une chose dont ils ne parlaient pas beaucoup, je ne connais donc pas tous les détails de cette histoire. Mais voilà un mot intéressant, « fléau ». Ça évoque quelque chose de venimeux, dont la rencontre peut provoquer la mort. Sais-tu qu'il existe une plante vénéneuse, l'aconit, que la plupart des gens appellent « le fléau louvetier » ? On s'en servait jadis pour empoisonner les loups.

En riant, elle reprit :

– Bien qu'il t'ait sauvé, Raphaël ne serait pas un compagnon pour toi. Imagine les réactions si tu arrivais au village avec lui ! D'ailleurs, un tulpa croit être ce que tu as fait de lui, il se prendrait donc pour un saint. Non, il te faut quelqu'un d'autre. Je vais y réfléchir ; je te préviendrai quand j'aurai une meilleure idée.

Tilda était gentille, mais quelque peu tyrannique. J'avais l'intention de décider par moi-même. De plus, je n'avais aucune envie de me trouver un compagnon tulpa. Quelqu'un qui me servirait à l'occasion me suffirait. Néanmoins, je la remerciai d'un sourire et, pour une fois, je pris l'initiative :

– D'accord, commençons ! Choisissons chacun, parmi tous ces livres, le titre qui nous semblera le plus utile. Nous prendrons alors des notes et ferons un résumé de ce que nous aurons appris.

Tilda en resta bouche bée. Mais elle se reprit vite :

– Tu explores ces étagères-là, moi les autres. On se donne dix minutes !

J'acquiesçai, et nous commençâmes. Je regardai d'abord les ouvrages qui étaient à portée de main. Puis, sur une impulsion, je grimpai à l'une des échelles pour atteindre le sommet de la bibliothèque.

Aussitôt, un volume relié en veau brun attira mon attention.

DE LA DIFFICULTÉ À CHOISIR

UN TULPA CAPTIF

Par K. Hrothgar

Je me rappelai que le géant m'avait parlé des *tulpas captifs*. Un détail m'avait frappé, alors : cette catégorie n'était pas détruite par l'effroi de découvrir sa véritable nature. Cela me semblait préférable à une créature à qui il fallait sans cesse dissimuler la vérité.

Curieux, je sortis le livre de l'étagère et redescendis prudemment l'échelle.

Tilda était déjà assise devant la table, un ouvrage ouvert devant elle. Elle nous avait donné dix minutes pour faire notre choix. J'avais mis nettement moins, et Tilda avait été encore plus rapide.

Le livre que j'avais sélectionné était un mince volume, écrit de la main de Hrothgar. Dès le début de ma lecture, il m'apparut qu'il s'agissait d'un compagnon comme celui dont nous venions de parler, Tilda et moi. Une créature étroitement attachée à son créateur, d'où le titre.

Les tulpas captifs sont indifféremment des tendineux ou des spectraux, les deux types conviennent, mais je dois avouer que je regrette de n'en avoir jamais créé. Je me suis privé ainsi d'une des expériences les plus satisfaisantes offerte à un tulpan. Je n'ai jamais pu me résoudre à le faire. J'ai manqué du courage nécessaire pour partager mon âme. Mes tulpas ont donc tous été des serviteurs humains ou semi-humains, pas vraiment des captifs, ce qui impliquait une certaine distance. Pourtant, qui sait ? J'opterai peut-être pour cette solution dans un avenir proche.

L'ouvrage n'étant pas daté, impossible de savoir quand ces mots avaient été écrits. Hrothgar avait-il finalement créé un tulpa captif ?

Je passai rapidement sur les paragraphes où il insistait sur sa satisfaction de ne pas avoir créé de tulpa captif tout en regrettant ce qu'il avait sans doute raté.

Je décidai de rédiger un résumé des points principaux. Plutôt que de prendre du papier sur la table, je sortis mon cahier. Je l'ouvris et restai la plume en l'air.

– Joli cahier, commenta Tilda. Mais tu as l'air troublé. Quel est le problème ?

– C'est le cahier que ton père m'a donné, pour que j'y note ce que j'apprendrais en tant qu'apprenti épouvanteur. Seulement, ici, ça concerne la formation pour devenir un tulpan comme Hrothgar. Je ne voudrais pas mélanger les deux.

– La réponse est simple, s'exclama Tilda avec un grand sourire. Tu retournes le cahier et tu commences par les dernières pages.

– Bonne idée ! dis-je en lui rendant son sourire.

Et je suivis son conseil. Après tout, maintenant, j'étais à la fois un apprenti épouvanteur et un tulpan en formation.

Le livre listait rapidement les types de tulpas les plus aptes à être liés à un maître humain. Les guerriers semblaient être les préférés de Hrothgar, mais je notai que d'autres tulpans se servaient de diverses créatures, y compris des chiens et des chauves-souris. L'idée me mit de nouveau mal à l'aise, tant cela me rappelait les compagnons familiers des sorcières.

À mon avis, ce texte très court était surtout une confession exprimant le dilemme de son auteur : créer ou non une telle entité ? Si on lisait entre les lignes, il était clair qu'il regrettait de n'avoir pas su se décider. Il n'expliquait pas comment on créait ces tulpas particuliers, mais le livre se terminait sur ce paragraphe :

Un tulpa captif est bien plus qu'un simple compagnon. Il est une extension de l'âme de son créateur. Ce qui induit autant de risques que de bénéfices. Si un tulpa captif est blessé par une force hostile, son créateur souffre de la blessure. S'il est tué, son créateur peut également mourir.

Néanmoins, cela offre aussi de grands avantages. Un tulpa captif utilisant une parcelle de l'âme de son créateur, celui-ci peut voir par ses yeux et sentir tout ce qu'il fait.

Voilà qui me laissait à penser. On devait transférer une parcelle de son âme au tulpa ! Je me souvins alors comment j'avais vu à travers les yeux de Raphaël. Ça n'avait duré qu'un bref instant, mais ça m'avait paru si réel ! Avais-je commencé à créer un tulpa captif sans le savoir ? Que la chose ait été un pur hasard me paraissait peu probable, surtout de la part d'un débutant comme moi. Je chassai donc cette idée de mon esprit. De l'autre côté de la table, Tilda

écrivait furieusement. Elle semblait établir une liste. Voyant que je l'observais, elle sourit et me montra la couverture du livre à partir duquel elle prenait ces notes.

Le titre en était :

COMMENT PROLONGER L'EXISTENCE

D'UN TULPA

Par K. Hrothgar

J'aurais dû m'en douter. Tilda avait mis la main sur l'information que nous recherchions.

FERME
TA GRANDE GUEULE!

— **O**n échange nos livres ? proposa Tilda.

J'acquiesçai et lui passai le mien. Quand elle me tendit le sien, je voulus prendre aussi ses notes, mais elle retint le papier :

— Lis d'abord ! Tu remarqueras peut-être un détail qui m'aura échappé.

J'eus vite achevé la lecture du texte, qui était fort court. Hrothgar y redisait en grande partie ce qu'il m'avait enseigné verbalement : comment, en se concentrant sur une image mentale, on réussissait à donner une existence matérielle à un spectral. Il détaillait également les techniques permettant d'en faire une entité stable, comme le semi-homme qui le servait, ne disparaissant qu'à la mort de son créateur.

Mais il fallait pour cela rassembler des fragments de plantes séchées, de la poussière, des ossements et des cartilages broyés mélangés au sang d'un animal. Il fallait fabriquer un tendineux. Encore une fois, ça me rappelait trop la pire des magies noires. Non, mon premier tulpa ne persisterait que le temps d'accomplir une tâche déterminée. Je me servais de mon imagination pour le faire sortir du néant ainsi que pour le faire durer. Avec un peu d'entraînement, cela me serait sans doute de plus en plus facile.

Quand j'eus refermé le livre, Tilda poussa ses notes vers moi. Je les parcourus rapidement.

— Tu n'as rien oublié, approuvai-je en souriant.

— Parfait. Mais assez travaillé ! On va descendre au village acheter ce qui me manque pour cuisiner. On discutera de tout ça en marchant.

Hrothgar m'avait bien recommandé de faire halte au cottage chaque fois que je quitterais l'entremonde, le temps de m'assurer que personne ne m'observait.

Or, stupidement, je négligeai cette règle. D'une part, Tilda se

montrait impatiente d'arriver au village ; d'autre part, il pleuvait à verse. Nous laissâmes le sempiternel ciel rouge de l'entremonde pour émerger sous de lourds nuages gris poussés par le vent d'ouest, qui lâchaient des trombes d'eau.

Si j'avais mon capuchon, Tilda ne portait qu'une courte veste de cuir. Je suggérai de retourner à la maison pour qu'elle y prenne un vêtement plus approprié, mais elle ne voulut rien entendre. Nous marchâmes donc à grands pas sous la pluie battante, n'échangeant que de rares paroles ; nous arrivâmes au village trempés comme des soupes.

J'avais également hâte de rentrer. Je craignais qu'en restant hors de l'entremonde nous ne soyons repérés par Circé. Ses sbires couraient peut-être déjà vers nous, et je n'osais imaginer sous quelle terrifiante apparence ils se montreraient.

Une fois encore, ce fut le boucher qui se montra le plus curieux.

– Qui est donc cette jeune demoiselle ? demanda-t-il avec un sourire ironique. On dirait qu'elle vient d'un pays où on ne connaît pas la pluie.

Je regardai alors Tilda avec les yeux du boucher. Ses vêtements lui collaient à la peau, ses cheveux noirs étaient plaqués sur son crâne, l'eau lui coulait le long du nez et gouttait sous son menton.

– C'est ma sœur, mentis-je. Elle séjourne au cottage avec moi. Pendant que je fais les travaux, elle nettoie tout de fond en comble.

L'homme fronça les sourcils :

– Mère Martha se flatte de tenir sa maison à la perfection. On pourrait manger par terre. Qu'on mette en doute sa propreté la rendrait folle de rage.

Je n'aurais pas su quoi répondre si Tilda ne s'en était pas chargé.

– Ferme ta grande gueule et fais ton travail ! aboya-t-elle.

Je regardai vivement derrière moi, soulagé de constater que nous étions les seuls clients. Le visage du boucher s'empourpra. Il s'apprêtait visiblement à nous flanquer dehors quand il se passa une chose stupéfiante : l'air se refroidit brusquement.

Mon cœur s'emballa, et je frissonnai. Mais l'effet produit sur le boucher fut bien pire. Une lueur de panique passa dans son regard. Ouvrant et refermant la bouche comme un poisson hors de l'eau, il vacilla sur ses jambes et manqua de tomber.

Tilda le fixait intensément. Le cœur me manqua : elle utilisait une magie venue de l'Enfer !

– Ne t'inquiète pas, tu te sentiras mieux dans quelques instants, dès que tu nous auras servis, reprit-elle. Commence donc par une demi-douzaine de côtelettes d'agneau, ce que tu as de meilleur !

Le boucher prépara la commande, une expression hagarde sur le visage, et ne prononça plus un mot, pas même après que Tilda l'eut payé.

Une fois dehors, je laissai éclater ma colère :

– Tu es complètement folle ! Attirer l'attention sur nous, c'est vraiment la dernière chose à faire !

– Ne t'inquiète donc pas comme ça, Wulf ! Quand il aura repris ses esprits, il ne se rappellera rien de ce qui s'est passé. Il méritait qu'on le remette à sa place.

– Utiliser la magie en public, ce n'est pas prudent. Si quelqu'un t'avait vue...

– Ne me parle pas de prudence ! rétorqua-t-elle sèchement. J'en ai plus dans mon petit doigt que toi dans ta grosse tête !

– Vraiment ? Ta mère, elle, n'aurait jamais fait une chose aussi stupide !

J'avais à peine lâché ces paroles que je les regrettais. C'était cruel de ma part d'évoquer sa mère dans ces circonstances. Tilda avait baissé la tête, et je vis une larme briller sur sa joue.

– Pardon, dis-je. Je ne voulais pas dire ça...

Elle n'ajouta rien.

En regardant derrière moi, je découvris sur le seuil de la boucherie une petite femme aux cheveux gris, un tablier taché de sang autour de son large ventre. Elle nous fixait d'un œil courroucé. L'épouse du boucher ? S'était-elle tenue dans l'arrière-boutique ? Auquel cas, elle avait tout entendu, elle avait ressenti l'étrange baisse de température. Cette idée me mettait mal à l'aise.

Nos autres achats se passèrent sans encombre, et nous reprîmes bientôt le chemin de la maison. Je portais le sac de provisions, comme d'habitude. J'étais encore fâché contre Tilda ; en même temps, je réfléchissais au premier tulpa que j'envisageais de créer, et notre retour s'effectua en silence.

Tilda était décidément une excellente cuisinière. Après un délicieux déjeuner, je lavai la vaisselle. Puis nous regagnâmes notre table de travail. Tilda ne fit aucune allusion à mes propos sur Alice, ce qui me rassura. Apparemment, elle n'était pas rancunière.

Nous parcourûmes chacun plusieurs livres en prenant des notes. Soudain, Tilda s'adossa à sa chaise et me fixa avec intensité.

– Plus vite tu t'y mettras, mieux ce sera, déclara-t-elle. Tu dois d'abord décider de la nature de ton tulpa.

– Je sais. En tout cas, je ne veux pas qu'il puisse découvrir un jour qu'il est un être sans âme et en mourir, comme celui qui croyait être Bill Arkwright.

À mon sens, créer une entité qui ait l'apparence d'un homme en lui laissant tout ignorer de sa vraie nature, c'était mal.

– Alors, si tu commençais par un petit animal ? Qui tiendrait dans ta poche ? Un chaton comme celui que Hrothgar avait créé pour toi ? Et puis, les chats, ça sait se défendre. Ça a de bonnes griffes, même les petits.

– Je préférerais une bête qui vole...

– Très bonne idée ! s'enthousiasma-t-elle. Un oiseau de proie, par exemple ; un busard ou un faucon !

– Plutôt quelque chose qui n'existe pas dans notre monde. Un être complètement nouveau, né de mon imagination. J'aimerais aussi que ce soit un tulpa captif, qui connaisse la vérité sur son existence. Oui, je souhaite qu'il possède une parcelle de mon âme et que nous soyons liés l'un à l'autre. Mais je ne veux pas d'un tendineux. Rien que le mot, ça me répugne.

– Un tulpa captif ! s'exclama-t-elle. C'est ambitieux pour une première tentative. Il ressemblerait à quoi ?

Je me l'étais déjà représenté, et la réponse me vint aussitôt :

– Ce sera une créature à fourrure, toute petite mais féroce et capable de se battre aussi bien sur terre que dans les airs, une sorte de mini-loup ailé.

Je tire le rideau devant la porte et souffle les chandelles de manière à plonger la pièce dans l'obscurité. Je retourne à tâtons m'asseoir devant la

table, les mains jointes comme pour prier. Bien que ce ne soit pas sa méthode, Hrothgar m'a dit un jour que, si cela m'aidait, c'était sans danger.

Je me concentre sur l'image de mon loup ailé. Les minutes passent, les heures. J'essaie toutes les techniques que Hrothgar m'a enseignées. Je perds la notion du temps, comptant et recomptant de cinq à zéro. Chaque fois, j'expire à fond, de plus en plus désespéré, mettant tout mon souffle et toute ma volonté dans l'acte de création. Enfin, je suis récompensé : une pointe de lumière apparaît dans l'obscurité, telle une luciole flottant dans les airs, trop petite pour que je la distingue clairement. Puis elle s'éteint.

Je me demande alors comment rendre la créature captive, comment mettre en elle une parcelle de mon âme. Sur ce point, le livre de Hrothgar ne donne aucune explication. J'ai alors une inspiration : je dois m'imaginer en elle, m'efforcer de voir par ses yeux.

Trois fois encore, j'appelle la pointe de lumière à la vie. Mais elle est toujours aussi minuscule, et je me fatigue. Impossible de voir par ses yeux. Maintenant, je suis épuisé.

Le soir venu, avant de me coucher, je visualise mentalement le tulpa. Je maintiens son image aussi longtemps que je le peux. Je finis par m'endormir. Je rêve peut-être de lui, mais je me réveille exténué, presque incapable de mettre un pied hors du lit.

Une fois encore, je joins les mains, dans l'obscurité du Temple des Rêves.

Au bout de trois jours, je réussis enfin à matérialiser mon tulpa.

Accroupi sur la table, il me regarde. Il est encore tout petit, pas plus gros que mon poing. Mais une fois déployées, ses ailes mesurent le double de son corps. On les dirait faites de cuir sombre, comme celles des chauves-souris.

Une fourrure noire lui couvre le corps, il a des bras et des jambes terminés par des mains et des pieds griffus. Quand il ouvre ses mâchoires allongées, on découvre une langue très rose et des petites dents très blanches et très pointues. Un vrai petit loup ailé !

Puis le monde vacille autour de moi, et je manque de tomber. Je suis à deux endroits à la fois : assis sur la chaise, je baisse les yeux vers mon minuscule tulpa ; accroupi sur la table, je lève les yeux vers mon immense corps d'humain.

Ça ne dure qu'un bref instant, mais j'ai réussi ! Une parcelle de mon âme s'est introduite dans la tête du tulpa, et il est lié à moi. Reste à apprendre comment le contrôler. Puis-je être en deux endroits à la fois tout en dirigeant les mouvements de deux corps ? Sans devenir fou ?

Soudain, le tulpa s'envole et se met à décrire des cercles au ras du plafond. Puis il disparaît.

Ma poitrine se gonfle d'allégresse. J'aurais tant voulu que Hrothgar voie ça !

L'EMBUSCADE

J'aurais voulu raconter ma réussite à Tilda, lui montrer tout de suite ma création. Mais c'était pécher par orgueil, et je décidai de remettre ça au lendemain matin.

En dépit de ma fatigue, je mis un long moment à m'endormir. Les efforts épuisants que j'avais fournis pour créer le tulpa revenaient en boucle dans ma mémoire. Je revoyais la minuscule et féroce créature se matérialiser sur la table. Je la revoyais s'envoler et décrire des cercles frénétiques au ras du plafond.

Et surtout, il y avait cet instant étonnant où j'avais vu par des yeux qui n'étaient pas les miens : j'avais réellement détaché de moi une parcelle de mon âme. Quelle étrange expérience ! En même temps, j'étais rassuré. J'avais craint de créer un être semblable aux compagnons familiers des sorcières, et ce n'était pas le cas. Ce tulpa était un spectral, simplement sorti de mon imagination ; il y avait juste un peu de moi en lui. Rien à voir avec les pratiques des sorcières, qui nourrissaient leur créature de leur sang pour les soumettre à leur volonté.

Je me détendis, pleinement satisfait.

À peine endormi, je commençai à rêver.

Je voyais de nouveau à travers les yeux de la minuscule créature. Je volais à grande vitesse au-dessus d'un bois. Il faisait très sombre, d'épais nuages masquaient les étoiles. Pourtant, au-dessous de moi, tout était baigné d'une douce lumière jaune, et, avec ma vue perçante, je pouvais compter les feuilles une à une.

Mon vol était si rapide que je laissai bientôt le bois loin en arrière. Je survolai un patchwork de champs, puis je sentis l'odeur de la mer : la longue courbe de la baie de Morecambe s'étendait devant moi, telle la morsure d'un géant dans la côte du Comté.

Comme si la décision était prise par quelqu'un d'autre, je descendis en piqué vers le canal reliant Caster et Kendal. Je le suivis un moment en remontant vers le nord. Je sus alors où j'allais, car je virai vers

l'ouest et frôlai le toit du moulin.

Quelqu'un marchait au bord du marais, sur le sentier menant vers le Mont aux Moines, un gros homme muni d'un bâton, et qui claudiquait fortement. Ce devait être Johnson, l'Épouvanteur. En m'approchant, j'en eus la confirmation. Non seulement il boitait, mais il avançait d'un pas chancelant en balançant les épaules. Sans doute avait-il forcé sur le vin rouge. Que faisait-il donc dans les marécages, à cette heure, au lieu de ronfler dans son lit ?

Soudain, il vacilla et manqua s'étaler sur le sentier glissant.

À cet instant, je découvris la sorcière d'eau, et le rêve vira au cauchemar.

Elle se tenait en embuscade. Je devinais les courbes de son corps, dissimulé sous la vase. Une de ses mains griffues commençait à en sortir.

Johnson était trop éméché pour la remarquer. Si elle attaquait, tout était joué d'avance. Elle surgirait du marais, toutes griffes dehors. Elle utiliserait sa technique préférée, la prise fatale, dont j'avais lu la description dans un livre de Bill Arkwright. Elle n'aurait plus alors qu'à entraîner le malheureux dans l'eau bourbeuse, où il n'aurait même pas le temps de se noyer. Elle l'aurait déjà vidé de son sang jusqu'à la dernière goutte.

L'horrible face de la créature émergea de la vase jusqu'au menton, sa bouche grande ouverte révélant ses énormes crocs jaunes prêts à mordre.

Paniqué à l'idée d'arriver trop tard, je piquai vers le sol, frôlai le genou gauche de Johnson et volai droit vers la sorcière. Si elle était beaucoup plus grande que moi, j'avais des petites mains pourvues de griffes bien aiguisées. Je visai les yeux, mais elle détourna vivement la tête, et je manquai ma cible. Je laissai tout de même des sillons sanglants sur son front.

Ce fut suffisant. Johnson avait dû prendre conscience de sa présence, car il se jeta sur elle, brandissant son lourd bâton. Il la frappa à trois reprises avec la lame d'argent. Les deux premiers coups tirèrent à la créature des cris stridents. Au troisième, elle resta silencieuse. Silencieuse et, sans aucun doute, morte.

Johnson ne m'avait sûrement pas vu, mais la sorcière d'eau, oui. Si elle ne s'était pas écartée, je lui aurais arraché les yeux. Tandis que l'Épouvanteur contemplait son cadavre, je m'envolai loin du marais, de plus en plus vite, jusqu'à ce que tout, autour de moi, devienne flou.

Puis je sombrai dans le noir.

Je me réveillai, fixant le plafond. Les apparitions du monstre sous mon lit m'avaient donné une nouvelle habitude : désormais, je ne soufflais plus la chandelle avant de me coucher. Je la laissais brûler jusqu'au bout. Non par peur de ce qui pouvait se dissimuler dans l'obscurité, mais parce qu'en cas de danger, mieux valait voir tout de suite de quoi il retournait.

Sentant mes doigts humides, je levai les mains devant mes yeux. À la lumière vacillante de la chandelle, je découvris du sang frais sous mes ongles.

Ce n'était donc pas qu'un cauchemar.

Le lendemain matin, nous avions prévu de retourner faire des provisions, mais nous passâmes d'abord par le Temple des Rêves. Je voulais montrer à Tilda mes progrès avec le tulpa. Je lui racontai aussitôt mon étrange expérience.

– Faire agir ton tulpa pendant ton sommeil, voilà qui pourrait être bien utile, dit-elle.

– Mais comment ai-je su que Johnson était en danger ?

– Puisque tu es capable de détacher de toi un fragment de ton âme, il se peut que d'autres parcelles plus profondes soient susceptibles d'agir sans que tu en aies conscience. Peut-être est-ce lié au don que tu possèdes.

– Peut-être...

– Maintenant, montre-moi ton loup ailé ! ordonna-t-elle.

Je craignais de ne pas réussir sous le regard de Tilda. Sa présence me rendait nerveux. Or, j'avais tort de m'inquiéter. En moins d'une minute de concentration, le tulpa se matérialisa sur la table. De nouveau il s'envola, décrivant des cercles rapides au ras du plafond. Cette fois, je ne voyais pas par ses yeux.

Au bout de quelques minutes, il disparut.

– Bravo ! me félicita Tilda avec un grand sourire. Tu dois maintenant travailler sur la taille de ton tulpa. Qu'il soit petit peut être un avantage ; mais, plus grand, ce serait une créature redoutable, particulièrement utile le jour où nous affronterons Circé...

J'acquiesçai en dissimulant mes véritables sentiments. Je savais à

quel point Tilda désirait secourir ses parents, mais je ne nous imaginai pas venir à bout de la déesse avec nos propres forces. Sa mère l'avait tenté, et on connaissait le résultat. Alice et Tom, disparus dans l'entremonde de Circé, étaient morts ou prisonniers.

– Écoute, reprit Tilda, si j'allais seule au village ? Toi, tu restes ici et tu te remets au travail.

Le ton était sans réplique, mais cette idée ne me plaisait guère.

– Alors, surtout, passe bien par le cottage, lui conseillai-je. Et sois polie avec le boucher. Je te rappelle qu'on ne doit surtout pas attirer l'attention. Quand nous avons quitté la boutique, hier, une femme nous observait, la femme du boucher ou son employée. Elle avait l'air très mécontente. Elle t'avait peut-être entendue, et elle avait sûrement senti le froid qui avait envahi les lieux.

Tilda n'aimait pas être remise en question, la colère lui contracta le visage. Je fis alors une réflexion tout à fait stupide :

– La côte est rude quand on remonte du village, et le sac sera lourd. Il vaut mieux que je vienne avec toi pour le porter...

– Je n'ai pas besoin de *toi* pour porter un sac, aboya-t-elle. Je suis assez forte. Pourquoi fais-tu toujours autant d'histoires, Wulf ? La dernière fois, tu me voyais déjà fondre sous la pluie !

J'avais perdu la partie, je le savais et elle aussi.

Elle descendit donc seule au village.

Mais elle ne revint pas.

LE CAVALIER NOIR

Tilda n'aurait pas dû être absente plus d'une heure. Ne la voyant pas de retour pour le déjeuner, je commençai à m'inquiéter. Finalement, empli d'appréhension, je quittai l'entremonde en début d'après-midi et descendis au village sous un ciel plombé et une pluie battante.

Je me dissimulai dans un bosquet d'où j'avais une bonne vue sur la rue pavée, ses maisons et ses échoppes. Il n'y avait presque personne dehors, ce qui n'avait rien d'étonnant avec ce sale temps. Et pas trace de Tilda. Je restai un moment en observation, de plus en plus anxieux, bientôt trempé jusqu'aux os par l'eau qui dégouttait des branches. Quelques heures plus tard, alors que le jour commençait à baisser, je l'aperçus enfin.

Le boucher et sa femme la tenaient par les bras et la traînaient hors de la boutique, un bâillon dans la bouche, un bandeau sur les yeux. Ils l'emmenaient vers une maison située un peu plus bas. Ils avaient dû l'attaquer par surprise, avant qu'elle ait pu utiliser sa magie. La considérant comme une sorcière, ils l'avaient bâillonnée pour l'empêcher de proférer des sorts. Ils la poussèrent à l'intérieur de la maison, et la porte claqua derrière elle.

Au bout d'une demi-heure, je vis le boucher remonter la rue à cheval. À la direction qu'il prenait, il n'était pas difficile de deviner où il se rendait. Il allait à Blackburn pour en ramener l'Inquisiteur qui y séjournait et lui remettre Tilda.

Il faudrait deux bonnes heures au boucher pour l'aller et autant pour le retour. Le temps qu'il rassemble ses hommes, l'Inquisiteur serait là le lendemain vers midi. Je n'avais aucune raison d'attendre encore sous les arbres, trempé et misérable. Je retournai dans l'entremonde, gagnai ma chambre et tâchai de dormir.

Mais le sommeil ne vint pas. Je passai la nuit à me tourner et me retourner tout en cherchant un moyen d'action. Je n'en trouvai aucun, et une fois Tilda entre les mains de l'Inquisiteur, toute tentative de la faire évader serait vouée à l'échec.

Ma seule chance était de tenter le coup sous le couvert de la nuit. Je pourrais peut-être contourner la maison et y pénétrer par-derrière ? Si la porte était verrouillée, Saint Quentin me viendrait en aide. Mais tout cela n'était que rêvasserie. Il y aurait des gens, à l'intérieur. Si je tombais entre leurs mains, je serais fait prisonnier moi aussi.

Incapable de prendre une décision, je restai là, à regarder baisser la flamme de la chandelle, me sentant plus lâche et plus nul que jamais.

À l'aube, je bus un peu d'eau et quittai de nouveau l'entremonde. Je fus bientôt de retour sous les arbres, observant les rues vides du village. Si la pluie avait cessé, le ciel toujours aussi noir promettait de nouvelles averses.

À cette heure, le boucher devait être de retour, en train de ronfler dans son lit. Quant à la pauvre Tilda, elle savait sûrement qu'on allait la remettre à l'Inquisiteur. Elle serait traînée à Blackburn où l'attendaient un interrogatoire cruel, la torture et le bûcher.

Midi sonna ; l'Inquisiteur et ses hommes n'étaient toujours pas là. Pourquoi étaient-ils si longs ? Enfin, en milieu d'après-midi, un cavalier solitaire entra dans le village par le nord. Vêtu de noir, ganté de cuir noir, il arborait une tonsure de moine ; une longue épée pendait à sa ceinture.

Ce prêtre était-il l'Inquisiteur de Blackburn ? Ça en avait tout l'air.

Son cheval, lui aussi noir comme du charbon, paraissait bien petit pour son cavalier. Mais, quand celui-ci mit pied à terre, je compris mon erreur : le cheval n'était *pas* petit, c'était le cavalier qui était d'une taille impressionnante. Le boucher, qui mesurait bien six pieds de haut, sortit pour l'accueillir, et le formidable personnage le dépassait d'une bonne tête.

Bizarrement, il était seul. Un Inquisiteur est généralement accompagné d'une dizaine d'hommes. Quand j'étais tombé entre les mains du père Ormskirk, à Salford, son entourage était composé de moines et de mercenaires armés. Sans compter son cruel assistant chargé de torturer et d'exécuter les sorcières qu'ils capturaient. Pourquoi celui-ci était-il sans escorte ?

On lui amena Tilda, toujours bâillonnée mais libérée de son bandeau, les poignets liés par-devant. Il attacha à ces liens une corde dont il fixa l'autre bout à sa selle pour traîner la captive derrière lui. La chose ne prit qu'un instant.

Puis il enfourcha sa monture et reprit la route de Blackburn, Tilda trébuchant à sa suite.

Je contournai prudemment le village afin de les suivre. Je gardai mes distances de peur que l'Inquisiteur ait bientôt deux prisonniers à interroger et torturer. Je n'avais pas la moindre idée sur la façon de délivrer Tilda des mains de ce géant armé, mais je ne pouvais pas l'abandonner. Je regrettai de n'avoir rien avalé avant de partir, pas seulement à cause des protestations de mon estomac : j'aurais aussi besoin de forces tout au long de cette traque.

En fin d'après-midi, l'étroit sentier que suivait l'Inquisiteur s'enfonça dans la pénombre d'un bois. J'entendis bientôt un croassement de corbeaux. Les charognards étaient à terre, occupés à se repaître. À l'approche du cavalier, ils s'envolèrent avec des criaillements de protestation et se perchèrent sur les branches alentour. Je découvris alors les corps, étendus sous les arbres ; j'entendis le bourdonnement des mouches. Puis Tilda poussa une exclamation, à demi étouffée par le bâillon.

Le cavalier noir s'arrêta un instant devant chaque cadavre. S'assurait-il que tous étaient bien morts ou admirait-il son œuvre ? Car je le suspectai aussitôt d'être l'auteur de ce carnage.

Quand il eut repris sa route et que lui et Tilda furent hors de vue, je m'approchai pour examiner les victimes. J'en comptai neuf, tous des moines. Or, ils ne portaient aucune trace de blessure, à croire qu'ils étaient tombés raides morts sur place. L'un d'eux était un novice à peine plus âgé que moi. Un autre portait une épée dans un fourreau pendu à sa ceinture. J'en déduisis que c'était lui le véritable Inquisiteur.

Quant à l'auteur de ce massacre, tout accusait le géant sur son cheval noir. Il les avait surpris sur la route du village, s'était fait passer ensuite pour l'Inquisiteur et avait emmené Tilda captive.

Qui était-il ? J'eus soudain la réponse à ma question, mais elle était si effrayante que je refusai d'y croire. Plus loin, cependant, le cavalier vira vers l'est. Puis il vira encore pour chevaucher vers le sud, ce qui confirma mes craintes. Ce n'était pas la direction qu'il aurait dû prendre. Je savais maintenant où il emmenait Tilda.

Il avait seulement fait semblant de se rendre à Blackburn. En réalité, il allait vers Salford. Au-delà, il y avait un autre entremonde, le repaire de la cruelle déesse Circé.

J'avais tremblé à l'idée que Tilda soit aux mains de l'Inquisiteur,

mais elle était tombée dans un danger bien pire. Cet homme était un serviteur de la déesse. Quand il lui aurait remis Tilda, elle mourrait. Circé désirait plus que tout son sang si particulier : elle l'avait hérité d'une mère à la magie puissante, et d'un père qui était non seulement le septième fils d'un septième fils, mais aussi celui d'une sorcière lamia.

Circé avait de nombreux serviteurs. Lors de notre précédent affrontement avec elle, Tom, Alice et moi, nous avons été menacés par les Mages, trois chats géants particulièrement féroces – en réalité trois rois transformés par sortilège. Ce cavalier noir n'était probablement pas humain. J'ignorais quelle était sa véritable nature, mais il avait tué l'Inquisiteur et son escorte sans laisser aucun signe extérieur de violence. Son pouvoir était certainement redoutable.

Je continuai de le suivre à bonne distance, bien déterminé à libérer Tilda avant qu'elle ne pénètre dans l'entremonde de Circé. Comment ? Je n'en avais encore aucune idée.

Le soir tombait. Le cavalier mit pied à terre et dressa son campement dans une petite clairière. Je le vis dénouer la corde qui reliait Tilda à sa selle et s'en servir pour ligoter sa prisonnière à un arbre. Puis il attacha son cheval au même arbre et se mit à ramasser du bois. La flamme jaillit d'un coup, et je soupçonnai le géant d'avoir utilisé un sort semblable à celui que Tilda employait pour allumer les chandelles.

Bientôt, un grand feu flambait. Quand environ une heure plus tard il ne resta plus que des braises rougeoyantes, l'homme poussa plusieurs cris d'une curieuse voix haut perchée, qui se répercuta parmi les arbres. Signalait-il sa présence à des comparses ?

Je compris vite la raison de ces appels. Un lapin apparut dans la clairière et bondit vers lui. Il retira ses gants noirs, et quand le petit animal fut à sa portée, il s'en saisit et lui tordit le cou. Un autre lapin et un gros lièvre apparurent. Il les tua de la même façon. Puis, sans se soucier de les vider et de les dépecer, il les jeta tels quels dans les braises.

Il ne tarda pas à les dévorer. Leur chair noircie devait être encore crue à l'intérieur, mais il s'en reput, arrachant la peau avec ses dents et rongant voracement les os.

Tilda, le dos contre l'arbre, la tête penchée, semblait contempler le sol. Elle devait avoir faim, et surtout horriblement soif. Moi, je m'étais arrêté quelques instants pour boire à un ruisseau ; elle, elle n'avait rien pris depuis qu'elle m'avait quitté le matin précédent.

Fatigué, je m'allongeai sur l'herbe. Pendant un temps qui me parut interminable, je luttai contre le sommeil. Il finit pourtant par m'emporter ; tous mes muscles se relâchèrent avec délice.

Tout à coup, je fus éveillé, mais je n'étais plus dans mon corps : je planais au-dessus de la clairière, au-dessus de la silhouette vêtue de noir, auprès du feu, et de Tilda attachée à l'arbre, sa tête retombant sur sa poitrine.

Je voyais à travers les yeux du loup ailé qui portait une parcelle de mon âme. Il n'était pas à l'abri d'une attaque, je descendis donc avec d'extrêmes précautions. Le serviteur de Circé pouvait fort bien me blesser de loin. Les moines n'étaient-ils pas tombés morts sans raison apparente ? Si j'étais tué ici, mon corps humain mourrait aussi.

Je me posai sur une branche, en face de Tilda. À ma gauche, le noir serviteur de Circé se baissa vers les braises ; il continuait de manger. J'étais beaucoup plus près de lui, à présent, et je constatai que ses mains n'étaient pas humaines. Elles étaient recouvertes d'écailles, et chaque doigt se terminait par une longue griffe jaune.

Bien qu'en partie dissimulé par le feuillage, j'avais une vue directe sur Tilda. Soudain, elle releva la tête, regarda dans ma direction, et ses yeux s'agrandirent de surprise. Puis elle m'adressa un bref sourire avant de refermer les yeux et de laisser retomber sa tête.

Je craignis que sa réaction n'ait alerté son ravisseur sur ma présence. Mais il continuait de se repaître. Il avait dévoré les deux lapins et s'attaquait maintenant au gros lièvre.

Je l'observai un moment, me demandant ce que je pouvais tenter sous la forme du petit loup ailé. Détacher Tilda ? Pourquoi pas ? Mes griffes étaient capables de trancher ses liens. Et si je lui ôtais son bâillon, elle pourrait utiliser sa magie contre le serviteur de Circé. Mais serait-elle assez forte pour lutter contre lui ? Je n'en étais pas sûr ; mieux valait ne pas courir un tel risque. Je devais plutôt attendre qu'il s'endorme avant de libérer Tilda. Peut-être retrouverais-je alors mon corps humain, et nous nous échapperions avant le réveil de notre ennemi.

Malheureusement, je n'étais pas encore assez habile. Incapable de changer de forme, je plongeai de nouveau dans le noir. Quand je me réveillai, les rayons du soleil filtraient à travers les branches, au-dessus de moi. Je bondis sur mes pieds. Le jour était levé depuis au moins une heure ; le cavalier était déjà parti, et Tilda avec lui.

Je me lançai aussitôt sur leurs traces, affolé. Puis je me calmai.

J'étais sûr qu'ils se dirigeaient vers Salford et l'entremonde de Circé, je ne risquais pas de les perdre. Je ramassai des champignons, la première nourriture que je prenais depuis la veille. Puis je trouvai des baies comestibles et m'accordai quelques instants pour les manger. J'en remplis aussi mes poches en espérant pouvoir bientôt les offrir à Tilda.

J'avais eu raison de prendre le temps de me restaurer car, peu après, je repérai le cavalier et sa prisonnière à quelque distance. Je les suivis avec une prudence renouvelée. J'avais encore une longue route à parcourir, et je savais que ce devait être bien pire pour Tilda.

J'espérais que le serviteur de Circé ferait une autre halte avant d'atteindre sa destination. S'il voyageait toute la nuit suivante, je n'aurais aucune chance de libérer la captive. Je tâchai de ne pas trop y penser.

Par chance, je m'étais inquiété pour rien. Le ciel s'était éclairci, et quand le soleil disparut à l'horizon, le cavalier noir s'arrêta dans une autre clairière. Après avoir attaché Tilda à un arbre ainsi que son cheval, il se comporta exactement comme la nuit précédente. Il alluma un feu et lança ses cris pour attirer des lapins, qui furent bientôt jetés dans les braises avec leur fourrure, le cou brisé.

Tandis qu'il mangeait, Tilda, la tête basse, gardait les yeux fermés. Elle devait avoir horriblement soif. Son ravisseur ne craignait-il pas qu'elle meure d'épuisement ? On survit environ trois jours au manque d'eau. Mais, tirée derrière le cheval, elle était sûrement à bout de forces.

Sans attendre que le cavalier ait terminé son repas, je m'installai pour dormir. Ces deux jours de marche rapide presque sans nourriture m'avaient exténué. Or, une fois de plus, je me retrouvai dans les airs, surveillant la clairière par les yeux du loup ailé. Je découvris le serviteur de Circé allongé près des braises, endormi. Il avait retiré ses gants noirs, révélant ses mains écaillées aux longues griffes. Tilda était toujours à demi affaissée contre le tronc.

Je me posai dans l'herbe, en face d'elle ; je ne voulais pas la toucher de peur qu'elle ne lâche un cri de surprise qui alerterait son ravisseur. Mais elle releva la tête, ouvrit les yeux et me regarda. Je volai jusqu'à son bras gauche, et il ne me fallut que quelques secondes pour trancher avec mes griffes la corde qui lui liait les mains et la retenait au tronc de l'arbre. Je voltigeai devant elle tandis qu'elle reprenait son équilibre et se débarrassait du bâillon.

Cela lui coûta un grand effort ; elle tremblait de tout son corps. Je

jetai un coup d'œil anxieux vers l'énorme silhouette allongée près du feu, puis je volai un peu plus loin sous les arbres. Tilda me suivit à pas lents, soit à cause de l'épuisement, soit par crainte de faire du bruit.

J'aurais voulu réintégrer mon corps humain, mais je ne savais pas comment. Or, à l'instant où cette intention me venait à l'esprit, je sombrai dans le noir. Presque aussitôt, j'ouvris mes yeux d'homme et sautai sur mes pieds. Tilda avançait si lentement que je n'eus aucune peine à la rattraper.

Elle me jeta un regard en coin et voulut parler. Seul une sorte de croassement sortit de sa gorge desséchée. Elle respirait péniblement. Je pris dans ma poche une poignée de baies que je lui tendis. Elle les avala avidement, mais je refusai de la tête quand elle m'en demanda encore.

– Trop de nourriture d'un coup te rendrait malade. Il te faut d'abord de l'eau.

Au bout d'un moment, nous arrivâmes près d'un ruisseau et nous agenouillâmes tous deux pour étancher notre soif. Puis nous reprîmes notre marche, à un rythme un peu plus rapide. La lune se leva bientôt. Elle était presque pleine et répandait alentour une lumière d'argent.

Le cavalier noir avait-il remarqué notre fuite ? Alice, la mère de Tilda, s'en serait aisément arrangée. Je me souvenais comment elle avait fait lever un épais brouillard pour nous dissimuler aux yeux de l'Inquisiteur qui nous pourchassait. Devais-je en parler à Tilda ? Elle saurait peut-être créer un sortilège du même genre ? Mais elle avait à peine la force de mettre un pied devant l'autre, aussi je me tus.

Puis ce fut trop tard. Nous entendîmes un martèlement de sabots.

Le cavalier noir était à nos trousses.

– Cette fois, je vous tiens tous les deux ! rugit-il en tirant son épée.

Il galopait droit sur nous.

UNE OMBRE NOIRE

Je me figeai sur place, paralysé par la peur. Tilda leva le bras et tenta de psalmodier un sort. Mais sa voix était rauque et affaiblie ; elle n'émit qu'une sorte de murmure. Saurait-elle nous défendre par magie contre ce puissant serviteur de Circé ?

Elle réussit du moins quelque chose...

Une branche se balança, jetant une espèce de feuille-griffe vers le visage du cavalier. Mais ce ne fut pas suffisant. Il se baissa et repoussa la branche d'un revers d'épée.

Puis il s'approcha, son arme levée prête à s'abattre sur Tilda. Je ne pouvais pas le laisser faire. D'un coup, la peur me quitta, je retrouvai ma liberté de mouvement. Je bondis devant Tilda pour la protéger. Mais mon court poignard était encore à ma ceinture, et l'épée siffla vers ma tête.

Je me jetai sur le côté pour esquiver le coup mortel. Pas assez vite. Une douleur fulgurante éclata sous mon crâne, une explosion de lumière m'aveugla. Je crus que la lame m'avait entamé le cerveau. Je me sentis tomber, et je sombrai dans les ténèbres les plus épaisses que j'eusse jamais connues.

Alors, de nouveau, je fus dans la conscience du loup ailé. Je survolais la clairière et regardais mon corps humain gisant face contre terre. Étais-je mort ? Auquel cas, pourquoi voyais-je à travers ces yeux de tulpa ? Le cavalier noir fit virer sa monture pour la lancer vers Tilda.

Elle s'enfuit en courant, mais il la rattrapa sans peine. De la main gauche, il la saisit par les cheveux et la souleva de terre. Elle hurla, leva les bras pour tenter de se dégager.

Il y a un mot qui décrit un faucon s'abattant sur une proie, c'est le verbe *fondre*. Un faucon fond sur sa proie. Les ailes collées au corps, il tombe du ciel comme une pierre.

C'est ce que je fis instinctivement. Je fondis sur le serviteur de Circé. Je lui ouvris la joue avec mes griffes, lui tailladant la chair

jusqu'à l'os et jusqu'aux dents.

Poussant un cri, il vacilla sur sa selle et lâcha Tilda ; elle roula sur le sol, loin des sabots du cheval. J'avais déjà déployé mes ailes pour remonter dans les airs, prêt pour une seconde offensive.

Cette fois, je volai droit vers la face grimaçante du cavalier. Si je réussissais à lui crever les yeux, Tilda pourrait s'échapper.

Il abattit son épée sur moi, et je sentis le souffle de la lame ; j'avais cependant percé ses défenses et j'attaquai, les serres ouvertes. Mais, comme la sorcière d'eau au bord du marais, il détourna la tête et je manquai ma cible. Je ne réussis qu'à tracer des sillons sanglants sur son front. Battant frénétiquement des ailes, je remontai haut dans le ciel.

J'avais l'intention de fondre à nouveau sur lui comme un faucon, bien décidé à lui arracher les yeux. Or, il leva la tête, et quelque chose, dans son attitude, me poussa à descendre autrement que je l'avais prévu, en décrivant de lentes spirales.

Arrivé à environ trente pieds au-dessus de lui, je découvris mon ombre, projetée par la lune. Elle était gigantesque. L'ombre noire de mes ailes ouvertes s'étendait largement de chaque côté de ma cible : la créature de Circé sur son cheval. Doué d'une vision perçante, je lisais la terreur sur le visage du cavalier.

Tilda elle aussi me regardait d'un air ahuri.

Je compris alors ce qui s'était passé. L'ombre n'était pas un simple effet d'optique causé par la lune et la hauteur où je me trouvais. Je n'étais plus le minuscule loup ailé. Mon tulpa était devenu incroyablement énorme et puissant.

Je plongeai avec furie sur mon ennemi et le renversai de sa selle. Le cheval s'enfuit au galop entre les arbres, sans cavalier. Celui-ci émit un cri, un seul. Je l'avais déjà déchiqueté à coups de griffes et de dents. Je l'emportai dans les hauteurs avant de le lâcher, mais il était déjà mort. Il parut rétrécir, ses mains et ses pieds se rapprochèrent, jusqu'à ce qu'il ne soit pas plus gros que deux graines de sycomore avec leurs ailettes, qui descendaient en tournoyant entre les branches.

Ma vision, alors, s'obscurcit. Avais-je accompli tout cela dans mes derniers moments, mon tulpa survivant un peu plus longtemps que mon corps humain ? Je ne regrettais rien, je me sentais en paix. Étonnamment, je ne ressentais aucune peur de la mort. Rien qu'une immense reconnaissance d'avoir pu sauver Tilda.

L'instant d'après, j'étais perché sur une branche, toujours dans ma forme de tulpa, les serres refermées sur l'écorce, les yeux fermés. J'entendais quelqu'un pleurer au-dessous de moi.

J'ouvris les yeux. Je vis Tilda, penchée au-dessus d'une masse recroquevillée dans l'herbe. Elle sanglotait sans retenue, en se balançant de douleur. Je quittai la branche et voletai au-dessus d'elle pour voir ce que ses épaules me cachaient.

Le choc fut tel que je faillis m'écraser au sol. C'était mon corps humain, tout ce qu'il y avait de plus mort.

L'épée avait pénétré profondément dans mon crâne, ma nuque et mes épaules étaient inondées de sang. Tilda se releva, toujours en larmes. Elle alla ramasser l'épée qui gisait dans les hautes herbes. Et elle s'en servit pour creuser une tombe.

La tâche était rude, elle lui prit beaucoup de temps. La fosse n'était pas assez profonde, les bêtes n'auraient aucun mal à en retirer le cadavre.

Je contemplais ma propre dépouille, trop perturbé pour bien saisir la réalité de cette vision. Je m'attendais à sombrer dans les ténèbres d'un instant à l'autre.

J'avais appris que, lorsqu'un tulpa prend conscience de sa véritable nature, il se désintègre et cesse d'exister. Ce n'était pas le cas d'un tulpa captif, ce que j'étais. Un fragment de l'âme de Wulf vivait en lui. Mais comment pouvait-elle subsister maintenant que Wulf était mort ?

Puis je me rappelai le serviteur de Hrothgar qui m'avait accueilli et conduit jusqu'à la tombe de son maître. La volonté de Hrothgar avait continué de l'animer bien après son dernier souffle.

Tilda fouilla dans mes poches. Elle en tira la plume, le miroir, mon carnet et mon couteau, qu'elle mit dans la poche de sa jupe. Elle me traîna jusqu'à la fosse et me recouvrit de terre en la repoussant avec ses mains. Mon visage disparut en dernier.

Cela fait, elle se releva et tassa la surface à coups de botte.

Puis elle repartit sous les arbres. Je montai haut dans le ciel pour la suivre. Arrivée près d'un ruisseau, elle choisit de grandes et lourdes pierres plates et revint sur ses pas. Je compris qu'elle voulait en protéger ma tombe. J'aurais aimé l'aider, mais, dépourvu de mains, je ne pouvais qu'observer son pénible travail. Elle fit plusieurs allers et retours, chargée de lourdes pierres, et ne leva pas une fois les yeux

vers moi.

Quand elle eut enfin terminé, l'aube était proche. S'allongeant alors devant la tombe, elle pleura. Puis sa respiration se ralentit et elle s'endormit.

Je me sentais calme, étrangement détaché des événements. Tout cela me semblait irréel. Aucun prêtre n'avait prié pour le repos de mon âme, mais le comportement de Tilda m'avait réconforté. Mon départ dans l'autre monde l'avait visiblement attristée, et son chagrin était aussi puissant que n'importe quelle prière.

Or, je n'étais pas passé dans l'autre monde. Les sorcières vont en Enfer après leur mort. Qu'en était-il de ceux qui avaient fait de leur mieux pendant leur vie ? Je ne croyais plus en Dieu, encore moins depuis que j'avais travaillé avec des épouvanteurs. Je n'avais donc aucun espoir d'aller en Paradis. Peut-être mon âme avait-elle disparu, ne laissant derrière elle qu'une parcelle de mon identité ?

Le soleil était levé depuis plusieurs heures quand Tilda se réveilla. Elle retourna au ruisseau pour se laver le visage et les mains. Puis elle revint s'agenouiller devant ma tombe.

Alors seulement elle leva les yeux et me vit pour la première fois depuis que j'avais tué le serviteur de Circé. Ses yeux s'agrandirent de surprise. Elle leva la main. Sans hésitation, je descendis et vins me poser sur sa paume. J'avais retrouvé ma petite taille, j'aurais pu tenir dans son poing.

– Wulf ! Wulf ! s'exclama-t-elle, les larmes aux yeux. Comment est-ce possible ?

Elle caressa tendrement ma tête velue de son doigt, et j'émis un petit croassement aigu. Mais même si j'avais été doué de parole, je n'aurais pas su répondre à sa question. Et elle m'avait appelé « Wulf » ! Comment pouvais-je être Wulf, puisqu'il gisait, raide et froid, dans une fosse recouverte de terre et de pierres ?

Au bout d'un moment, en dépit du manque de dialogue, nous trouvâmes un moyen de communiquer. Je m'envolai et tournai trois fois autour de sa tête. Puis nous repartîmes tous les deux dans la même direction. Nous retournions dans l'entremonde que Hrothgar avait légué à Wulf.

Sauf que je n'étais pas Wulf. J'étais une créature portant en elle un minuscule fragment de son âme. Maintenant que Wulf était mort,

pourrais-je encore pénétrer dans ce refuge ? Nous avons un besoin impérieux de retrouver un lieu sûr.

PARTIE DE CHASSE

Nous atteignîmes enfin les deux sycomores, et Tilda se dirigea vers eux d'un pas confiant tandis que je décrivais des cercles prudents au-dessus de sa tête.

Le doute m'assaillit de nouveau : l'entremonde nous laisserait-il entrer tous les deux ? Après tout, j'étais l'héritier de Hrothgar. Par sécurité, je me posai sur l'épaule de Tilda, dans l'espoir de faciliter notre passage.

J'avais eu tort de m'inquiéter. Le ciel reprit aussitôt son habituelle teinte rougeâtre, et Tilda s'avança sous les arbres pour gagner le pont enjambant les douves. J'étais toujours sur son épaule quand elle s'arrêta devant la grande porte. Elle poussa le battant, et nous entrâmes.

Je me posai sur le bord de la table pour regarder Tilda préparer le souper, une tourte au mouton pour elle et, pour moi, une assiette de viande crue. Affamé comme je l'étais, je dévorai le tout en un instant. Ce goût de sang était délicieux. Même si je conservais ma mémoire d'humain, je n'étais plus Wulf ; mes besoins étaient tout autres.

Après le repas, je tâchai de communiquer de mon mieux avec Tilda sans le secours des mots. Je volai jusqu'à ma chambre et j'éraflai le bois de la porte de mes serres. Elle comprit ! Dorénavant, elle laisserait toutes les portes ouvertes pour que je puisse entrer et sortir à mon gré. Ce serait plus facile que de tenter de manœuvrer les poignées avec mes petites mains griffues.

La seule porte que je ne rayai pas fut celle de la chambre de Tilda, par respect pour son intimité.

Puis, en retournant vers la bibliothèque, je fis une autre demande. Je volai vers l'unique fenêtre de la vaste pièce, qui donnait sous l'avant-toit.

Tilda alla aussitôt chercher une des échelles servant à atteindre les étagères du haut et la positionna sous la fenêtre. Elle dut lutter pour l'ouvrir, car elle était coincée. Finalement, elle l'entrouvrit juste assez pour me permettre de passer.

L'instant d'après, je m'élevai au-dessus de la maison, filai vers les deux sycomores et retournai dans le monde des humains pour une partie de chasse. J'avais encore faim.

Malgré la hauteur où je volais, ma vue perçante me permettait de repérer de petites créatures comme des souris des champs, qui mouraient avant d'avoir compris ce qui leur arrivait. Le loup ailé que j'étais se régala de leur chair crue et de leur sang chaud.

Je dus attendre l'aube pour apercevoir des proies plus conséquentes, capables de contenter mon appétit. Les lapins sortent volontiers à cette heure indécise, juste avant le lever ou juste après le coucher du soleil. Le troisième que je tuai, je le rapportai à Tilda, car il ne lui serait plus possible de se ravitailler au village.

Ce ne fut qu'en arrivant à la fenêtre que je compris mon problème : à mesure que je chassais, mon corps s'était adapté à la taille de mes proies.

Je réussis à grand-peine à pousser le gros lapin par l'ouverture. Il tomba et s'écrasa sur le plancher, qu'il éclaboussa de sang. Alertée par le bruit, Tilda entra alors dans la bibliothèque. Elle grimpa à l'échelle, tira sur la fenêtre jusqu'à ce qu'elle s'ouvre assez pour me laisser passer.

Puis elle regarda le sol taché et fit claquer sa langue d'un air réprobateur :

– Toi, il va falloir te dresser !

J'avais beau savoir qu'elle plaisantait, je n'appréciai pas d'être traité comme un animal domestique. Je fonçai donc vers le sol, refermai mes serres sur le lapin, volai jusqu'à la cuisine et le déposai dans l'évier.

Quand Tilda m'eut rattrapé, elle regarda le gibier et s'exclama en souriant :

– Oh, je vois ! C'est pour moi, c'est ça ?

Ce sourire m'ayant rassérééné, j'assistai à ses préparatifs et à son repas, mon propre estomac largement rempli. Cette fois, elle dut faire la vaisselle elle-même, ce qui ne fit qu'augmenter ma bonne humeur.

– Eh bien, Wulf, dit-elle enfin en s'essuyant les mains, retournons à la bibliothèque. On a du travail.

Je la suivis de mauvais gré. D'une part, cela me déplaisait qu'elle m'appelle *Wulf*. Ne voyait-elle donc pas que je n'étais qu'un tulpa, qui pouvait cesser d'exister d'un instant à l'autre ? D'autre part, que

pouvais-je faire d'utile, désormais, dans une bibliothèque ?

Je me posai sur le bureau, renfrogné, tandis que Tilda examinait les rayonnages et entassait les livres près de moi.

S'asseyant enfin, elle déclara :

– Perche-toi sur mon épaule si tu veux. Tu peux encore lire, non ?

Je jetai un œil aux couvertures et aux tranches des ouvrages. Oui, je pouvais lire. Mais j'avais décidé de bouder et ne fis aucun effort pour montrer que j'avais compris. Je la regardai feuilleter rapidement les volumes les uns après les autres. De temps en temps, elle prenait des notes.

Je finis par m'ennuyer et m'enfuis par la fenêtre. Ayant tourné deux ou trois fois au-dessus de la maison, je quittai l'entremonde. Cette fois, je survolai le village de très haut, afin que quiconque lèverait la tête me prenne pour un oiseau.

Je détestais cet endroit. C'était là que tous nos ennuis avaient commencé, et c'était en grande partie la faute de Tilda. Si elle ne s'était pas montrée aussi grossière avec le boucher et n'avait pas utilisé sa magie, rien de tout ceci ne serait arrivé.

Peu à peu, cependant, je repoussai cette amertume. J'apprenais beaucoup de choses sur l'art de voler. Je sentais les courants chauds sur lesquels m'appuyer, telle la fumée d'un feu s'élevant en spirale. Puis, en observant mieux, je découvris que cet air chaud n'était pas invisible. On aurait dit un ruisseau d'une subtile teinte brune, qui le distinguait clairement des courants plus froids.

Au-dessous de moi, des strates d'air glissaient les unes sur les autres telles de légères couvertures, de couleurs variées et de différentes températures, qui soutenaient mon vol.

Je virevoltai, les essayant les unes après les autres. Le petit loup ailé était né avec la capacité de voler, mais il pouvait encore exercer son adresse. Je passai des heures à m'entraîner ainsi, savourant un puissant sentiment de liberté, goûtant la caresse du vent, montant très haut dans le ciel, loin au-dessus des créatures soumises aux lois de la gravité, obligées de marcher, glisser ou ramper. Le plaisir que j'éprouvais me fit oublier mes soucis, au moins pour quelque temps, et je regrettai d'avoir blâmé Tilda.

Je m'amusais tant que je repoussai sans cesse le moment de retourner à la bibliothèque.

Tilda avait remis tous les livres en place. Assise devant la table, les

bras croisés, elle m'attendait, la mine déterminée.

– C'est bien ce que je pensais, déclara-t-elle quand je me posai devant elle. Tu te demandais pourquoi tu n'avais pas disparu avec la mort de ton corps humain. La réponse est simple : ton âme s'était séparée entre deux corps. Quand le cavalier t'a tué, elle s'est entièrement transférée là.

Elle me désigna du doigt.

– Alors, reprit-elle, où finit l'humain et où commence le tulpa ?

Je ne comprenais pas vraiment ce qu'elle voulait dire. Pensait-elle qu'il y avait en moi plus qu'une parcelle de l'âme de Wulf ? Avait-elle été transférée dans sa totalité ? Nous n'avions aucun moyen de le savoir. Une seule chose, toutefois, était claire : même si je n'étais qu'un tulpa créé par mon moi humain défunt, je disposais encore de l'entière mémoire de Wulf.

– Tu sais ce qu'il te reste à faire, non ? me lança-t-elle en me fixant intensément.

Même si j'avais pu parler, sa question m'aurait laissé sans voix car je n'avais pas la réponse.

– Voyons si tu as gardé tes capacités, reprit-elle. Crée un tulpa ! Tu as de l'entraînement, maintenant. Il devrait t'être facile de convoquer Raphaël. Allez, vas-y ! Qu'est-ce que tu attends ? Fais travailler ton imagination !

Je restai un long moment sans réagir ; Tilda s'était assise, elle attendait patiemment. Je commençai enfin à me concentrer. Le processus ne me parut pas différent de ce qu'il était quand j'habitais mon corps humain. Tilda avait raison, en fin de compte. Je m'étais souvent entraîné à faire apparaître Raphaël, qui m'avait sauvé du monstre au long bras surgi sous mon lit.

Au bout de quelques instants, et après avoir lentement compté de cinq à zéro, Raphaël se matérialisa, comme en lévitation au-dessus du bureau grâce à un lent battement de ses immenses ailes blanches. Ce n'était pas ma meilleure réussite. Le bleu de sa robe était un peu passé, et la lame de son épée manquait de brillance. Néanmoins, ce n'était pas si mal. Quand il s'effaça, je me sentais plutôt content de moi.

Le sourire de Tilda s'élargit :

– Bravo ! Je savais que tu y arriverais ! À présent, tu n'as plus qu'à créer un autre tulpa, un captif, cette fois. Un tulpa à l'image de

quelqu'un qu'il te sera facile de faire exister, parce que tu le connais bien. Tu vas créer *un autre* Wulf ! Partager à nouveau ton âme ! Te faire revivre sous une apparence humaine !

PAR LES YEUX DU TULPA

Je regardai Tilda, abasourdi. Ce qu'elle me demandait était à la fois impossible et complètement fou. Si j'avais eu l'usage de la parole, je n'aurais pas mâché mes mots.

Aussi troublé qu'irrité, je quittai aussitôt la bibliothèque et l'entremonde. Bientôt, je survolai de nouveau les bois et les champs. Je commençai par chasser. Le loup ailé prenant le dessus sur ma part humaine, je n'étais plus qu'un être d'instinct, dépourvu de toute pensée rationnelle. Je débusquai des lapins, des lièvres, des musaraignes. Tout à ma colère, je tuai et tuai encore, me repaissant de chair crue et de sang chaud jusqu'à en être dégoûté. Au coucher du soleil, mon estomac révolté rejeta tout ce qu'il avait ingurgité.

Je vins alors me percher sur l'un des deux sycomores marquant l'entrée de l'entremonde. Je restai là, parfaitement immobile. Seul mon esprit au travail passait une à une au crible les injonctions de Tilda. Je finis par conclure, honteux, que je m'étais conduit comme un sale gosse.

Puis je me rappelai Tom Ward, changé en lamia pour liquider les créatures que Circé avait lancées à nos trousses. La terreur que j'avais ressentie devant cette métamorphose était la cause de mon refus de devenir son apprenti. Je comprenais à présent mon erreur. S'il s'était conduit avec une telle férocité, c'était pour nous sauver la vie. Et moi ? J'avais massacré toutes ces petites bêtes par dépit et par colère, non pour me défendre ou me nourrir.

Je m'étais trompé à propos de Tom. J'avais été lâche. J'aurais dû rester auprès de lui.

Quand je regagnai la bibliothèque, Tilda s'était retirée dans sa chambre. Sans doute était-elle dans son lit, éveillée, furieuse et déçue. Son idée était la bonne. Elle avait simplement voulu m'aider à sortir de ma misère.

Je me posai sur le bureau et focalisai toute ma concentration sur la tâche qu'elle m'avait impartie. Je n'avais jamais été du genre à

chercher mon reflet dans les miroirs. Peu soucieux de mon apparence, et n'ayant d'ailleurs rien de particulièrement remarquable, je n'avais jamais péché par vanité. Je connaissais mieux les cheminements de mon cœur et de mon esprit que les aspects physiques du garçon appelé Wulf. Néanmoins, je rassemblai tous mes souvenirs pour appeler le tulpa à se manifester.

Au début, la créature qui apparut manquait de consistance, je voyais au travers. Elle avait une tête, deux bras et deux jambes, et portait par-dessus sa robe de moine le manteau à capuchon des épouvanteurs. Je forçai ma concentration, et le phénomène se reproduisit...

Mon âme se divisa de nouveau. Par les yeux de mon tulpa humain, je regardai le petit loup ailé, posé devant moi.

Ça ne dura qu'un bref instant, mais je restai à la fois stupéfait et soulevé par un espoir nouveau. Je n'étais pas allé au bout du processus, je n'y avais pas vraiment cru. Je n'avais fait cet effort que par devoir vis-à-vis de Tilda. Maintenant, je savais que je pouvais réintégrer mon corps humain. Et cette perspective ranimait toute ma volonté.

Je ne voulais pas montrer mon tulpa humain à Tilda trop tôt de peur de la décevoir. Au fil des jours, je gardai donc mes distances avec elle. La nuit, je continuai de chasser pour la ravitailler. Chaque fois, elle me remerciait, non sans une certaine froideur.

Je supposai que mon attitude l'avait blessée. Elle vint une seule fois jeter un œil dans la bibliothèque par l'entrebâillement de la porte. J'étais alors en pleine concentration, mais mon tulpa n'était pas visible à cet instant. Elle s'éloigna sans un mot, une expression indéchiffrable sur le visage.

Tard ce soir-là, je toquai à la porte de sa chambre.

– Entre ! me lança-t-elle.

Elle était assise sur son lit et se leva à mon arrivée avec un sourire joyeux. Elle s'avança vers moi, les bras grands ouverts, et me contempla avec fierté. Comme quoi, sous ses airs distants, elle avait vraiment cru à ma réussite. Malheureusement, ses bras se refermèrent sur le vide. Malgré des efforts intenses pour maintenir ma nouvelle apparence, j'avais déjà disparu. Elle leva les yeux vers l'endroit où je me tenais à présent, perché sur le rebord d'une des hautes fenêtres.

– C'était très bien, Wulf ! déclara-t-elle avec gravité. Sauf que ton

nez devrait être un peu plus long, tes yeux plus rapprochés, et tu as oublié la grosse verrue sur ton menton.

Je la fixai, décontenancé, jusqu'à ce qu'elle éclate de rire. Je compris alors qu'elle plaisantait.

J'avais donc désormais deux moi-même. Mais où était mon âme ? Se partageait-elle entre les deux tulpas ?

Il me fallut encore une semaine avant de faire exister mon nouveau tulpa un peu plus longtemps. Le procédé était le même que pour convoquer Raphaël. Peu à peu, minute par minute, je progressais.

Je travaillai avec acharnement, et mon projet finit par aboutir. Je voyais par les yeux de mon tulpa, j'entendais avec ses oreilles, je sentais ce qu'il sentait, et je mangeais pour satisfaire un appétit sans cesse grandissant.

Cependant, quelque chose avait changé. Je ne pouvais plus faire exister simultanément les deux entités. Quand je regardais par les yeux du petit loup ailé, le tulpa Wulf cessait d'être et inversement.

Un autre problème se présenta alors. Tilda me rendit les objets qu'elle avait pris sur mon cadavre, et je les remis dans mes poches. Ils y restaient tant que j'étais le tulpa Wulf. Mais dès que je redevais le loup ailé, ils tombaient sur le carrelage de la cuisine.

Il y avait une solution : de même que j'avais pu me créer des vêtements et des bottes, je pouvais recréer ces objets comme appartenant au tulpa. Mais cela prendrait du temps, et je doutais de savoir dupliquer un objet magique comme la plume rouge. Je craignais d'abord que, sans elle, Circé ne revienne hanter mes rêves. Par chance, elle ne se manifesta pas.

Tout cela était inédit et fort étrange. Mon nouveau corps n'était pas tout à fait celui qu'il avait été. Je finissais pourtant par croire que rien n'avait changé et que j'étais le même. Je possédais la mémoire de Wulf, je me comportais comme Wulf.

Alors, où était la différence ?

Étais-je encore Wulf ?

Il me fallut deux semaines de plus avant de réussir à contrôler parfaitement mon tulpa humain. Je proposai alors que nous allions faire quelques provisions, mais pas au village habituel, évidemment.

– Des fermiers nous vendraient peut-être quelque chose ? suggéra Tilda.

J'étais attablé face à elle, et nous finissions nos pâtés de lièvre.

– Peut-être, dis-je. Mais nous devons aller assez loin ; je ne fais pas confiance aux gens du coin. Les nouvelles vont vite, par ici. Ils entendront bientôt parler de la sorcière emmenée prisonnière, qui n'est jamais arrivée à Blackburn. Ils trouveront les corps de l'Inquisiteur et de ses hommes. Les alentours de cet entremonde ne seront plus sûrs. L'Église enverra des moines les explorer, peut-être même des soldats.

– Je suis désolée, reprit Tilda après un temps de silence. C'est ma faute. Je n'aurais pas dû parler au boucher sur ce ton.

– Ce qui est fait est fait. D'ailleurs, inutile de prendre des risques en tentant d'acheter dans les fermes. Il y a un autre village, au sud de Billinge. Il s'appelle Chadwick Green, je crois, et il n'est pas sur la route de King's Moss. Il ne doit guère y avoir de communication entre eux. Les gens auront peut-être entendu parler de la mort de l'Inquisiteur, mais il y a peu de chances qu'ils te reconnaissent. Ça vaut le coup d'essayer.

– Sûrement. Sans vouloir me montrer ingrate, ton régime de lièvre et de lapin commence à me lasser.

Le lendemain dès l'aube, nous nous mîmes en route, mais au bout de cinq minutes, je choisis de reprendre mon autre forme. Après avoir sombré un bref instant dans les ténèbres, je me retrouvai dans les airs, survolant de très haut la cime des arbres. Je descendis en décrivant de larges cercles et vins me poser sur l'épaule de Tilda.

– J'espère que tu porteras le sac plein au retour, me fit-elle remarquer, ce à quoi évidemment je ne répondis rien.

Chadwick Green était un gros bourg, où les clients se pressaient dans les nombreuses échoppes, le long de la rue principale. C'était une bonne chose, car, au milieu de cette foule, Tilda risquait peu d'attirer l'attention. Je me perchai sur une cheminée d'où je pouvais la surveiller le temps qu'elle fasse ses achats. J'attendis qu'elle ait regagné la route pour reprendre ma forme humaine et marcher à ses côtés en portant le sac comme elle l'avait souhaité.

Ce soir-là, nous dînâmes d'un poulet rôti aux pommes de terre et au chou, assaisonné d'herbes soigneusement choisies par l'habile cuisinière. C'était une façon de fêter ma réussite et je me sentais heureux. Mais, à présent que je connaissais bien Tilda, je savais

déchiffrer ses humeurs.

Elle avait quelque chose en tête.

Ayant terminé son assiette, elle reposa ses couverts sur la table et me livra ses réflexions :

– Tu n’as eu aucun mal à tuer le serviteur de Circé. Saurais-tu modifier à ton gré la taille du loup ailé ?

– À ce moment-là, ça s’est fait tout seul. Maintenant, je contrôle de mieux en mieux le processus. Je pense être bientôt capable de le faire.

– Alors, nous sommes presque prêts à attaquer Circé. Nous pénétrerons dans son repaire pour la détruire. Dans quelques jours, mes parents seront peut-être de retour à Chipenden...

Dans son désir de délivrer Tom et Alice, elle oubliait qu’ils étaient probablement morts. Mais il aurait été cruel de ma part de le lui rappeler. Au fond d’elle-même, elle le savait. Cependant, sa proposition était beaucoup trop téméraire.

D’une voix calme, je tentai de la dissuader :

– Nos forces combinées n’y suffiront pas, Tilda. Circé est une déesse. Ta mère elle-même n’a pas su la vaincre.

– Tu penses que je ne suis pas aussi puissante que ma mère, c’est ça ? s’indigna-t-elle en élevant la voix.

Malgré sa colère qui montait, je devais la détourner d’un projet aussi fou.

– Un jour, tu le seras. Tu es jeune, tes pouvoirs se développent encore. Si ta mère avait été là quand le serviteur de Circé nous traquait dans les bois, il ne nous aurait jamais trouvés. Alice aurait créé un brouillard pour nous cacher. Je l’ai vue le faire. Elle m’a dissimulé aux yeux des hommes de l’Inquisiteur. Sans elle, j’aurais été capturé, torturé, exécuté. Toi, je t’ai vue tenter d’éjecter le cavalier de sa selle...

Je me mordis la langue trop tard, les mots m’avaient échappé :

– ... et tu as presque réussi. Mais *presque*, ce n’est pas suffisant.

– Ce n’est pas juste ! protesta Tilda. J’étais affaiblie, déshydratée, tirée derrière ce cheval depuis deux jours sans avoir avalé une goutte d’eau. Ma magie n’était plus assez forte.

Elle regagna sa chambre, furieuse. Ce n’était pas la première fois

que nous échangions des propos acerbes en fin de soirée. Je n'aurais pas dû me montrer aussi dur, sachant combien Tilda se tourmentait pour ses parents. La fatigue était souvent la cause de nos disputes. La journée avait été belle, j'étais triste et honteux qu'elle se termine de la sorte.

UNE PORTE POUR L'ENFER

Je me réveillai avec l'aube. Tilda était déjà à la cuisine, en train de frire des œufs et des tomates. Elle se levait presque toujours avant moi.

– Coupe-nous donc de belles tranches de pain ! me lança-t-elle joyeusement. Et ne lésine pas sur le beurre !

Même si nous nous étions querellés le soir, nous nous comportions toujours au matin comme si rien ne s'était passé.

Quoique... Ce « comme si » n'est peut-être pas la bonne expression. Je crois que nous effacions tous deux, en toute honnêteté, jusqu'au souvenir de cette querelle. Chaque jour était un recommencement, et les bêtises de la veille ne projetaient plus aucune ombre sur la nouvelle journée.

Nous fûmes bientôt attablés devant un délicieux petit déjeuner. Je fis alors une proposition qui amena un sourire sur le visage de ma compagne. C'était une chose que j'avais en tête, y ayant réfléchi pendant la nuit, et les mots m'échappèrent comme par inadvertance. Mais c'était de bons mots, décrivant un bon plan. Au moins, nous tenterions quelque chose, ce qui réconforterait Tilda.

– Je ne courrais pas un grand risque, commençai-je, en allant jeter un œil sur l'entremonde de Circé. De l'extérieur, j'entends. Qui sait si elle ne l'a pas abandonné pour aller s'installer ailleurs ? S'il y a une activité quelconque, je pourrai la détecter, et réunir des informations utiles pour le jour où nous serons prêts à attaquer. Elle ne saura même pas que je suis venu.

– Tu ne courrais pas un grand risque, en effet, acquiesça Tilda.

Visiblement, ma proposition lui plaisait, tenaillée comme elle l'était par le désir d'agir.

– Et ce serait utile de savoir s'il y a des changements. Surtout, sois bien prudent ! Je veux te voir revenir sain et sauf. Promis ?

- Promis.
- Quand comptes-tu partir ?
- Tout de suite après le petit déjeuner.
- En ce cas, je te dispense de la vaisselle.

Elle n'eut pas besoin de me le dire deux fois. Dix minutes plus tard, je quittais notre entremonde et volais vers Salford.

En approchant de la ville, je fis un détour pour revoir le monastère de Kersal, où j'avais passé presque une année de noviciat.

Mon contrôle du loup ailé s'améliorait rapidement. Je changeais désormais de taille à volonté. J'avais envie de visiter le scriptorium où travaillaient les moines copistes, un endroit dont je me souvenais bien. Pas plus gros qu'une abeille, j'entrai par une fenêtre ouverte et me posai sur le rebord.

Certes, ma petitesse présentait un danger : on pouvait m'écraser contre un mur. Mais il aurait d'abord fallu qu'on me remarque, et, au contraire des abeilles bourdonnantes, je volais sans un bruit.

Douze moines travaillaient en silence, concentrés. On n'entendait que le crissement de leurs plumes sur le papier ou le vélin. Je n'en reconnus aucun, ce qui n'avait rien d'étonnant : quatorze ans s'étaient écoulés depuis mon départ. Trois d'entre eux étaient de tout jeunes garçons, sans doute entrés depuis peu au monastère. Un vieux moine émacié à la mine austère les surveillait, les bras croisés. Lui, je l'identifiai soudain : c'était Frère Halsall, le maître des novices. En dépit de sa sévérité, il s'était montré bon avec moi quand j'avais été emprisonné et torturé par l'Inquisiteur. Il avait soigné mes brûlures au front et m'avait encouragé avec de bonnes paroles.

L'âge ne l'avait pas épargné. L'homme robuste que j'avais connu était devenu un vieillard chenu au teint jaunâtre. Choqué et attristé, je filai par la fenêtre et montai au-dessus des toits du monastère en prenant la taille d'un faucon crécerelle.

Le temps est cause de bien des changements, mais y être confronté aussi brutalement est pire que d'assister, jour après jour, à ceux qui affectent graduellement tous les mortels. Mes parents étaient morts tous les deux, leur souvenir se perdait dans le passé. J'étais très jeune lorsque j'avais perdu mon père, et je voyais souvent son fantôme hanter notre grange. Quand ma mère avait rendu l'âme, j'étais au monastère depuis trois mois, et on ne m'avait pas autorisé à rentrer à

la maison pour ses funérailles. Quatorze années de plus s'étaient écoulées depuis, pourtant ma peine était toujours aussi grande.

Ce passage du temps me rappela la maison de Chipenden abandonnée où tant d'épouvanteurs avaient travaillé au service du Comté, et ma tristesse redoubla. On ne pouvait pas revenir en arrière, jamais je ne reverrais mes parents, jamais Frère Halsall ne retrouverait sa jeunesse. Je ferais du moins tout ce qui était en mon pouvoir pour ramener Tom et Alice chez eux. Seulement, j'attendrais le moment opportun, je ne prendrais pas le risque d'une attaque prématurée comme Tilda l'aurait voulu.

Je survolai Salford de très haut en suivant la rue principale. Je vis tout en bas la grande maison où Johnson avait habité. Les vitres étaient brisées et on avait cloué des planches en travers de la porte. Salford était désormais sans épouvanteur, mais j'étais sûr que beaucoup se réjouissaient de son absence, en dépit du pouvoir grandissant de l'obscur. Obnubilé par la chasse aux sorcières, il avait souvent commis des erreurs de jugement. Bien des femmes enfermées dans ses cachots n'avaient jamais pratiqué la magie ; les gens du coin redoutaient ses emportements et beaucoup le détestaient.

Maintenant, je ne terminerais jamais le livre qui devait sauver sa réputation. Je me demandais comment il vivait, au moulin, et ce qu'il adviendrait de lui quand il vieillirait et perdrait ses forces comme Frère Halsall.

D'humeur sombre, je fus pris d'un mauvais pressentiment en approchant du village où était dissimulée l'entrée de l'entremonde de Circé. Beaucoup de fermes alentour étaient abandonnées. Quatorze ans plus tôt, déjà, bien des familles avaient quitté la région. Aujourd'hui, c'était pire. Circé était cannibale, ses compagnons familiers se nourrissaient eux aussi de chair humaine. Ils avaient dû razzier les environs pour satisfaire leurs monstrueux appétits.

Je volais à présent juste au-dessus du village maudit, qui était tel que dans mon souvenir : une unique rue bordée de quelques maisons, une épicerie et une petite église avec un large portail. L'endroit semblait désert, mais ce n'était qu'un camouflage magique. Du moins si la déesse était toujours là. C'était l'un des points que je venais vérifier.

Réduisant de nouveau ma taille à celle d'un insecte, je descendis dans un bosquet, sur la pente qui menait à la rue. De là, j'avais une bonne vue sur la boutique, l'église et deux ou trois maisons.

Posé sur une branche du plus grand arbre, je patientai. Qu'est-ce

que j'attendais ? Je l'ignorais. Je ne pouvais pas rester là indéfiniment. J'avais promis à Tilda d'être de retour avant la nuit, et je ne voulais pas qu'elle s'inquiète.

Même si le village paraissait abandonné, je ne doutais pas de pouvoir entrer dans l'entremonde de Circé en approchant de la boutique comme précédemment. Je saurais alors si, oui ou non, la déesse résidait encore en ces lieux. Mais j'avais également promis à Tilda de ne pas le faire, et j'entendais bien tenir cette promesse-là aussi. J'avais d'ailleurs une autre bonne raison de ne pas m'y risquer : une fois à l'intérieur de cet endroit maléfique, je n'aurais aucune garantie de pouvoir en ressortir. Alice m'avait donné autrefois deux plumes magiques liées l'une à l'autre. En les séparant, on provoquait un *exeunt*, un sort d'expulsion, qui permettait de quitter l'entremonde de Circé. Sans ces plumes, je n'avais aucun moyen de m'échapper.

Je possédais mon propre entremonde, le refuge que m'avait légué Hrothgar. Mais celui de Circé était bien plus qu'un simple refuge. C'était un passage, un pont entre l'obscur et le monde des humains, qui lui permettait de chasser ses proies. L'entrée de cette boutique était vraiment la porte de l'Enfer.

J'entamais mon vol de retour quand j'entendis derrière moi des sons inquiétants : des pleurs entrecoupés de cris de douleur.

En faisant demi-tour, je vis des gens qui descendaient la pente de la colline. Je les comptai rapidement ; ils étaient dix-sept. Quatre gardes armés entouraient treize prisonniers, trois hommes, deux femmes et huit enfants. Deux des hommes – probablement leurs pères – portaient les deux plus petits, à peine en âge de marcher.

Un autre cri s'éleva : un vieil homme suivait péniblement le rythme de la marche, et l'un des gardes lui flanquait de méchants coups de pied dans les mollets. On conduisait certainement ces prisonniers dans l'entremonde.

Les plus jeunes adultes deviendraient les serviteurs de Circé. Ses horribles petits familiers, après leur avoir dévoré le cerveau, s'installeraient dans leurs crânes pour contrôler leurs corps. Quant aux enfants, trop petits pour cet usage, ils serviraient de nourriture à la déesse et à ses sbires.

Je ne pouvais pas laisser faire une chose pareille.

Je n'eus même pas besoin de réfléchir.

Décollant de mon perchoir, j'augmentai considérablement ma taille et déployai mes griffes. Le premier garde tomba mort avant d'avoir

compris ce qui lui arrivait. J'en tuai deux autres de la même manière. Le dernier s'enfuit en courant et réussit presque à atteindre la rue. Mais il tomba avant d'avoir pu la traverser.

Sous l'apparence de Wulf, perpétrer un tel massacre m'aurait semblé aussi difficile que perturbant, même pour délivrer des prisonniers. Ma nature de loup ailé, bien qu'encore habitée par ma mémoire humaine, était totalement dépourvue de ce genre de réticences. Elle ne se préoccupait que des conséquences immédiates de ses actes. Cette tuerie sauverait des innocents de l'horreur à laquelle ils étaient condamnés, rien de plus.

Circé saurait-elle ce qui était arrivé à ses serviteurs ? Chercherait-elle à se venger ?

Je repris rapidement ma forme humaine. Les prisonniers, déjà terrifiés par leur capture, avaient cru mourir sous l'attaque du loup ailé. À présent, figés sur place, ils me fixaient avec des yeux épouvantés.

– Partez vers le nord ! Allez à Salford ! leur lançai-je. Vous y serez en sécurité.

En vérité, ils y seraient *un peu plus* en sécurité. Combien de temps faudrait-il à Circé, guidée par ses appétits voraces, pour diriger son attention vers cette petite ville ? Je me gardai bien de le leur dire, désireux de leur rendre quelque espoir.

À l'instant même, malgré sa terreur, le petit groupe s'élança vers le sommet de la colline pour reprendre la route du nord. Redevenu le loup ailé, je m'élevai très haut et les suivis un moment en décrivant de larges cercles, tandis qu'ils fuyaient loin du danger. Puis, réduisant de nouveau ma taille à celle d'un insecte, je regagnai ma position sur la plus haute branche du plus grand arbre du bosquet.

Les gardes morts gisaient toujours là où ils étaient tombés, et le village paraissait toujours aussi abandonné. Au bout d'une demi-heure, je calculai que les familles en fuite auraient le temps d'atteindre Salford avant que Circé n'ait lancé d'autres serviteurs à leurs trousses.

Le soit tombait, et je devais repartir pour que Tilda ne se fasse pas de souci. Je repris donc mon vol. En approchant de Salford, je fus soulagé de voir que le petit groupe avait presque atteint les faubourgs de la ville.

À l'ouest, le soleil n'était plus qu'un disque rougeoyant au-dessus de la mer. Ayant peu de chances d'arriver à la maison avant qu'il ait

totallement disparu, je pouvais m'attendre à une sérieuse semonce de la part de Tilda. Mais quand je lui aurais appris la raison de mon retard, j'étais sûr qu'elle me pardonnerait.

Ce fut la sensation d'un danger imminent qui me poussa à me retourner.

Mon pressentiment ne m'avait pas trompé.

Trois larges silhouettes ailées me poursuivaient, gagnant du terrain à chaque seconde.

Circé avait envoyé ses sbires à mes trousses.

PÉCHÉ D'ORGUEIL

Mon premier réflexe fut d'accélérer pour les semer. Ils ne devaient surtout pas découvrir l'emplacement de mon entremonde ! Même s'ils n'étaient pas assez puissants pour y pénétrer, Tilda et moi n'y serions plus en sécurité. Des serviteurs de Circé nous sauteraient dessus à la moindre tentative de sortie.

Je jetai un nouveau coup d'œil en arrière ; ils se rapprochaient dangereusement. Ils me paraissaient d'autant plus immenses que j'étais tout petit. Je grossis donc considérablement et sortis mes griffes.

J'aurais dû avoir peur. Or, bien qu'un peu nerveux, j'étais surtout excité à l'idée de combattre de tels adversaires. À l'intérieur de ce tulpa, mon état d'esprit était tout autre que dans mon fragile corps humain. J'étais toujours Wulf et en même temps une créature sauvage, qu'exaltaient le risque, la chasse et le combat.

Virant brusquement, je filai droit sur eux, prêt à les heurter de front. C'étaient des êtres reptiliens à longue queue et à tête de serpent, aux corps et aux ailes recouverts d'écailles vertes. Ils me rappelaient les dragons que j'avais vus sur des livres de contes confiés aux moines du scriptorium pour qu'ils les recopient. L'un des novices, un véritable artiste, avait reproduit avec tant de talent les illustrations en couleurs qu'elles étaient encore plus belles que les originales.

Les dragons étaient censés cracher le feu par la gueule et les narines. Allaient-ils me réduire en cendres avant que mes griffes les aient déchirés ? Circé était-elle capable de leur conférer des pouvoirs aussi dévastateurs ?

Certes, c'était une magicienne puissante. Je me rappelai les trois rois qu'elle avait transformés en espèces de chats monstrueux aux crocs meurtriers, et la sorcière au profil semblable à un croissant de lune qu'elle s'était créée comme servante, et qui volait sur un balai.

Or, les sorcières ne volent pas, tous les épouvanteurs vous le diront. Celle-ci ne le pouvait que dans l'entremonde où la magie de Circé le lui permettait. Cela lui aurait été impossible dans le monde des

humains, les pouvoirs de la déesse s'y heurtant à certaines limitations. Cette idée me donnait à réfléchir. Sous ma témérité de tulpa ailé, ma prudence humaine dominait encore.

Aussi, juste avant de me trouver à portée des gueules à grandes dents, craignant un jet de flammes, je fis un brusque écart, plongeai sous le ventre des trois dragons et filai vers les arbres en contrebas. La forêt était épaisse, et j'envisageai déjà un moyen de m'en servir pour tuer ou déstabiliser au moins l'un de mes ennemis. Tandis que je volais à dix pieds à peine au-dessus du sol, ils me poursuivaient à grande vitesse, l'un derrière l'autre.

Il y avait un sentier herbu, à travers bois, qui tournait vers la gauche. J'avais remarqué, d'en haut, qu'il se rétrécissait peu à peu, enserré de chaque côté par les arbres. Tout en conservant ma vitesse, je réduisis ma taille afin de m'adapter à ce changement. Les trois dragons, n'étant pas des tulpas, ne pourraient en faire autant. Je pariai sur le fait que les deux à l'arrière suivraient celui de tête. Tout au désir de me capturer, ils prendraient trop tard conscience du danger.

J'avais pensé juste.

Il y eut un bruit de branches brisées et un hurlement aigu, suivis d'un choc lourd. Je ralentis avant de me poser et me retournai. Comme je l'avais espéré, le premier de mes poursuivants avait heurté un tronc et s'était écrasé au sol. Les deux autres s'envolèrent aussitôt au-dessus de la canopée.

Le monstre ailé gisait sur le flanc, l'aile gauche brisée. Profitant de son triste état, je lui déchirai la gorge au passage avant de me mettre hors d'atteinte.

Puis, prenant appui sur un courant ascendant, je m'élevai à grande hauteur de sorte à dominer les deux derniers dragons. Ils décrivaient des cercles au ras des arbres en poussant des cris de détresse, tandis qu'au-dessous la terre s'imbibait du sang de leur compagnon mort.

Je planai un instant, tel un faucon prêt à fondre sur sa proie. Ayant choisi ma cible, je me laissai tomber comme une pierre. Ma deuxième victime fut aussi facile à tuer que la première. Je remontai de nouveau dans les hauteurs, triomphant, laissant le cadavre ensanglanté dégringoler dans les arbres en contrebas.

Je fondis alors vers mon troisième adversaire, les griffes étendues, tout gonflé de fierté, sûr de ma victoire finale. N'étais-je pas le seigneur du ciel, le maître de toutes choses ?

Pauvre idiot que j'étais ! Arrogant et stupide !

Au temps de mon noviciat, j'avais appris qu'une âme détruite par le péché était vouée à la damnation. Les péchés capitaux, comme la colère, l'envie ou la luxure, étaient au nombre de sept. Le plus grave de tous était l'orgueil. Lucifer, le Porte-Lumière, avait été le plus beau des anges ; son orgueil l'avait précipité en Enfer.

C'était ce qui m'arrivait.

Sans tomber en Enfer, je calculai simplement mal la distance entre ma cible et moi, car j'avais sous-estimé la vivacité de la créature : elle évita sans peine mes griffes.

Je n'évitai pas les siennes.

Je virai aussitôt, mais les serres acérées me labourèrent le flanc, taillant dans ma chair des sillons sanglants. Secoué par des spasmes de douleur, je tombai vers les arbres. Le dragon plongea vers moi avec un cri de triomphe, prêt à m'achever.

Mais, quand ses griffes se refermèrent sur ma gorge, je n'étais plus là. Je m'étais posé sur le sol, planté sur mes deux jambes, ayant retrouvé ma forme humaine. Mes côtes déchirées me faisaient horriblement mal, mon sang coulait jusque dans mes bottes.

Ignorant la souffrance, je concentrai toute mon énergie dans ma volonté de survivre. J'étais de nouveau sur le sentier serpentant entre les arbres, derrière le cadavre du premier monstre envoyé par Circé. Mon adversaire devrait survoler cet énorme obstacle pour m'atteindre, tout en prenant garde de ne pas se blesser les ailes contre les troncs de chaque côté.

Le dragon évita ces deux difficultés avec une aisance incroyable. Les ailes collées au corps, il plana au ras du sol et frappa, les serres tendues.

Une fois encore, je n'étais plus là. À présent, quelque forme de tulpa que je choisisse, elle partageait mon âme.

Mes ailes s'étaient déployées, toutes blanches. J'étais Raphaël. Je m'élevai dans les airs et me plaçai dans l'axe parfait pour une frappe mortelle. Faisant siffler la lame de ma grande épée, je décapitai proprement la bête-dragon. Un jet de sang macula ma robe bleue. Mon troisième et dernier adversaire était vaincu.

J'abandonnai le tulpa de Raphaël dès que l'affaire fut réglée. Mais dès mon retour sous la forme du loup ailé, la douleur oubliée dans le feu de l'action reprit ses droits. La mort de mon corps humain n'avait en rien affecté mon corps de loup, car il contenait une part de mon

âme ; si je n'avais pas créé un tulpa captif, ma création serait morte avec moi. Maintenant que je n'avais plus à ma disposition que des corps de tulpas, une blessure causée à l'un d'eux affectait toutes mes autres formes. Je l'apprenais à mes dépens.

Je pris péniblement la route du retour. Le soleil se coucha, amenant l'obscurité, tandis que des ténèbres bien plus effrayantes menaçaient de fermer mes yeux pour toujours. Ma respiration était laborieuse, mon cœur battait à coups irréguliers. Enfin, prêt à rendre mon dernier souffle, je passai entre les deux sycomores, et pénétrai sous le ciel rougeâtre de mon entremonde. Autrefois, il m'effrayait ; à présent, il m'accueillait chez moi.

Je me faufilai par la fenêtre de la bibliothèque et me laissai chuter jusqu'au sol telle une feuille morte. Là, je repris ma forme humaine. Je trouvai juste assez de force pour appeler Tilda avant de perdre connaissance.

Je n'ai qu'un vague souvenir de ce qui suivit. Je restai au lit, dévoré par la fièvre, trempant mes draps de sueur. On me faisait boire des tisanes amères, je voyais d'étranges lueurs au-dessus de ma tête. Je divaguais, et une voix me répondait, me chuchotant de me taire.

C'était la voix de Tilda. La plupart du temps, ses mots me semblaient incompréhensibles ; ce fut cependant sa magie qui me tira des rives de la mort. Puis je finis par comprendre ce qu'elle me disait.

Je la contemplai, simplement heureux de sa présence et rempli de reconnaissance. Je sentis mon cœur fondre dans ma poitrine en découvrant à quel point elle était belle. Elle m'apparaissait comme un ange aux longs cheveux noirs, aux pommettes hautes et au sourire céleste.

Alice avait dû être ainsi au même âge. Je comprenais pourquoi Tom Ward était tombé amoureux d'une sorcière.

– On ne peut vraiment pas te laisser sortir sans surveillance ! grommela Tilda en secouant la tête.

Elle avait dû répéter ça plusieurs fois quand elle me soignait, mais j'avais alors l'esprit trop confus pour répliquer. Ce matin-là, je me sentais nettement mieux. J'avais cependant trop faim pour argumenter. Elle s'assit sur le bord de mon lit et me tendis un bol de soupe fumante. Je levai la main pour le prendre ; c'était la première fois que j'en avais la force.

– Tu arriveras à manger seul ? me demanda-t-elle.

Je fis signe que oui, m'emparai de la cuillère et la plongeai dans le bouillon odorant. Je devais faire attention de ne pas m'éclabousser, car mes mains tremblaient. Je ne dis pas un mot avant d'avoir vidé le bol.

Tilda m'avait sauvé la vie grâce à ses herbes et à sa magie, et cela lui avait pris plusieurs semaines. Je commençais tout juste à retrouver mes forces.

– Merci, dis-je en lui rendant le bol et la cuillère. C'était délicieux. Mais sache que je suis parfaitement capable de me débrouiller sans toi ! Ce qui m'est arrivé n'est dû ni à ma bêtise ni à mon imprudence. Tu aurais fait la même chose à ma place...

Je lui avais déjà fait un récit embrouillé de mon aventure, entrecoupé d'assoupissements. Cette fois, je lui racontai en détail ce qui s'était passé, depuis le moment où j'avais libéré les prisonniers jusqu'à mon combat contre les monstres envoyés par Circé.

Tilda resta longtemps silencieuse. Puis elle emporta le bol et la cuillère avant de revenir avec un verre d'eau. Cette fois, elle ne s'assit pas au bord du lit. Elle se mit à arpenter la chambre, plongée dans ses pensées.

Enfin, elle s'arrêta pour me regarder droit dans les yeux :

– Tu as tenu ta promesse de ne pas pénétrer dans l'entremonde de Circé. Et tout ce que tu as fait, j'aurais pu le faire aussi.

Avec un sourire, elle ajouta :

– Oui, on peut te laisser sortir sans surveillance !

Elle tira alors de sa poche une feuille de papier qu'elle me tendit. Avant même d'avoir entamé la lecture, j'avais reconnu l'écriture.

C'était une lettre de Grimalkin.

TUEURS DE DIEUX

Je message de la tueuse était des plus concis :

Alice Deane et Tom Ward sont en vie, et je sais où ils

sont retenus. Rendez-vous à minuit, la veille de la prochaine pleine lune, à l'endroit habituel.

Grimalkin

– La prochaine pleine lune, c'est dans neuf jours, dit Tilda en reprenant la missive. J'ignore pourquoi Grimalkin nous impose un tel délai, mais ça nous laisse le temps de te remettre en forme.

– Alors, commençons tout de suite !

Repoussant la couverture, je balançai les jambes sur le côté du lit.

Avec l'aide de Tilda, je fis mes premiers pas de convalescent dans l'espoir de progresser rapidement. En effet, jour après jour, je retrouvai mes forces. Bientôt, je pus planer au-dessus de la maison sous la forme du loup ailé. Chaque vol me laissait tout courbaturé. Néanmoins, la nuit précédant la pleine lune, j'étais prêt à retrouver Grimalkin et à prendre part à ce qui se préparait.

Je craignais ce moment depuis ma première rencontre avec Tilda. Je n'avais jamais cru en notre victoire contre la déesse ; après avoir frôlé la mort de si près, j'y croyais encore moins. Or, même si nous n'en avions pas discuté, nous savions tous les deux ce que signifiait la lettre de Grimalkin. L'heure était venue de sauver Tom et Alice, ou du moins de le tenter.

Nous allions affronter Circé.

Marchant presque épaule contre épaule, Tilda et moi quittâmes l'inquiétant ciel rouge de mon entremonde pour surgir sous la lumière argentée de la lune.

Grimalkin nous attendait dans l'ombre des arbres. Elle n'était pas

seule.

Une mince jeune fille se tenait à ses côtés, portant une jupe ouverte semblable à celle de la tueuse, des lanières de cuir entrecroisées sur la poitrine où pendaient les fourreaux de ses armes, ainsi qu'un collier d'os de pouce autour du cou. À part sa taille – elle arrivait tout juste à l'épaule de Grimalkin – elle aurait pu être sa jumelle. Ni l'une ni l'autre ne semblait appartenir à notre monde. Elles luisaient légèrement dans l'obscurité et, à mes yeux, ressemblaient plus à des démons qu'à des humaines.

– Voici Thorne, déclara Grimalkin.

Thorne ne dit pas un mot. Elle nous fixait, et nous la fixions en retour.

– Tu sais où sont mes parents ? demanda Tilda. Ils vont bien ?

– Comme je le disais dans ma lettre, répondit Grimalkin, ils sont en vie. Et je peux vous conduire à l'endroit où la déesse les tient emprisonnés. Mais affronter Circé sera extrêmement périlleux. À l'heure actuelle, son pouvoir est en phase ascendante. Dans l'obscur, une lutte constante se mène pour déterminer qui est le plus puissant. Pendant des âges, le Malin fut le maître incontesté. Puis un nouveau dieu du nom de Talkus parvint presque à le dominer. Après sa destruction, les dieux reprirent leur combat pour la suprématie. Finalement, Circé l'a emporté, soutenue par de nombreux habitants de l'obscur, ce qui la rend plus redoutable que jamais.

Pour l'heure, à part le sifflement du vent entre les branches, tout était silencieux. Il n'y avait rien à ajouter aux sinistres déclarations de Grimalkin ; la situation était encore pire que je ne l'avais imaginé.

– Maintenant, Tilda, viens avec moi. J'aimerais que nous en discussions en privé, reprit la tueuse en me jetant un coup d'œil qui me parut dénué d'aménité.

Tandis qu'elles s'éloignaient, Grimalkin entoura de son bras les épaules de Tilda dans un geste maternel qui ne lui ressemblait pas. Elles avaient longtemps vécu ensemble, leur lien affectif devait être fort.

Elles s'enfoncèrent dans l'obscurité du bois, me laissant seul avec la prénommée Thorne, qui continuait de me fixer sans ciller.

Se méfiaient-elles de moi ? Ou Grimalkin souhaitait-elle m'épargner des révélations trop terribles pour que je puisse les entendre ?

La présence de Thorne me mettait mal à l'aise, et je pris la parole

pour rompre ce silence inconfortable :

– Avons-nous une chance, face à une déesse aussi puissante ? Peut-on vraiment espérer la vaincre ?

La jeune morte esquissa un sourire, ce qui découvrit ses dents limées en pointe comme celles de Grimalkin :

– Le règne de Circé s’achève. Grimalkin et moi, nous sommes les tueuses de dieux.

D’une voix triomphante, elle s’écria :

– Nous avons tué la déesse Hécate, qu’on disait être la reine des sorcières. Maintenant, nous allons abattre Circé !

– Comment avez-vous vaincu Hécate ? m’enquis-je.

– La lutte a été particulièrement difficile, mais nous l’avons emporté. Hécate occupait un carrefour où elle gardait son énorme chaudron, source de ses pouvoirs magiques. Je lui ai enfoncé mon poignard en plein cœur et j’ai fait tourner la lame trois fois selon les instructions de Grimalkin, mais elle ne mourait pas. Grimalkin lui a frappé la tête contre le rebord du chaudron pour lui briser le crâne, toujours sans résultat. Elle l’a finalement jetée dans le liquide bouillonnant. Toute sa chair s’est détachée, et son squelette est remonté à la surface. Alors, nous lui avons pris les os de ses pouces.

Avec un large sourire, Thorne toucha deux des os de son collier, jaunes et beaucoup plus gros que les autres :

– Ils sont une source de pouvoir exceptionnelle ; ils nous aideront à vaincre Circé.

Cette révélation me laissa aussi impressionné que terrifié. Thorne semblait enchantée de leur prouesse, mais, selon les normes humaines, elle et Grimalkin étaient des entités démoniaques, tout comme Circé.

– Thorne ! appela alors Grimalkin.

La fille me quitta aussitôt pour rejoindre la tueuse dans l’ombre des arbres tandis que Tilda revenait vers moi. Repassant entre les sycomores, nous regagnâmes mon entremonde sans un mot. Une fois à la maison, nous allâmes directement à la bibliothèque et nous assîmes devant la table l’un en face de l’autre.

– Le chat a mangé ta langue ? me lança Tilda.

– La tienne aussi, on dirait ! répliquai-je, tâchant de garder mon calme sans vraiment y réussir. J’ai de quoi être en colère, non ?

Pourquoi ces messes basses avec Grimalkin ? Je n'ai pas le droit de savoir à quoi on va s'attaquer ?

Je me sentais à la fois blessé et jaloux. Tilda était plus proche de Grimalkin que de moi. Leurs secrets n'appartiendraient jamais qu'à elles.

– Bien sûr, tu as le droit de savoir, dit Tilda. Je comprends ta colère, c'est frustrant de se sentir mis à l'écart.

– Donc, Grimalkin n'a pas confiance en moi.

– Elle est inquiète, c'est tout. Oh, elle ne croit pas que tu nous trahirais ou que tu nous poserais des problèmes *exprès*. C'est à cause de ce que tu es, tu comprends ? Tu n'es plus humain, Wulf. Grimalkin pense que ça te rend particulièrement vulnérable à la magie de Circé. Elle pourrait te contrôler, même à distance.

– Ta mère m'a donné une plume magique pour tenir Circé en échec. Maintenant que j'utilise différentes formes de tulpas, je peux peut-être trouver un moyen de la garder toujours avec moi ? Ou créer un tulpa de cette plume ? Ta magie pourrait m'y aider, Tilda ? Ou quelque chose qu'on trouverait dans la bibliothèque ?

– Cette plume n'est efficace que sur un être de chair et de sang, né d'une mère humaine. C'est étonnant que Circé n'ait pas déjà tenté de t'atteindre.

– Autrement dit, vous ne voulez pas de mon aide ?

– On *aimerait* pouvoir compter sur ton aide, Wulf. Mais Grimalkin pense que ce serait trop risqué. Supposons qu'on soit en train de vaincre Circé, et qu'elle commence à te contrôler ! Grimalkin a beau vivre dans l'obscur, elle suit ce qui se passe dans notre monde. Elle sait ce que tu es, ce dont tu es capable. Elle a vu comment tu es venu à bout des dragons ailés ; elle ne veut pas courir le moindre risque. Tu imagines ? Si tu devenais un instrument de la déesse ? Si tu utilisais ta force contre nous ! Et puis, il y a une chose qu'il te faut envisager : ta propre destruction...

– Nous pouvons tous être détruits, Tilda. Sur ce point, je ne suis pas différent de vous.

– Oh, si, tu l'es ! Et il y a pire que la mort ! Circé pourrait faire de toi son esclave ; ce ne serait pas la première fois. Rappelle-toi les trois Mages que mon père a tués ! Ces rois jadis si puissants étaient devenus des bêtes aussi serviles que monstrueuses. Et la bête sous ton lit ? Ton fléau, qui aurait pu te détruire ? Circé est peut-être un fléau plus

dangereux encore, la menace qui pesait sur toi bien avant ta naissance. Elle saccage, capture ou massacre tout sur son passage. Te trouver sur son chemin, tel est peut-être ton destin ?

– C’est complètement fou, Tilda !

– Vraiment, Wulf ? Certains pensent que le cours de notre vie est fixé d’avance. Mais peut-être pouvons-nous le détourner ? Peut-être le pire n’arrive-t-il que lorsque nous faisons un pas dans la mauvaise direction ? Alors, évite de faire ce pas, s’il te plaît !

Nous restâmes un long moment silencieux. Tilda croyait-elle vraiment à ce qu’elle venait de dire ? J’en doutais. Elle cherchait seulement à m’écarter de la bataille contre Circé.

– Pourquoi Grimalkin a-t-elle attendu si longtemps avant de nous contacter ? repris-je.

– Sa magie est plus puissante pendant les nuits de pleine lune. Et elle atteint son maximum à un certain instant de cette phase lunaire. C’est l’heure où nous frapperons Circé.

– Tu ne m’empêcheras pas de vous suivre ! m’exclamai-je, à bout de patience.

Je la fixai avec colère, conscient de l’amertume de mes paroles.

– Non, Wulf, je ne t’en empêcherai pas. Mais veux-tu vraiment le faire, sachant que tu risques de devenir une arme contre nous ? Écoute la voix de ta conscience et reste ici ! C’est la meilleure chose à faire, et tu le sais. Tu me le promets ?

Baissant les yeux, je contemplai la surface de la table.

Enfin, je lâchai dans un murmure :

– Je te le promets. Où Tom et Alice sont-ils gardés captifs ?

– Mieux vaut que tu ne le saches pas, Wulf. Je te connais, tu serais tenté d’y aller. Je me trompe ?

Je hochai la tête en silence. Elle avait raison.

Ce fut la fin de notre discussion.

Tilda se mit en route à l’aube pour rejoindre Grimalkin et Thorne en un lieu convenu, probablement près de l’endroit où Tom et Alice étaient retenus. Quand elles tenteraient de les délivrer, l’affrontement avec Circé serait inévitable.

Qu’elles réussissent ou non à vaincre la déesse, je savais que

l'époque où je vivais dans mon entremonde avec Tilda était achevée. Elle était devenue une véritable amie, elle me manquerait terriblement. Nos adieux se résumèrent à une brève étreinte, nous n'échangeâmes pas un mot. L'expression de Tilda était indéchiffrable ; quant à moi, j'avais l'impression d'être un gamin qu'on met au coin.

Resté seul, j'errai dans chaque pièce de la maison pour finir dans la bibliothèque. Là, je marchai un moment de long en large, avant de m'arrêter devant le bâton que j'avais laissé contre le mur. Je me demandai si j'aurais jamais l'occasion de le rendre à son propriétaire, Tom Ward. Je désirais de toute mon âme aider à les libérer, lui et Alice.

Comment Grimalkin pouvait-elle être aussi sûre que Circé me contrôlerait ?

Certes, le plus raisonnable était que je tienne ma promesse.

Je devais écouter la voix de ma conscience.

Et c'est ce que je fis. Pendant trois bonnes heures.

Puis je pris la route du nord sur les traces de Tilda.

LE TUNNEL

Certes, j'ignorais que Tilda se dirigeait vers le nord, du moins, au début. Je décrivis de larges cercles à basse altitude jusqu'à ce que je l'aie repérée.

Elle marchait vite, courait même parfois. Il lui fallait être au lieu du rendez-vous à la tombée de la nuit, quand la pleine lune monterait dans le ciel.

Je ne devais surtout pas sous-estimer Tilda. Ses pouvoirs de sorcière grandiraient en même temps qu'elle avancerait en âge. Seules la fatigue et la déshydratation l'avaient empêchée de jeter un sort pour se libérer du cavalier noir. Au mieux de sa forme, elle aurait probablement réussi. Et elle avait prouvé ses capacités en me guérissant de mes blessures.

Je gardais prudemment mes distances, craignant qu'elle ne s'aperçoive que je la suivais, mais ma perplexité grandissait. Elle se dirigeait vers le dernier endroit que j'aurais imaginé : la maison de l'Épouvanteur à Chipenden.

À mon dernier passage, je l'avais trouvée abandonnée. J'avais passé la nuit dans l'ancienne chambre où avaient dormi les apprentis successifs, où la tueuse morte m'était apparue pour m'avertir de la menace de Circé et me conseiller de regagner dès que possible l'entremonde de Hrothgar. Elle ignorait alors où la déesse tenait Tom et Alice emprisonnés. Pourquoi avoir choisi cette maison comme lieu de rendez-vous ?

Tilda atteignit le carrefour des saules une heure avant le coucher du soleil. Elle s'assit et se mit à grignoter un peu de nourriture en attendant. La cloche était toujours par terre, à demi enfouie sous les herbes.

Je continuai de guetter de loin. Grimalkin et Thorne n'apparaîtraient qu'à la nuit tombée. J'avais fait de mon mieux pour rester dissimulé, mais la tueuse m'avait peut-être observé depuis l'obscur. Que ferait-elle si elle me repérait ?

Peu à peu, la lumière faiblit, le crépuscule fit place à la nuit, et je m'étonnai de ne voir venir ni Grimalkin ni sa compagne. Qu'est-ce qui les retardait ? Quelque chose avait-il mal tourné ?

Tilda aussi semblait inquiète, car elle se mit à marcher de long en large sous les arbres. Puis je compris que c'était seulement l'impatience de secourir ses parents qui l'agitait ainsi, car la raison du retard de Grimalkin m'apparut soudain : elle attendait l'instant précis où la pleine lune serait à son apogée, pour être elle-même au plus haut de son pouvoir.

Environ une heure avant l'aube, deux points lumineux s'allumèrent entre les saules. Ils grandirent rapidement jusqu'à devenir deux orbes d'argent. Annonçaient-ils l'arrivée d'amis ou d'ennemis ?

Je m'étais alarmé pour rien, car je vis bientôt se dessiner les silhouettes de Grimalkin et de Thorne. Sans doute ces globes étaient-ils la forme qu'elles adoptaient pour voyager depuis l'obscur.

Après une brève conversation, les trois femmes remontèrent la colline en direction de la maison. Je vins alors me poser sur une branche, juste au-dessus de la cloche tombée. J'avais toujours l'intention de les suivre, mais je ne comprenais pas ce qu'elles venaient faire ici, et cela me troublait.

Ayant repris mon apparence humaine, je finis par entrer à mon tour dans le jardin. Aussitôt, comme la dernière fois, la température chuta, et je fus pris de frissons. Je hâtai le pas. Kratch, le gobelin, ne poussa aucun rugissement. Pourtant, je l'entendais gémir au loin.

Grimalkin m'avait appris qu'il était désormais complètement aveugle, et il me faisait pitié, autant qu'on puisse compatir envers une entité aussi dangereuse. Pendant des années, il avait défendu sauvagement la maison contre toute intrusion. À présent, devenu inutile, il semblait souffrir. Se désolait-il de n'avoir pas su protéger Tom et Alice ?

Traversant la pelouse, envahie par les hautes herbes et les buissons, j'approchai de la maison. La porte de derrière pendait toujours sur ses gonds. J'entrai. À l'intérieur, le froid était tel que j'en eus le souffle coupé.

Je fis halte pour écouter, m'attendant à percevoir des pas ou des voix. Je n'entendis que le silence.

J'attendis, le temps que mes yeux s'habituent à l'obscurité. Puis je visitai la maison, pièce après pièce, en commençant par le rez-de-chaussée. Je me déplaçais avec précaution, de peur de me cogner dans

une des trois personnes que je suivais, surtout Grimalkin. Je n'avais aucune envie d'être confronté à la tueuse.

Je montai à l'étage, examinai les chambres une à une. Elles étaient vides – à vrai dire, je n'avais guère envie d'y rencontrer quelqu'un ! Je terminai par la bibliothèque. La vaste pièce, humide et glacée, sentait le moisi. Il s'en dégageait une pénible impression de tristesse et d'abandon. Toutes ces connaissances, rassemblées par des générations d'épouvanteurs pour lutter contre l'obscur, tombaient lentement en poussière.

Il ne restait plus qu'un endroit où chercher, à supposer qu'il existât. Cette grande maison disposait probablement d'une cave. Sinon, où Grimalkin, Thorne et Tilda auraient-elles pu aller ? Je devais trouver la porte qui y menait.

Je supposai que l'accès s'ouvrait dans la cuisine. Je me trompais. Ce que j'avais pris pour la porte d'un placard à balais, dans le couloir, donnait en réalité sur un étroit escalier de pierre. La flamme vacillante d'une torche accrochée au mur prouvait qu'on était passé par là. Je descendis vers une deuxième porte, tout en bas, frissonnant violemment : à chaque marche, l'air se refroidissait encore.

L'idée de m'enfoncer sous la terre n'avait rien pour me plaire. Je me rappelais trop bien ce que j'avais vécu dans l'entremonde de Circé. Et dans un espace aussi confiné, mes déplacements seraient très limités si je devais reprendre la forme du loup ailé. Obligé de rester minuscule, je perdrais les avantages de la taille.

J'ouvris la porte et pénétrai dans la cave. Elle était presque vide – les épouvanteurs de Chipenden n'avaient visiblement pas de bric-à-brac à entasser. Une autre torche accrochée au mur ne me révéla que deux cageots et un vieux seau rouillé. Mais cette impression de netteté était contredite par une énorme brèche, dans le mur du fond, et un amas de briques et de terre, entassées sur le côté.

La dernière attaque contre cette maison était donc venue du sous-sol. Une créature quelconque avait creusé un tunnel et percé le mur de briques pour prendre les habitants par surprise.

Lorsque je m'approchai de l'ouverture circulaire, d'une circonférence d'environ six pieds, je reçus en pleine figure un souffle glacé. Était-ce l'entrée d'un entremonde ou une porte menant directement dans l'obscur ?

L'intérieur du tunnel étant dans le noir total, je m'emparai de la torche que Tilda avait sans doute allumée par magie. Pourquoi ne

l'avait-elle pas emportée avec elle ?

Certes, les deux sorcières mortes qui l'accompagnaient possédaient de nombreux pouvoirs, et peut-être Tilda elle-même voyait-elle dans le noir ou savait-elle produire sa propre lumière. Ce n'était pas mon cas, je m'enfonçai donc dans le tunnel en levant haut la torche.

Étais-je déjà dans l'entremonde appartenant à Circé ? Cela me semblait peu probable, étant donné la distance entre Chipenden et Salford. Quoique... La déesse était sûrement capable de se créer d'autres entremondes.

À la lumière vacillante de mon flambeau, je distinguais des empreintes de pas dans la terre humide, celles de Tilda et de ses deux compagnes. Le tunnel paraissait sans fin, et, devant moi, il n'y avait qu'obscurité.

Au bout d'une centaine de pas, je découvris à ma gauche une énorme porte oblongue, incrustée dans la paroi de terre d'une façon qui me parut bien peu naturelle : elle n'était soutenue par aucun cadre de bois et semblait faite d'un métal si lisse que mon image se reflétait à la surface. Elle n'avait ni poignée ni serrure. Malgré leurs différences de proportions – celle-ci étant presque aussi haute que large –, elle me rappelait l'étrange porte que j'avais vainement tenté d'ouvrir dans la maison de Hrothgar.

Où celle-ci menait-elle ? Ce pouvait être l'entrée d'une crypte où l'on garde un trésor. Ou celle d'un gigantesque cachot...

Les empreintes de pas prouvaient que Tilda, Grimalkin et Thorne s'étaient arrêtées là un moment avant de continuer. Je m'apprêtai à en faire autant quand une intuition me retint.

Je posai doucement ma paume sur la surface métallique. C'était une erreur. Elle était si froide que la main me brûla et faillit rester collée. Le plus raisonnable aurait été de poursuivre mon chemin ; or, un besoin impérieux de découvrir ce qu'il y avait derrière cette énorme porte me maintenait sur place.

Posant la torche sur le sol, je me concentrai. Plusieurs minutes s'écoulèrent avant que je voie mon reflet changer. Enfin, la surface polie me renvoya l'image d'un vieil homme en robe grise, un gros trousseau de clés pendu à sa ceinture. Je voyais par les yeux de Saint Quentin.

Sous l'apparence du saint, j'examinai attentivement la porte ; son absence de serrure ne faisait qu'attiser mon désir de vaincre ce nouveau défi. Aucune fermeture visible ou invisible ne serait capable

de m'arrêter. Il y avait toujours un moyen.

Malgré ma précédente et douloureuse expérience, je tendis ma main osseuse vers la surface.

Cette fois, en dépit du froid intense, je ne ressentis aucune douleur. Au contact du métal, je perçus un cliquètement mécanique ; des barres et des verrous bien huilés se rétractèrent lentement. Puis, sous une légère pression de ma paume, l'énorme porte pivota sans bruit.

Je me concentrai encore une fois ; redevenu Wulf, je repris la torche et franchis le seuil.

J'entrai dans une vaste pièce carrée, au plafond très haut. Le sol recouvert de glace était si glissant que je faillis déraper. Mais ce fut surtout mon esprit qui eut du mal à conserver son équilibre.

Ma seconde supposition avait été la bonne, c'était bien un cachot.

Il renfermait un unique prisonnier, le dernier que je m'attendais à découvrir.

C'était Hrothgar.

SEPT LONGS CLOUS D'ARGENT

Hrothgar était vivant ! Malgré ses yeux fermés, il respirait. Le mince géant se tenait debout, étroitement enchaîné au mur de glace. Les chaînes étaient fixées par sept longs clous d'argent dont les larges têtes triangulaires étaient en fer.

On lui avait imprimé sur le front un curieux symbole : des mots écrits dans une étoile à cinq branches. Il me sembla que c'était du grec, langue que j'ignorais totalement, au contraire du latin.

Hrothgar ouvrit alors les yeux et me vit.

– Pardon, Wulf, chevrota-t-il d'une voix affaiblie. Tout est de ma faute. C'est à cause de moi que tu es ici. Le responsable de ce qui va arriver à la pauvre Tilda dès qu'elle sera entre les griffes de Circé, c'est moi.

– Je vous ai cru mort ! l'accusai-je. Pourquoi m'avez-vous trompé ? Pourquoi avez-vous demandé à votre serviteur de me montrer votre tombe ?

– Bien avant notre rencontre, j'étais déjà aux mains de la déesse. Incapable de me libérer, j'étais soumis à sa volonté. C'est elle qui m'a obligé à te faire enlever. Je ne suis pas cruel, jamais je n'aurais demandé à mon serviteur de briser la jambe de Johnson. C'était un ordre de Circé. Sa connaissance de l'avenir lui permet de prédire les actions des uns et des autres, et d'en tirer profit.

– Mais vous m'avez secouru, protestai-je. Vous m'avez sauvé de mon fléau. Sans vous, j'aurais été massacré.

– J'ai préservé ta vie, Wulf. Je devais te faire franchir cette première étape de ton développement. C'était la condition pour que Grimalkin mette Tilda sous ta protection dans mon entremonde. Circé ne pouvait pas pénétrer dans mon domaine ni y envoyer ses sbires, mais elle savait ainsi où se trouvait Tilda ; elle se tenait prête à la capturer dès que la jeune fille quitterait son abri. J'ai fait ce que j'ai pu pour t'aider, en te rendant la plume, par exemple. Dans l'ensemble, néanmoins, je suivais les plans de Circé.

Hrothgar poussa un profond soupir avant de poursuivre :

– Sans ton intervention, voilà des semaines que le serviteur de la déesse qui s'est emparé de Tilda l'aurait amenée ici. Circé n'avait pas prévu la rapidité avec laquelle tu as maîtrisé tes formes de tulpa, pas plus que l'accroissement de tes capacités. Moi-même, j'en ai été stupéfait. Comme elle se confie souvent à moi, il lui arrive d'admettre ses déconvenues. Quand tu as délivré Tilda, désespérée de voir que son plan avait échoué, elle a écarté le voile magique qui dissimule cet endroit afin que Grimalkin puisse le trouver. Elle savait que la tueuse viendrait l'affronter ici avec Tilda. Et c'est exactement ce qui est arrivé. Nous sommes tous tombés dans ses pièges.

– Mon rapide développement sous forme de tulpa m'a coûté la vie, dis-je amèrement.

– C'est le lot de tous les mortels, y compris de ceux qui ont notre talent pour créer des tulpas captifs. Mais nous sommes de ceux qui peuvent survivre. Tant que notre esprit ne désirera pas en finir, nous passerons un long temps sur cette terre, dans un autre corps que celui de notre naissance. Tout n'était pas mensonge dans ce que je t'ai dit. Bien avant notre rencontre, j'étais mort de la maladie dont je t'ai parlé. Mon cœur n'a pas résisté à ma croissance trop rapide.

Avec un nouveau soupir, Hrothgar poursuivit :

– Je suis un tulpa, à présent, dans l'une des nombreuses formes que je peux prendre, mais toujours vulnérable à la magie de Circé. Elle était incapable de pénétrer dans mon domaine, mais dès que tu l'as eu quitté, elle m'a convoqué, et je n'avais plus la force de lui résister. Elle m'a obligé à détruire mes serviteurs tulpas et m'a réduit en esclavage. Elle me contrôle entièrement ; ces chaînes d'argent et le pentacle sur mon front me lient à cet endroit et m'enferment dans ma forme actuelle.

– Il y a donc un point sur lequel vous avez menti. Dans un de vos livres, vous avez écrit que vous ne créeriez jamais de tulpa captif, car l'idée de partager votre âme vous effrayait.

– Je n'ai pas menti. J'ai écrit ces mots il y a des années, bien avant de changer d'avis et de trouver le courage de devenir ce que je suis désormais.

J'acquiesçai, mais mes pensées prenaient déjà une nouvelle direction. Grimalkin ne s'était pas trompée en soulignant ma vulnérabilité face à Circé, ainsi que Tilda me l'avait expliqué. J'avais eu tort de les suivre jusqu'ici. La déesse pouvait fort bien faire de moi

leur ennemi. Une autre idée m'emplissait de consternation : l'utilisation du fer et de l'argent pour enchaîner Hrothgar sous sa forme de tulpa. C'est ainsi que les épouvanteurs entravaient les créatures de l'obscur. Étais-je devenu l'une d'elles, moi aussi ?

Je tendis la main pour toucher la tête de l'un des clous, mais Hrothgar protesta d'une voix faible :

– Non ! Je ne serai délivré que par la volonté de Circé ou par sa destruction. Va-t'en, maintenant ! Laisse-moi ! Fuis loin d'ici tant qu'il en est encore temps !

J'abaissai le bras, découragé. Si je ne pouvais pas libérer Hrothgar, je ne pouvais pas non plus laisser Tilda aux mains de Circé. Or, étant donné ce que je venais d'apprendre, j'étais déchiré entre deux options. Partir et abandonner Tilda ? Ou rester et risquer d'être un danger pour elle ?

– N'y a-t-il pas un moyen d'échapper au pouvoir de Circé ? demandai-je.

– Si ce moyen existait, je l'aurais utilisé, tu ne crois pas ?

À l'ironie amère de sa question, je sentis qu'il perdait patience.

– Pars vite avant qu'il ne soit trop tard ! me pressa-t-il.

Je refusai de la tête :

– Je préfère courir le risque. Je n'abandonnerai pas Tilda.

Je traversai la pièce sur le sol gelé. Avant que j'aie atteint la porte, Hrothgar cria mon nom :

– Wulf !

Je me retournai et vis ses traits contractés par la douleur. Jusqu'alors, il avait réussi à me dissimuler les souffrances que lui causait le contact de l'argent. Le simple effort de parler lui était pénible. Il le fit pourtant :

– Il y a une chose que je n'ai pas eu le temps d'essayer, parce que j'ai été capturé par surprise. Toi, tu es conscient de la menace, tu peux rester sur tes gardes. Si tu changes de forme constamment au moment où Circé attaque, il lui sera plus difficile de s'emparer de toi. C'est un espoir bien mince, mais je n'ai rien de mieux à t'offrir.

Je le remerciai et sortis en laissant la grande porte ouverte. Puis je m'enfonçai de nouveau dans le tunnel. Il y faisait toujours aussi froid, moins cependant que dans le cachot de glace où Hrothgar était retenu.

Tout en marchant, je réfléchissais au conseil qu'il m'avait donné. Si je savais passer rapidement de ma forme humaine à celle de loup ailé, il n'en était pas de même pour d'autres transformations. Je ne saurais pas devenir Raphaël assez vite pour échapper au pouvoir de Circé.

Une cinquantaine de pas me conduisit devant une autre porte, de taille ordinaire. Elle était grande ouverte, et je suivis les empreintes qui m'avaient précédé : Grimalkin, Thorne et Tilda étaient passées par là.

L'odeur métallique du sang m'apprit tout de suite ce que j'allais trouver. J'avais franchi ce genre de seuil lors de ma première incursion dans l'entremonde de Circé.

Ma torche levée éclaira une table et, posé dessus, un plateau de bois empli de morceaux de chair baignant dans un liquide noir. Une petite créature avait pris ici son dernier repas. Elle ressemblait à une araignée à cinq pattes, la cinquième étant un appendice osseux dentelé comme une lame de scie, l'outil dont elle se servait pour découper les crânes humains.

À présent, elle gisait dans son propre sang, sur la table, percée de plusieurs coups de couteau.

Il y avait devant la table une chaise sur laquelle était assis un homme de forte carrure, portant une veste de cuir et un pantalon de toile. L'homme n'avait plus de tête ; celle-ci avait roulé au fond de la pièce, laissant une traînée sanglante sur le sol de pierre. Le crâne ouvert était vide.

L'homme avait été victime de l'affreux petit être à cinq pattes. J'en avais déjà vu de semblables. C'était un *mangeur de cerveaux*.

Ces compagnons familiers, après s'être repus du cerveau de leur victime, s'installaient à l'intérieur de son crâne et contrôlaient alors le corps sans vie. Ces deux-là avaient dû être des serviteurs de Circé. Grimalkin ou Thorne les avaient mis définitivement hors d'état de nuire, car je n'imaginais pas Tilda se chargeant d'une besogne aussi répugnante.

Sortant de la pièce, soulagé d'échapper à l'odeur écoeurante qui y régnait, je suivis de nouveau les traces de pas. Quand apparut une troisième porte, je restai un instant perplexe. Apparemment, Grimalkin, Thorne et Tilda étaient passées devant sans faire halte.

Cela pouvait s'expliquer, car elle était identique à l'énorme porte métallique qu'elles n'avaient pas réussi à ouvrir. Estimant sans doute inutile une nouvelle tentative, elles avaient simplement poursuivi leur

chemin.

Moi, j'avais deux bonnes raisons de m'arrêter. D'une part, je me savais capable d'ouvrir cette porte. D'autre part, je devinais ce que j'allais trouver derrière.

Le cachot où Tom et Alice étaient enfermés.

UNE ÉNORME MAIN GRIFFUE

Rien ne me le prouvait, mais mon instinct me criait que Tom et Alice étaient là.

De nouveau, la surface polie de la porte me renvoya l'image de Saint Quentin. J'appuyai ma paume sur le métal glacé, je sentis des barres et des verrous se rétracter. Quand le battant tourna, je repris l'apparence de Wulf. Levant la torche, je pénétrai dans une sorte de caverne.

Le cachot avait beau être nettement plus grand que celui de Hrothgar, j'eus du mal à me faufiler à l'intérieur tant il était empli de glace. Ma torche allumait une multitude de reflets sur cette masse irrégulière, mais je voyais tout de même ce qui était enfermé à l'intérieur.

Tom et Alice étaient enfouis dans l'épaisseur translucide, à bonne distance l'un de l'autre. On aurait dit qu'ils flottaient, étendus sur le dos, à peu près à hauteur de ma tête. Les yeux clos, ils ne semblaient pas respirer.

Sans doute Circé espérait-elle se servir d'eux pour attirer Tilda dans son piège. Et elle y avait réussi – à moins que je ne trouve un moyen d'intervenir.

Mon instinct de nouveau éveillé m'assurait qu'ils n'étaient pas morts, que leur vie était seulement en suspens. Je me demandai s'il suffirait de détruire la déesse pour les délivrer, eux et Hrothgar.

Puis j'eus une lueur d'espoir : j'entrevois un autre moyen de – peut-être – les libérer. Une tige verte, semblable à une vrille de vigne, dans le sol gelé. Elle s'était déjà introduite de quelques pouces dans la prison pétrifiée. Combien de temps lui avait-il fallu pour s'enfoncer jusque-là ? En regardant de plus près, je distinguai un réseau de fines craquelures au point où elle pénétrait dans la glace. Et elle se dirigeait vers Alice.

Alice était une sorcière de la terre ; elle servait Pan, l'Ancien Dieu, maître de la nature. Sa magie était à l'œuvre. Seulement, le processus

serait beaucoup trop lent pour sauver Tilda. Je quittai donc la caverne de glace pour continuer à suivre la triple empreinte de pas. Quand le tunnel vira vers la droite, mon esprit se mit à suivre une folle spirale de possibilités.

Puisque je savais où se trouvaient les deux prisonniers, ne valait-il pas mieux les délivrer tout de suite ? La magie de Tilda, combinée à celle des sorcières mortes, n'y réussirait-elle pas ? Aussitôt libres, Tom et Alice joindraient leurs forces aux nôtres. Alice possédait de grands pouvoirs, et Tom pouvait prendre sa forme redoutable de monstre lamia, comme le jour où il avait tué les trois Mages.

Ça paraissait sensé. On les délivrerait, puis on attaquerait Circé. J'accélérai le pas, plus résolu que jamais, persuadé d'avoir pris la bonne décision.

Dans le tunnel, cependant, l'air se réchauffait. Et je n'y étais plus seul ; je partageais l'espace avec d'autres créatures. Des mouches bourdonnaient autour de ma tête, un papillon de nuit vola vers la flamme de ma torche où il brûla dans un bref éclair jaune. Des rats à longue queue détalèrent dans l'ombre tandis qu'un lézard doré, sur le mur, me dévisageait de ses gros yeux bulbeux où se reflétait la lumière de ma torche.

Je me rappelai un semblable et soudain grouillement de vie : je suivais alors une galerie menant au cœur de l'entremonde de Circé. Elle aimait s'entourer de toutes sortes de créatures, grosses ou petites, certaines attirées par sa présence, d'autres créées ou transformées selon les caprices de sa magie. Autrement dit, la déesse n'était pas loin.

J'entendis bientôt des appels suivis d'un grand cri. Je me mis à courir. Un cercle lumineux apparut devant moi. Était-ce la fin du tunnel ? Deux silhouettes se détachaient contre ce rayonnement. L'une était celle de Grimalkin, l'autre celle de Thorne ; elles tenaient une lame dans chaque main.

Mais elles auraient dû être trois.

Où était Tilda ?

Bien que fortement éclairé, le bout du tunnel était opaque, comme empli d'une brume scintillante qui arrêta le regard. Néanmoins, à mesure que je m'approchais, je distinguais une ombre noire, mouvante et menaçante. C'était pour s'en défendre que les deux sorcières mortes brandissaient leurs armes.

Je remarquai alors une mare de sang sur le sol, et mon cœur fit un

bond dans ma poitrine. Était-ce le sang de Tilda ?

J'allais rejoindre les deux sorcières quand une énorme main velue, griffue, jaillit du fond du tunnel, visant Grimalkin. La tueuse frappa à deux reprises. Son premier coup traça un profond sillon dans la paume tendue, le second trancha le pouce, qui tomba à ses pieds. Il y eut un hurlement rauque ; le bras et la main se retirèrent vivement. J'entendis alors un claquement de pieds nus sur le sol. L'agresseur prenait la fuite.

– Où est Tilda ? lançai-je.

Les deux sorcières se retournèrent.

– Des serviteurs de Circé l'ont capturée, répondit Grimalkin en remettant ses lames au fourreau. Mais nous les avons grièvement blessés tous les trois.

– Rattrapons-la, alors ! m'écriai-je en m'élançant vers la brume.

Grimalkin referma sur mon épaule une poigne de fer. Je ne cherchai donc pas à m'en libérer.

– Thorne et moi, nous ne pouvons pas aller plus loin, dit la tueuse.

Levant le doigt, elle ajouta :

– Regarde ! Le soleil !

En effet, de pâles rayons filtraient à travers la brume. Pourtant, c'était impossible !

– Il faisait nuit quand je suis entré dans le tunnel, et le jour se lève déjà ? m'étonnai-je.

– Tu sais bien qu'un entremonde sait modifier le cours du temps. Circé veut stopper notre poursuite.

Ces deux créatures de l'obscur ne revenaient sur terre qu'aux heures les plus noires. Le soleil les tuerait.

– Moi, dis-je, je peux continuer...

– Tu le peux. Mais ce serait aller à la mort, m'avertit Thorne. Et si tu ne meurs pas, tu deviendras une menace pour nous. Tu as ignoré le conseil de Grimalkin, tu nous as suivies. Le danger est toujours là. Tu serais une arme entre les mains de la déesse.

– Je dois secourir Tilda ! Et je ne serai pas seul pour combattre Circé !

Désignant le tunnel derrière moi, j'ajoutai :

– Vous êtes passées devant deux grandes portes fermées. J'ai réussi à les ouvrir. Elles sont béantes, à présent. Dans la première, vous trouverez Tom et Alice, pris dans la glace. Votre magie saura sûrement les délivrer. Mon maître, Hrothgar, est dans la suivante. Il est vivant, retenu par des chaînes d'argent, un pentacle gravé sur le front. Il possède de grands pouvoirs. Une fois libéré, il nous aiderait lui aussi... Grimalkin relâcha son étreinte et se tourna vers l'arrière du tunnel comme si elle pesait mes arguments. Moi, j'avais déjà pris ma décision. Car, même si Tom, Alice et Hrothgar recouvriraient leur liberté, il serait trop tard. Je devais rattraper Tilda avant qu'elle ne tombe aux mains de Circé.

Lâchant ma torche, je me jetai au cœur du brouillard scintillant, hors de portée de la tueuse.

Le soleil, qui dessinait un disque pâle à travers l'épaisseur brumeuse, se transforma aussitôt. Bien qu'encore très bas à l'horizon, il devint une boule de feu trop éblouissante pour être regardée en face.

Je n'étais plus dans un entremonde plongé dans une nuit éternelle, sous un ciel d'un rouge maladif. Mais, si je retrouvais la lumière du jour, ce n'était probablement pas celle du Comté. Grimalkin se trompait. La magie de Circé n'avait pas modifié le cours du temps. Elle avait simplement fait émerger le tunnel dans une autre région du monde, là où le soleil se levait ; j'en sentais la chaleur sur mon visage.

Je supposai qu'il s'agissait de la Grèce. Toutes les légendes autour de Circé ne racontaient-elles pas que les premiers cultes de la déesse étaient nés sur cette terre brûlante, sa demeure d'origine ? Je regardai autour de moi le sol sec et pierreux, les rochers blancs, les rares arbres rabougris. Puis je découvris des traces de sang et je suivis les flaques rouges laissées par la créature à qui la lame de Grimalkin avait tranché un pouce.

Les nombreux serviteurs de Circé travaillaient le plus souvent par trois. Lors de ma première incursion dans son domaine, nous avions affronté les trois Mages. Récemment, j'avais combattu trois dragons. L'être velu que je traquais avait deux compagnons, et l'un d'eux tenait Tilda captive.

J'étais tenté de reprendre ma forme de loup ailé. Elle me permettrait de rattraper plus vite les ravisseurs. Libéré de l'espace étroit du tunnel, je pouvais aussi augmenter considérablement ma

taille, ce qui me donnerait un net avantage.

Cependant, je ne savais rien de cet endroit et de ce que j'allais y rencontrer. Une fois dans les airs, je serais une cible facile. La déesse savait-elle ou non où je me trouvais ? Je l'ignorais, mais je n'avais pas l'intention de lui faciliter la tâche. Je continuai donc de suivre la piste sanglante.

Je traversai une zone où, sans qu'on puisse lui donner le nom de bois, les arbres un peu plus nombreux m'obstruaient en partie la vue. Bien que nettement plus petits que ceux du Comté, ils paraissaient fort vieux ; leurs branches et leurs troncs noueux prouvaient qu'ils avaient dû s'adapter à ces rudes conditions climatiques. Certains, plus hauts et plus fins, me rappelaient les peupliers.

Je devais sans cesse éloigner des nuées d'insectes de mon visage et j'écrasais sous mes semelles une profusion de scarabées. Il n'y avait pas le moindre souffle de vent, et la chaleur ne cessait d'augmenter. J'avais grande envie de m'envoler pour sentir un peu d'air frais sur mes ailes mais, repoussant cette tentation, je m'en tins à ma première décision et continuai à pied.

Le sol irrégulier, resté jusqu'alors à peu près plat, se changea bientôt en pente de plus en plus raide. Et le bois qui s'épaississait m'obligeait à serpenter entre les arbres, si bien que je perdis la trace du sang. J'espérais seulement que les ravisseurs de Tilda avaient continué dans la même direction et que je les rattraperais bientôt. D'ailleurs, étant donné leur grande taille, la densité de la végétation devait entraver leur progression.

Soudain, au sortir de la zone boisée, je me trouvai face à un escalier de pierre d'une bonne centaine de marches, creusé dans le roc, et menant à un village perché sur les hauteurs. J'arrivais au bout de mon périple.

Les maisons aux murs blancs étincelaient au soleil, dominées par un vaste bâtiment dont les colonnes de marbre évoquaient l'architecture grecque. On aurait dit un palais peuplé de princes et de princesses. Mais ce décor n'était pas celui d'un conte propre à émerveiller les enfants.

Sauf s'ils aimaient les histoires d'horreur.

Je contemplais le repaire de Circé.

Les hauts murs de sa demeure protégeaient de la lumière solaire des créatures engendrées par l'Enfer.

DES SÉPULCRES BLANCHIS

Je m'engageai dans l'escalier. Il était raide, je fus vite essoufflé et couvert de sueur. À mi-hauteur, une trace de sang sur la blancheur de la pierre me rassura : les serviteurs de Circé étaient passés par là.

J'en eus bientôt la preuve définitive. Le premier d'entre eux gisait sur les marches, étalé sur son dos velu comme s'il se chauffait au soleil. Sauf qu'il était raide mort.

Ses épaules massives et ses longs bras étaient gravement brûlés ; quant à sa tête, elle était presque réduite en cendres. Était-ce l'œuvre de Tilda ? Avait-elle pu utiliser sa magie pour abattre l'un de ses ravisseurs ? Je ne voyais pas d'autre explication – à moins que quelqu'un ne soit venu à son aide. Le corps portait aussi de profondes entailles, probablement infligées par les lames de Thorne et de Grimalkin.

Arrivé en haut de l'escalier, je suivis un sentier caillouteux, bordé de chaque côté par des maisons mitoyennes. Au contraire des habitations du Comté, leurs fenêtres étaient minuscules et presque toutes fermées par des volets de bois peints en noir. La blancheur des murs chaulés rendait encore plus noirs qu'une âme en état de péché mortel les rares intérieurs dont la porte était ouverte.

Selon l'Église, les péchés se divisent en deux catégories, les véniels et les mortels. Les premiers altèrent la pureté de l'âme, les seconds la tuent. Je frissonnai, espérant n'avoir jamais à pénétrer dans une de ces demeures à la noirceur infernale.

Or, si je ne voyais rien en passant devant ces ouvertures, je respirai des relents de sang frais et de pourriture, je percevais des raclements de griffes sur la pierre, des bruits de mastication et des craquements d'os broyés. Cette obscurité impénétrable recelait-elle des mangeurs de cerveaux, festoyant sur quelque victime de Circé ?

La déesse possédait sans doute de nombreux domaines dont l'obscur était le noyau central. Chacun d'eux s'introduisait dans le monde des humains comme un tentacule pour y attraper les proies dont elle

nourrissait ses créatures. Mais pourquoi le tunnel parti de la maison de Chipenden menait-il jusqu'en Grèce ?

L'extérieur des maisons, bien que pittoresque, m'évoquait ces *sépulcres blanchis* dont le prier du monastère émaillait ses ennuyeux sermons. *Au-dehors, ils ont belle apparence, mais au-dedans ils sont pleins d'ossements de morts et d'impuretés de toutes sortes*¹.

Je me réjouissais que Tilda ne soit pas dans une de ces noires habitations – du moins, pas encore. On la conduirait d'abord devant Circé, son sang si précieux étant réservé à la déesse. Lorsqu'elle l'aurait entièrement absorbé, sans doute les restes de chair et d'os seraient-ils jetés en pâture à ses serviteurs.

Poursuivant mon ascension, je croisai le deuxième ravisseur de Tilda, mort lui aussi. Il gisait face contre terre, la moitié de son horrible tête arrachée. Son corps brûlé portait de profondes blessures ; elles l'avaient certainement affaibli, ce qui avait facilité la tâche de Tilda. Je reprenais peu à peu espoir : il n'en restait plus qu'un. Tilda réussirait sans doute à s'en débarrasser.

Je commençais à penser que Grimalkin avait raison ; cette fille serait un jour beaucoup plus puissante que sa mère. Quand elle avait été capturée par le cavalier noir, seuls son épuisement et sa déshydratation l'avaient empêchée de se libérer. Sinon, les choses auraient été bien différentes. Je vivrais encore, en chair et en os, dans un corps humain. Mais ce genre de pensée ne servait à rien. Ce qui était fait était fait.

Je poursuivis ma route, me demandant encore une fois pourquoi Circé avait choisi cet endroit, alors qu'elle pouvait habiter dans l'obscur, où tout son pouvoir se déployait. Ce n'était pas logique. Comme l'avait dit Grimalkin, elle régnait désormais sur l'obscur, et sa magie était puissante sur tous les entremondes qu'elle contrôlait. Ici, le soleil brûlant était un danger pour elle comme pour ses créatures. Toutefois, j'ignorais s'il la tuerait. Auquel cas, elle serait confinée dans son palais. Je ne voyais qu'une seule explication à sa présence ici : ce devait être sa première habitation, le lieu où elle était devenue une déesse de l'obscur. Peut-être aimait-elle y revenir de temps à autre ?

Dans un des rares livres de Johnson qui ne traitaient pas des sorcières, j'avais lu une théorie intéressante : les Anciens Dieux avaient accédé à la divinité parce que les humains leur rendaient un culte. Plus on croyait en eux, plus leur puissance grandissait. Circé avait donc fait amener Tilda à l'endroit où on avait commencé à la vénérer. Pour quelle raison ?

Le soleil montait toujours dans un ciel sans nuages. Tant qu'il brillerait, ni Grimalkin ni Thorne ne pourrait rien pour moi. Mais, si elles réussissaient à libérer Tom, Alice et Hrothgar, ils viendraient à mon aide. Je l'espérais, sans trop oser y croire.

Pour le moment, je ne pouvais compter que sur moi-même ; je voulais seulement arriver à temps pour sauver Tilda.

La caillasse du sentier roulait sous mes semelles tandis que j'atteignais le sommet. Le repaire de Circé s'élevait devant moi.

Les murs du palais, d'une blancheur encore plus vive que ceux des maisons qu'il dominait, étincelaient comme s'ils étaient incrustés de pierres précieuses. Chose tout à fait inhabituelle, le portail était grand ouvert. De forme ronde, il évoquait une gueule noire, prête à dévorer quiconque s'en approcherait. Un troisième cadavre, étalé à l'entrée, tendait vers le seuil une main à laquelle il manquait un pouce. Tilda s'était donc débarrassée du dernier monstre. Mais où était-elle ? Son ravisseur avait-il pu la remettre aux mains de la déesse avant de mourir ?

De toute façon, elle devait être à l'intérieur.

Un seul regard vers cette ouverture ténébreuse suffit à m'emplir d'effroi. Si je m'étais écouté, mes jambes m'auraient emporté loin d'ici. Pourquoi continuaient-elles à avancer ?

Parce que j'étais un jeune tulpan imbu de lui-même, fier d'avoir vaincu les serviteurs-dragons de Circé. Comme j'avais vite oublié les souffrances que m'avait coûtées mon combat contre la troisième des créatures ailées !

Et parce que j'étais trop fou pour me laisser dissuader.

Mais ces raisons ne suffisaient pas à expliquer une attitude aussi bravache.

Tilda était entrée là.

Je ravalai ma peur. Je le faisais pour Tilda.

Je pénétrai dans l'antre de la déesse.

Mes yeux s'habituant peu à peu à la pénombre, je devinai une vaste salle meublée d'une grande table ronde. Trois chaises étaient disposées autour. Deux d'entre elles, côte à côte, me faisaient face. Mais, dans la pénombre, je ne distinguais pas qui les occupait.

La lumière jaillit soudain. Dans un candélabre à treize branches

suspendu juste au-dessus de la table, treize chandelles s'étaient allumées, projetant un large cercle de clarté.

Circé était assise sur la chaise de droite. À ses côtés se tenait Tilda. La magie démoniaque de la déesse avait déjà fait son œuvre : la pauvre fille n'avait plus de bouche, rien qu'une zone de peau nue du nez au menton. Ainsi, elle ne pouvait plus lancer de sort. Seuls ses yeux écarquillés roulant dans leurs orbites exprimaient sa terreur. Circé avait passé le bras autour de ses épaules comme pour l'attirer contre elle.

– Approche et assieds-toi ! me commanda la déesse, et sa voix se répercuta d'un haut mur à l'autre. Il est temps de dîner.

Mes pas résonnèrent sur les dalles tandis que je m'approchais lentement de la table. Sur la nappe de soie rouge, il n'y avait pas d'assiettes, rien qu'un grand plat creux et vide. À côté était posé un couteau à longue lame dentelée et une fourchette à trois dents comme celle avec laquelle on tient une pièce de viande pour la découper. Sauf qu'il n'y avait pas de viande.

Tilda et moi allions en tenir lieu.

Je me rappelais la première fois où je m'étais attablé avec Circé ; elle m'avait offert un mets nageant dans une épaisse sauce brune à l'aspect répugnant, sûrement la chair de quelque victime de la déesse. Elle l'avait fait cuire dans son sang spécialement pour moi ; elle, elle l'aimait crue.

Alice m'avait prévenu : quiconque s'assied à la table de Circé pour la deuxième fois devient sa proie. Circé désirait depuis toujours s'abreuver du sang de Tilda, à cause de l'immense pouvoir qu'elle en tirerait. Et j'allais être, moi aussi, à son menu.

La déesse avait les yeux fixés sur moi, mais je me refusais à croiser son regard. Je sentais sa puissance magique prête à me plier à sa volonté. Mon âme n'habitait plus que des tulpas, j'étais particulièrement vulnérable.

Aussi, évitant toujours soigneusement son œil de prédatrice, je pris le temps de l'observer. Elle portait une robe de soie pourpre qui découvrait ses épaules et ses bras. Je frissonnai en remarquant ce que j'avais espéré ne jamais revoir : des choses vivantes, des espèces de vers, semblaient courir sous sa peau très pâle qui avait toujours évité la lumière du soleil. Ce spectacle me donnait la nausée. Je tournai mon attention vers sa chevelure d'un rouge étincelant, ce qui confirma un détail étrange que j'avais déjà noté.

Cette couleur n'était pas naturelle. Elle était due à de minuscules mites écarlates, d'infimes particules vivantes qui grouillaient sur chacune de ses mèches. La déesse abritait sur elle-même de nombreuses entités.

– Tu as changé, petit moine, ronronna-t-elle. Tu t'es débarrassé de ta faible chair corruptible, ce que tu m'offres correspond beaucoup mieux à mes besoins. Même si j'aspire plus que tout à boire le sang exquis de la fille assise à mes côtés, tu m'intéresses aussi. Sa lignée est unique : elle la fille d'une sorcière exceptionnelle, et du septième fils d'un septième fils, qui a eu pour mère la plus puissante des lamias. Mais toi, tu m'apportes quelque chose de nouveau, que j'ai grand plaisir à accueillir à ma table. Maintenant, assieds-toi !

– Ses derniers mots prononcés d'une voix gutturale sonnèrent comme un ordre impérieux auquel il était impossible de résister. Ma volonté balayée, j'obéis et m'assis en face de Circé et Tilda. Terrifié, je me tassai sur mon siège.

– J'aime soumettre quantité de créatures, poursuivit la déesse. Et toi, petit moine, tu surpasseras toutes celles que j'ai possédées jusqu'à présent. Car tu réunis plusieurs merveilleuses formes en une seule. Tu seras malléable et accordé à tous mes caprices. Je n'aurai plus besoin d'user de ma propre magie pour changer lentement la forme des êtres qui me servent. Tu le feras en un instant. Un ordre de moi, et tu serviras aussitôt mes moindres désirs.

Je ne serais donc pas à son menu ; mon destin serait tout autre. Tilda avait raison. Je deviendrais comme un des Mages ou un des chats géants qu'elle obligeait à garder son trône et à tuer ses ennemis. Sa magie m'enverrait dans le ciel sous la forme du loup ailé pour porter ses messages ou traquer ses proies. Non, je ne serais pas mangé. Ce qui m'attendait, c'était une éternité de servitude, dans une soumission totale aux lubies cruelles de la déesse.

– Sais-tu pourquoi j'ai fait amener cette jeune fille ici ? me demanda-t-elle en refermant la main sur l'épaule de Tilda.

J'avais mon avis sur la question. Une seule raison avait pu amener cette créature de la nuit sur une colline ensoleillée, au cœur de la Grèce.

– C'est le lieu de votre origine, n'est-ce pas ? dis-je. Celui où on a commencé à vous rendre un culte et où votre pouvoir s'est affirmé ? Vous aimez retourner en ces lieux, car ils augmentent votre puissance magique.

– Que tu es malin, petit moine ! Tout cela est exact. Et le sang de la fille d’Alice Deane me donnera bien plus encore !

Elle attira Tilda tout près d’elle, et je me crispai de peur, sûr qu’elle allait planter les dents dans son cou. Mais sa bouche grande ouverte ne fit que lâcher un éclat de rire triomphant.

– Quand j’aurai vidé cette fille de son sang, je pourrai parcourir le monde en toute liberté, même en plein soleil, déclara-t-elle.

Je la dévisageai, atterré, prenant lentement conscience des terribles implications que cela signifiait.

Ce fut elle qui exprima ma pensée :

– Quand je pourrai agir à la lumière du jour, mon pouvoir ne connaîtra plus de limites. Le monde des humains tout entier m’appartiendra.

-
1. Évangile selon saint Matthieu, 23,27 (TOB).

LE VRAI NOM DE DIEU

La plupart des créatures de l'obscur y restaient confinées. Les quelques-unes qui avaient le pouvoir de revenir brièvement, de nuit, se contentaient le plus souvent d'exercer leur magie noire à distance. Or, si Circé gagnait la liberté de parcourir la terre comme elle le prétendait, tous les humains lui seraient asservis. Non, il n'y aurait plus de limites à son pouvoir.

Je posai alors une question qui me surprit moi-même, moi qui avais choisi de quitter le noviciat, sûr d'avoir perdu la foi :

– Vous ne craignez donc pas Dieu ? Vous n'avez pas peur que Sa volonté vous empêche d'aller plus loin ?

Circé renversa la tête en riant :

– C'est toi qui dis ça, petit moine ? Comme tous ces imbéciles avec qui tu priais, ces débiles qui adorent un vieillard à barbe blanche ? Celui-là, je ne l'ai jamais vu. Je n'ai jamais détecté le moindre signe de sa présence. Il n'existe pas.

– Dieu existe, affirmai-je. Et ce n'est pas un vieil homme à barbe blanche.

Tout le travail que j'avais accompli pour créer des tulpas m'avait plongé dans une profonde réflexion sur les mystères de la vie et de son origine. Je me sentais prêt à mettre en mots ce qui n'était encore en moi qu'à l'état de vague pensée.

La déesse m'adressa un sourire moqueur. Puis elle enfonça si méchamment ses griffes dans l'épaule de Tilda que des gouttes de sang perlèrent sur sa robe.

– Tu crois peut-être que Dieu est une femme, la mère de toutes choses ? Encore une de ces idées stupides qu'entretiennent certains humains. Où est-elle donc, ta divinité, petit moine ? Je ne la vois pas accourir à ton secours !

– Dieu est partout, déclarai-je calmement. Dieu est le brasier qui flamboie au cœur du soleil. Dieu est le cœur lumineux d'une luciole voletant dans la nuit. J'ai au fond de moi quelque chose de Dieu. Oh,

c'est bien petit, je dois le reconnaître. Mais je sais qu'il est là, aussi sûr que je respire. Et je connais le nom de Dieu. Son vrai nom...

– Vraiment ? reprit Circé d'une voix chargée de sarcasme. Toutes les religions ont donné un nom à leurs dieux. Les prêtres prétendent le connaître depuis la nuit des temps. Pour certains, il est trop saint pour être prononcé à haute voix. Pour d'autres c'est un secret qu'ils emportent dans le néant et la pourriture de leur tombeau. Alors, dis-moi, petit moine ! Dis-moi quel est ce nom ?

J'avais douté dès l'enfance, ce qui m'avait empli de honte et de culpabilité, empoisonnant chaque seconde de ma vie jusqu'à me pousser finalement à me confesser. Mais pas à un prêtre. Une nuit, alors que mes gros sanglots avaient amené mon père dans ma chambre, je lui avais avoué ce terrible péché.

Il avait souri et m'avait pris tendrement dans ses bras :

– Ne t'inquiète pas, mon fils, ce n'est pas un péché. *Tout le monde* doute de l'existence de Dieu, à un moment ou un autre.

Après cela, je m'étais senti mieux. Mais, au cours des années, ma foi avait continué à décroître. Elle n'avait jamais été aussi basse qu'au temps où j'étais entré au noviciat.

Au cours des longs mois passés au monastère, je m'étais plié aux rituels. J'avais vécu l'ennui des prières répétitives. Je m'étais agenouillé, relevé, assis et encore agenouillé au point d'en avoir l'esprit aussi ratatiné qu'une plante oubliée dans une cave sans lumière.

Pas étonnant que Dieu n'ait jamais répondu ! Après une journée à subir ces patenôtres interminables, il devait ronfler plus fort que Johnson quand il cuvait son vin !

Je me rappelai les paroles du prier : *L'imagination appartient à Dieu seul. Ce n'est pas à nous, pauvres humains, d'exercer une telle faculté.*

En me mettant en garde sur le danger d'écrire mes propres textes, ce gros prier glouton et paresseux avait approché la vérité de très près. Mais il n'avait pas saisi toutes les implications de son discours. Maintenant, face à Circé, elles m'apparaissaient enfin.

Je le savais depuis toujours. Face aux sarcasmes de la déesse, je plongeai tout au fond de moi pour y saisir le presque inatteignable, la minuscule étincelle qui brûlait en moi. En même temps, je ralentis ma respiration et comptai mentalement de cinq à zéro.

D'une voix très basse, à peine un chuchotement, je déclarai :

– Le vrai nom de Dieu est *Imagination* !

Quand je saisis Tilda par la main, Circé s'était déjà écrasée contre le mur du fond. Comme de la cire fondue, sa chair mêlée de sang et d'esquilles d'os blancs dégoulinait jusqu'au sol pour y former une large flaque.

Je pensais exactement ce que j'avais dit. La création de l'univers – la Terre, la Lune et les étoiles, la complexité de la vie tirée de rien – avait été une fabuleuse prouesse de l'imagination. Qu'était donc Dieu sinon cela ?

Et j'avais reçu le don de l'imagination. Ce que j'imaginai, je pouvais le faire exister. Ma force de création avait pris Circé par surprise ; cependant, elle n'était pas encore vaincue. Mon avantage ne durerait pas longtemps.

Percevant un mouvement derrière moi, je me retournai. Circé s'élevait au-dessus du sol tel un champignon monstrueux. Elle reprenait forme, ses cheveux s'agitaient autour d'elle comme des serpents. Je n'avais réussi qu'à nous gagner quelques secondes.

Il y eut un raclement de bois sur les dalles : devant nous, l'énorme porte pivotait toute seule. De l'autre côté, c'était la chaleur et la lumière, la lumière du soleil qui était la vie. Mais je savais que je ne l'atteindrais jamais.

Je projetai Tilda à travers l'étroite ouverture, l'envoyant rouler sur les pierres blanches. Je n'avais pas le temps de la suivre, la porte se refermait avec un claquement sourd, me barrant le passage. Je fis face à Circé.

Je sentais sur moi sa malveillance, sa volonté démoniaque prête à me contrôler. Grimalkin avait raison : bien que tulpan, n'étant plus un être de chair et de sang, j'étais particulièrement vulnérable. Dans quelques secondes, je serais un serviteur dépourvu de conscience aux ordres de la déesse.

Tel était sans doute le terrible destin que Tilda m'avait prédit. Circé était-elle mon véritable fléau, bien plus redoutable que l'entité que j'avais vaincue dans le repaire de Hrothgar ? N'étais-je pas prisonnier de ses manigances depuis le début ? De plus, en entrant involontairement dans ses plans, je l'avais soutenue dans l'exercice de son pouvoir. Maintenant, petit poisson perdu dans un océan d'eau glacée, je sentais son approche. Elle allait jeter sur moi son filet, tissé trop serré pour que je puisse me glisser entre les mailles. Dans un

instant, je lui appartiendrais.

Cependant, je n'avais pas oublié le conseil de Hrothgar ; il me restait une chance – une chance très mince – de reprendre le contrôle.

Je changeai de forme.

Wulf, le garçon désarmé, devint soudain le formidable Raphaël, brandissant une épée étincelante. En quelques coups d'ailes, je m'élevai jusqu'au plafond. J'avais échappé au filet invisible. J'étais libre.

J'étais également hors de portée des griffes tranchantes de Circé, car elle avait à présent totalement retrouvé son aspect initial. Un geste vif de sa main qui aurait dû m'arracher un pied ne fit qu'égratigner le cuir de ma botte.

C'était à mon tour d'attaquer.

Refermant mes ailes, je fondis sur elle comme un oiseau de proie. Elle tenta vainement d'esquiver ma lame. Sa tête se détacha, rebondit sur le sol avec un bruit mou et roula sur les dalles en laissant derrière elle une traînée de sang visqueux.

La déesse tomba sur les genoux, mais pas à cause du coup reçu : étendant le bras, elle récupéra sa tête et la replaça sur ses épaules. Quand elle se releva, je voulus me jeter sur elle. Hélas, mes ailes s'étaient ramollies, ma main avait à peine la force de tenir mon épée. Circé lançait de nouveau sur moi son filet. De nouveau j'étais cerné par son implacable volonté.

Mes ailes ne me portaient plus ; je tombai. Circé attaqua, toutes griffes dehors. Je repris juste à temps ma forme de loup ailé, et les forces me revinrent. Pas plus gros qu'un faucon crécerelle, je décrivis un cercle au-dessus de la tête de la déesse. Mes serres lui déchirèrent le front, et le sang qui lui coulait dans les yeux l'aveugla un instant.

Je m'élevai dans les airs, changeant de taille pour égaler celle de mon ennemie. J'étais assez gros pour lui causer de sévères blessures tout en restant libre de voler entre les murs. Mais, en virant vers Circé, je sentis de nouveau son pouvoir. Sans forces, je devenais une cible facile. Je repris donc la forme de Raphaël.

C'était une erreur.

Je ressentis aussitôt les limitations contre lesquelles Hrothgar m'avait mis en garde : je restais affaibli, ralenti. Je redevins Wulf, ce qui ne fit que confirmer mes craintes. Tandis que je reculais, tentant désespérément d'éviter les griffes de la déesse jubilante, mes jambes se

dérobaient, ma volonté se délitait. Si ces changements rapides déroutaient Circé, ils ne m'offraient qu'un bref sursis. Et je ne pouvais utiliser chaque forme qu'une fois.

Comme la déesse tentait de me saisir, je devins Saint Quentin. Vieux, maigre et osseux, il tenait la plus grosse clé qu'il pouvait porter, de la taille et de l'épaisseur de son bras velu. Je plongeai son extrémité dans la bouche grande ouverte de mon ennemie, lui brisant les dents. Je l'enfonçai profondément dans sa gorge en la faisant tourner comme pour ouvrir une serrure.

La déesse se jeta en arrière avec un hurlement. Mais quelques secondes plus tard, les membres lourds, je ne désirais plus que me laisser tomber à ses pieds et me soumettre à ses caprices. J'avais épuisé mon répertoire de métamorphoses, il ne me restait rien. La lutte était finie.

L'EXÉCUTION

Comme je regrettais tous ces moments perdus dans le domaine caché de Hrothgar ! J'aurais dû travailler davantage à développer mes capacités, diversifier mes apparences. Si jamais je survivais, c'était ce que je ferais.

J'imaginai désespérément quelque chose de tout petit. Je me rappelai le jour où j'avais visité le scriptorium du monastère sous la forme du loup ailé, mais pas plus gros qu'un insecte. Si l'un des moines copistes avait levé les yeux, il aurait cru voir une abeille.

Je me concentrai, comptai rapidement de cinq à zéro, soufflai fortement par la bouche, et je fus dans ce nouvel hôte. J'étais devenu minuscule, un moucheron voletant sous les arbres par une chaude soirée d'été, tout en conservant mes forces. Je lus l'ahurissement sur le visage de Circé quand je disparus à son regard. Puis elle affuta sa vision et repéra sa proie. Si j'étais trop petit pour lui faire le moindre mal, j'échappai aisément à la main qui tentait de m'attraper. Mais vite repris par la faiblesse et le manque de volonté, je me sentais prêt à me poser sur la paume de cette main tendue.

Ce fut alors comme si le temps s'accélérait. Fouillant désespérément dans mon imagination, j'en tirai des images que mes plus horribles cauchemars ne m'avaient jamais montrées. Pour tenter de vaincre ce qui ne pouvait être vaincu, je devins tour à tour, et pour une brève seconde, toute une série de tulpas. Aussi souple qu'un fil de soie, aussi aiguisé qu'un rasoir, je combattis jusqu'à l'extrême limite de mes forces. Hélas, ce moment fut vite arrivé.

J'avais parcouru un long chemin depuis mes premiers entraînements, quand j'étais incapable de garder un chaton en vie ou que la création de la moindre entité me demandait de longues heures d'effort et de concentration. Oui, un long chemin. Je n'avais pourtant pas été assez loin.

C'était Circé. Une déesse. La reine des Enfers. Elle était trop puissante, je ne pouvais plus lutter.

Épuisé, je repris ma forme humaine. Je redevins le jeune Wulf, dans

son habit d'apprenti épouvanteur, trop fatigué pour me changer en quoi que ce soit d'autre, si lent et si fragile. J'avais fait de mon mieux ; c'était fini.

Je m'opposai au filet mental de la déesse avec les derniers débris de ma volonté, puis je partis en courant.

En courant ? Non. Je rampai lamentablement vers la porte, poursuivi par le rire moqueur de Circé. Elle était mon fléau ; mon destin était de la servir. Près de sombrer, je m'accrochai encore à l'espoir que Tilda avait survécu. Auquel cas, je n'aurais pas combattu en vain.

Je n'atteignis jamais cette porte. La déesse m'empoigna par les cheveux, et j'en fus heureux. J'abandonnais, je me soumettais à sa volonté. D'une secousse, elle me remit sur pied et me fit pivoter face à elle.

À cet instant, la porte s'ouvrit si violemment qu'elle rebondit contre le mur. Du moins, c'est ce que m'apprirent mes oreilles : étant de dos, je n'avais rien vu. Malgré la douleur que me causait mon cuir chevelu, je tournai la tête juste assez pour regarder du coin de l'œil.

Mon combat avait dû durer toute la journée sans que je m'en rende compte car, dehors, il faisait presque nuit. Une lune pâle brillait haut dans le ciel, et deux orbes d'argent pénétraient en flottant par l'ouverture.

Les orbes changèrent aussitôt de forme : deux silhouettes émettant une lueur sinistre venaient d'entrer. Un bras puissant se referma autour du cou de Circé, lui renversant la tête en arrière sans lui faire lâcher pour autant sa prise sur mes cheveux. Ce bras aux muscles et aux tendons saillants appartenait à Grimalkin.

Une silhouette plus petite, féminine, fut alors à mes côtés et plongea à plusieurs reprises une longue lame dans le corps de Circé.

Tout devint flou autour de moi ; je me sentis tomber et touchai mollement le sol. Je me redressai aussitôt sur les genoux, conscient que Circé avait lâché mes cheveux.

Nous n'étions plus dans le palais de la déesse mais dans un carrefour, au milieu d'une forêt. Ce n'était sûrement pas le carrefour des saules, nous étions trop loin de Chipenden. Au centre bouillonnait un énorme chaudron noir, d'où montait une fumée jaune. Il mesurait bien six pieds de diamètre et m'arrivait à l'épaule.

Je vis Thorne et Grimalkin traîner Circé vers le chaudron. Elle se

débattait, mais ses mouvements étaient ralentis, le sang qui jaillissait de ses blessures rougissait l'herbe à ses pieds.

Soudain, Circé parut retrouver toute son énergie. Elle se libéra et, d'une poussée, déstabilisa les deux sorcières. Mais quand la déesse voulut se jeter sur elles, prête à les déchiqueter de ses griffes, Thorne arracha le collier d'os qu'elle portait au cou et le lança à Grimalkin. Celle-ci le saisit au vol et se déporta vivement sur la droite. Ce fut suffisant pour que Circé choisisse Grimalkin pour première cible.

À ce collier devaient être pendus les os de pouce d'Hécate, ce qui en faisait une arme redoutable. Sous l'attaque de Circé, Grimalkin était tombée à terre. Or, c'était un leurre : avec un sourire de triomphe, Thorne tira de sa poche les deux gros os jaunis, dont elle absorba aussitôt la magie.

Circé avait renversé Grimalkin sur le dos. Lui maintenant les bras à terre avec ses genoux, elle tentait de l'étrangler. Mais Thorne, emplie du pouvoir des os d'Hécate, l'attaqua par-derrière. Grimalkin s'était déjà relevée. Ensemble, les deux sorcières traînèrent de nouveau leur ennemie vers le chaudron.

Elles la firent basculer, tête la première, dans le liquide qui sifflait et clapotait. Elle disparut d'abord complètement. Puis ses bras percèrent la surface. La chair s'en était détachée, ne laissant plus que les os. Néanmoins, deux squelettes de mains s'agrippèrent au rebord de métal, comme si la déesse, luttant encore pour survivre, cherchait à se hisser par-dessus.

Tentative sans espoir, car Grimalkin et Thorne étaient maintenant en position. La première, de deux vifs coups de poignard, trancha les os des pouces de Circé, que la seconde rattrapa avec dextérité.

La tête de la déesse resurgit un bref instant, sans yeux, ni nez, ni cheveux. La peau de son visage se boursouflait et partait en lambeaux. Seule sa langue pointait tel un serpent hors de la caverne osseuse de sa bouche. Il y eut un long cri strident, puis le crâne retomba dans l'horrible bouillon.

Grimalkin et Thorne restèrent un long moment à fixer la surface ; la déesse ne reparut pas.

C'était fini. Elles l'avaient détruite.

Thorne gloussa. Brandissant les os de pouce de Circé, elle entama une danse autour du chaudron avec une allégresse de petite fille. Et, sous chacun de ses pas, une primevère d'un jaune éclatant s'épanouissait. Quand elle eut terminé sa ronde, elle regarda

Grimalkin. On aurait dit une mère et sa fille échangeant un sourire heureux.

– Ils sont à toi, Grimalkin ! s'écria Thorne. À ton tour de posséder les os d'une déesse que nous avons vaincue ensemble ! Maintenant, c'est peut-être *toi* qui seras la reine de l'obscur ?

Grimalkin accepta les os, mais elle secoua la tête :

– Je laisse cet honneur à une autre, petite. Régner, c'est être prisonnière d'un rôle trop exigeant.

Je me redressai, non sans mal ; je saignais abondamment, et la peau de mes bras pendait en lambeaux. La douleur se manifesta si brusquement que j'étouffai un cri.

– Une chance que tu n'aies toujours pas appris l'obéissance ! reprit Grimalkin. En échappant à l'emprise de la déesse, tu l'as perturbée au moment où nous allions attaquer. Seulement, nous avons un problème. Nous devons amener Circé ici pour la détruire, et comme elle ne te lâchait pas, nous t'avons entraîné aussi. Ce n'était pas notre intention. Maintenant que nous sommes dans l'obscur, il va être très difficile de te renvoyer dans le Comté.

L'obscur ! Le domaine des démons ! Le lieu où venaient les âmes des damnés après la mort ! Je n'avais pas simplement franchi une porte dans un entremonde, quelque part sur la terre. La magie de Grimalkin m'avait précipité en Enfer !

– Nous qui sommes des mortes, poursuivit Grimalkin, nous ne retournons sur terre qu'au prix d'efforts extrêmes, et uniquement aux heures nocturnes. Très peu de vivants réussissent à quitter l'obscur ; Alice Deane y a été aidée par le dieu Pan. En échange, elle s'est mise à son service. Mais tu ne peux pas rester ici, tu serais une proie trop facile pour les occupants de l'obscur.

– Avec nous, il sera en sécurité, Grimalkin ! protesta Thorne. Confie-le-moi ! Je lui enseignerai les techniques de survie.

À mon grand soulagement, Grimalkin refusa tout net :

– Non ! La monnaie en cours, ici, c'est le sang. Le tien, Wulf, est nouveau, frais et différent. On se battra pour être le premier à le boire. De plus, personne ne résiste longtemps en ces lieux. Même si nous réussissions à te protéger, tes forces déclindraient rapidement et tu t'enfoncerais dans l'oubli. Je vais tenter de te renvoyer dans la cave de la maison de Chipenden. J'espère en être capable, et je ferai de mon mieux pour gérer le problème du temps. Néanmoins, je ne te promets

rien.

La tueuse leva les bras, et des étincelles crépitèrent au bout de ses doigts. Elle déployait sa magie ; est-ce que ça allait marcher ?

Je regardai l'une des routes qui s'enfonçaient sous les arbres. Elle était infiniment longue et se perdait au loin dans un rideau de brume miroitante. Soudain, tout se mit à tourner autour du chaudron. Du carrefour partaient à présent huit routes, qui se multiplièrent en quelques secondes, de sorte que je ne pouvais plus les compter ; ce n'était plus qu'un mélange tourbillonnant de sol et d'arbres qui me donnait le vertige. Soudain, tout s'arrêta. J'étais de nouveau au carrefour des quatre routes, avec l'énorme chaudron au milieu.

Grimalkin désigna la route à ma gauche :

– Va ! Cours ! Chaque seconde compte !

J'eus conscience que Thorne me souriait. En dépit de la douleur que me causaient mes blessures, je m'élançai de toute la vitesse de mes jambes, jusqu'à ce que le brouillard se referme autour de moi.

Je continuai de courir, devinant à peine la terre qui filait sous mes pieds. Je pensai à Tilda, à Tom, Alice et Hrothgar. Avaient-ils été libérés ? Étaient-ils en sécurité ? J'aurais dû poser la question à Grimalkin. Maintenant, il était trop tard.

Puis le sol se déroba, je me sentis tomber, tomber...

Et ma chute cessa dans un brusque sursaut.

UN FRONCEMENT DE SOURCILS

La brume se dissipa. J'étais de retour dans la cave de la maison de Chipenden comme Grimalkin l'avait promis.

Mais tout avait changé.

D'abord, l'entrée du tunnel avait été bouchée. Et les vieilles briques écaillées des murs avaient été remplacées par des neuves. Le travail paraissait tout récent.

Je supposai que la mort de Circé avait libéré Tom et Alice de leur prison de glace, et qu'ils avaient retrouvé Tilda. Du moins, je l'espérais.

Mais Tom n'avait sûrement pas eu le temps de boucher le tunnel et de restaurer la cave !

Je regardai alors mes bras. Je n'avais plus mal. Les plaies étaient guéries, ne restaient que des cicatrices. Combien de temps s'était donc écoulé depuis que j'avais quitté Thorne et Grimalkin ?

Je m'engageai dans l'escalier. Je franchis la porte qui donnait sur le couloir, au rez-de-chaussée. J'entendis des coups de marteau tout en haut. Je humai une odeur délicieuse, qui n'était pas celle du pain fraîchement cuit. C'était un parfum plus riche, épicé et sucré à la fois.

J'entrai dans la cuisine. Alice, un tablier autour de la taille, remuait une pâte dans un plat creux avec une cuillère de bois. Levant les yeux, elle me sourit. Je me souvenais de ses traits tirés par la fatigue, lors de notre dernière entrevue dans le jardin. Elle était à présent en pleine santé et paraissait à peine plus âgée qu'à notre première rencontre.

La cuisine était propre et accueillante, un bon feu flambait dans l'âtre. Des herbes poussaient dans des pots alignés sur le rebord de la fenêtre. C'était l'endroit parfait pour cuisiner et s'attabler confortablement autour d'un bon repas.

– Circé est morte, dis-je. Grimalkin et Thorne l'ont détruite. C'est fini, elle ne reviendra plus.

– Nous le savons, dit Alice. Voilà un moment que nous l'avons appris. Les vivants ne sont pas censés pénétrer dans l'obscur, et Grimalkin a eu du mal à te renvoyer ici. Le processus prend du temps ; je lui ai parlé deux fois depuis. Certes, pour toi, ça n'a duré que quelques secondes... Un gâteau, ce n'est pas assez, j'en prépare un deuxième.

Soudain, les coups de marteau sonnèrent plus fort.

– Tom répare le toit, commenta Alice. On découvre une nouvelle fuite presque chaque semaine. Il faudra sans doute remplacer la totalité des tuiles. Après toutes ces années d'abandon...

– Combien de temps a passé ? demandai-je.

– Pas tant que ça, Wulf, ne t'inquiète pas ! Tom et moi te sommes très reconnaissants d'avoir sauvé Tilda. Nous te devons beaucoup.

Je hochai la tête et répétai ma question :

– Combien de temps, Alice ?

– C'est l'anniversaire de Tilda demain, c'est pourquoi je fais des gâteaux. Elle va avoir seize ans.

Bon, il s'était écoulé moins de deux ans. Je pourrai m'y faire.

– Je t'embrasserais volontiers, Wulf, mais j'ai les mains pleines de farine.

Alice frappa ses paumes l'une contre l'autre en souriant, créant autour d'elle un nuage de poudre blanche.

– Alors, c'est moi qui vais l'embrasser de votre part à tous deux, s'écria une voix joyeuse.

Et Tilda entra, rayonnante.

Elle ne paraissait guère plus âgée que lorsque je l'avais poussée au soleil par la porte ronde. Toujours aussi jolie, la tête haute et le dos droit, elle semblait prête à défier quiconque se prétendrait plus grand qu'elle. Mais son regard brillait d'une assurance nouvelle.

Elle m'enveloppa de ses deux bras pour m'embrasser chaleureusement comme elle l'avait annoncé.

– Tu m'as sauvée, merci ! me chuchota-t-elle à l'oreille.

Mais, par-dessus l'épaule de Tilda, je vis que le sourire d'Alice s'était effacé pour laisser place à un froncement de sourcils.

J'avais pensé que Tilda resterait avec ses parents à Chipenden, après ces longues années de séparation. Je fus donc très étonné quand elle m'annonça son intention de m'accompagner quand je partirais.

Reprenant sa vieille plaisanterie, elle avait lancé :

– On ne peut pas te laisser sortir sans surveillance !

J'avais séjourné avec eux un peu plus d'une semaine. On m'avait donné mon ancienne chambre, et j'avais largement profité des bons petits déjeuners que le gobelin continuait de préparer malgré la perte de ses yeux, ainsi que des excellents soupers cuisinés par Alice et Tilda.

Tom paraissait toujours aussi jeune, mince et alerte. Je l'avais aidé à réparer le toit ; en échange, il m'avait enseigné les bases du combat au bâton. Il m'avait également conseillé plusieurs ouvrages de sa bibliothèque qui, malgré leur longue exposition à l'humidité, avaient séché et étaient à peu près lisibles. Beaucoup plus variés que ceux de Johnson, ils traitaient de toutes les sortes de menaces qu'un épouvanteur est appelé à affronter. Ils avaient considérablement enrichi ma connaissance de l'obscur.

Cependant, l'attitude d'Alice avait rendu mon séjour quelque peu inconfortable. Même si elle se montrait toujours aussi polie et affable, je percevais un changement subtil dans son comportement envers moi. Elle m'avait posé mille questions sur ce que j'étais devenu et avait paru satisfaite de mes réponses. Pourtant, visiblement, quelque chose la tourmentait. Elle n'en disait rien, et je n'avais pas le courage de l'interroger.

De plus, une ombre de plus en plus noire planait au-dessus de nous. La nouvelle tueuse du clan Malkin, Makrilda, était l'ennemie jurée de Tom. Lors de mon premier voyage avec lui, elle nous avait suivis un moment ; mais Tom s'était contenté d'en rire.

À présent, le danger paraissait beaucoup plus sérieux. La tueuse avait recommencé à le traquer, accompagnée de plusieurs membres du clan. Quelques semaines plus tôt, Makrilda et cinq autres sorcières avaient attenté à sa vie. Il en avait tué deux, ce qui ne mettait pas fin pour autant à l'affaire. Combien seraient-elles, la prochaine fois ? Sa tâche d'épouvanteur amenait souvent Tom à parcourir seul le Comté. Le travail était déjà assez dangereux sans qu'on lui ajoute cette menace supplémentaire.

J'aurais pu tenter quelque chose de mon côté ou en parler à Alice –

même si Tom m'en avait dissuadé. Mais j'avais une autre idée...

– Où allons-nous ? me demanda Tilda, tandis que nous gravissions la colline, sous un fin crachin venu de l'ouest.

Le ciel était d'un gris plombé, et des nuages chargés de pluie montaient de la baie de Morecambe.

Tilda s'était sans doute imaginé que nous allions voir Hrothgar dans son entremonde, où il avait repris ses activités de tulpan. J'avais d'ailleurs l'intention d'y retourner. Je désirais poursuivre mon entraînement et, surtout, contenter ma curiosité : que dissimulait cette porte que Saint Quentin lui-même n'avait pas su ouvrir ? Toutefois, cela pouvait attendre.

– J'ai pensé que nous pourrions rendre visite à Johnson, dis-je, étonné qu'elle ne se soit pas inquiétée plus tôt de notre destination.

Elle acquiesça sans faire de commentaire. Elle connaissait les difficultés que l'état de ses jambes causait à mon ancien maître.

– Je crois que ta mère m'en veut, déclarai-je soudain.

Comme souvent, les mots m'avaient échappé.

– Pourquoi tu dis ça ? s'étonna Tilda.

– C'est difficile à définir, mais elle n'est plus la même avec moi. Comme si quelque chose en moi lui déplaisait. C'est peut-être à cause de ce que je suis devenu ?

Tilda secoua la tête en souriant :

– Non, ce n'est pas ça. Simple anxiété maternelle ! Elle pense que toi et moi, nous avons passé trop de temps ensemble, que nous sommes devenus trop proches. Elle me l'a dit juste avant notre départ. Elle aurait préféré que je reste avec elle et mon père. Tu sais comment sont les mères...

– Tu aurais dû m'en parler, Tilda. Et tu aurais dû rester à Chipenden au lieu de m'accompagner !

– Tu ne veux pas de ma compagnie ?

– Bien sûr que si !

– Alors, ne prends pas les inquiétudes de ma mère trop à cœur. On s'entend bien, tous les deux, non ?

– C'est sûr !

– Eh bien, c’est tout ce qui compte.

J’acquiesçai, sans me sentir rassuré pour autant. Quand je retournerais à Chipenden, je devrais en parler directement à Alice. Et je ne m’y sentais pas prêt.

En route pour le moulin, nous fîmes un détour pour gagner un petit village appelé Bolton-le-Sands.

Les étrangers éveillent toujours la curiosité. Cette fois, ce fut l’épiciers qui se montra inquisiteur. Mais Tilda lui adressa son plus beau sourire et détourna poliment la conversation. Peu après, nous reprenions notre marche avec un sac rempli de provisions, que j’avais jeté sur mon épaule. La pluie avait cessé.

– Johnson ne sera probablement pas ravi de nous voir, dit Tilda en contemplant les eaux grises du canal. Du moins, de me voir, moi !

– Il a pu apprécier ta mère, en dépit du fait qu’elle est sorcière. Quand il saura que tu es sa fille, tout ira bien, déclarai-je en m’efforçant de me montrer optimiste.

Johnson pouvait en effet poser quelques problèmes. Ses jambes handicapées et seize années d’isolement au moulin n’avaient sans doute pas amélioré son caractère.

L’après-midi finissait quand nous atteignîmes le gros poteau planté au bord du chemin de halage, qui m’évoquait un gibet. Une grosse cloche y était accrochée, pour que les gens du coin appellent l’Épouvanteur Johnson. Je me demandai combien d’entre eux avaient encore recours à lui.

Puis nous suivîmes le sentier qui longeait un ruisseau. Le fossé qui entourait le moulin était rempli d’une eau stagnante envahie par les herbes. Autrefois, on y jetait régulièrement du sel, pour tenir les sorcières à distance. Johnson avait abandonné cette pratique. Il faisait toujours les choses à sa façon. L’Épouvanteur Johnson avait ses propres lois.

Après avoir franchi le fossé, nous nous frayâmes un chemin entre les buissons pour gagner la maison. Derrière, le moulin était en ruines, sa large roue immobile, rouillée et cassée.

Je frappai à trois reprises. Il n’y eut pas de réponse. La porte n’étant pas verrouillée, j’entrai et traversai le cellier pour me rendre à la cuisine.

J'avais tout de suite entendu les ronflements : Johnson était chez lui ! Il était assis, la tête sur la table, à côté de deux bouteilles vides. Bien que toujours aussi corpulent, il montrait les signes de l'âge. Ses cheveux grisonnaient.

– Il est facile à réveiller ? demanda Tilda.

– L'odeur d'un bon repas est la seule chose qui y réussira, dis-je.

– Je meurs de faim. Si je me préparais d'abord quelque chose ? Et quand il se réveillera, je cuisinerai pour vous deux ?

J'acquiesçai et allai allumer le fourneau. Bientôt, des saucisses, du bacon, des champignons et des tomates rissolaient dans la poêle. Quand ce fut prêt, Tilda posa son assiette pleine sur la table et se mit à manger. Je m'assis près d'elle, guettant l'instant où le fumet des saucisses chatouillerait le nez de Johnson.

Ce fut l'affaire de quelques minutes. Il grogna, releva la tête et ouvrit un œil injecté de sang. Ses ronflements ayant cessé, on n'entendait que le cliquetis des couverts maniés par Tilda.

Johnson me lança un regard où l'incompréhension se mêlait à l'ahurissement. Je lui souris.

– Wulf ! s'écria-t-il. C'est bien toi ? On t'a cherché si longtemps ! Je n'espérais plus te revoir un jour.

Tout à fait réveillé, à présent, il dévisagea Tilda avant de protester comiquement :

– Qui est cette fille qui se permet de manger *mes* saucisses ?

– Ce ne sont pas les vôtres, corrigeai-je. C'est nous qui les avons achetées, et il en reste assez pour vous quand vous aurez faim.

– J'ai faim ! s'exclama Johnson.

– Alors, je vais préparer votre repas, déclara aimablement Tilda, qui se leva en emportant son assiette vide.

– Je la connais ? demanda Johnson. J'ai l'impression de l'avoir déjà vue...

– Vous avez rencontré sa mère, Alice. Tilda lui ressemble beaucoup. Vous vous souvenez d'elle ?

– La sorcière qui vivait avec Tom Ward ?

– Oui, Alice est sorcière, mais elle nous a aidés plus d’une fois. C’est elle qui vous a sorti des griffes de Circé, vous vous en rappelez ?

Johnson hocha la tête :

– Oui, je m’en souviens bien. Et quand elle a disparu avec Tom, je les ai cherchés. J’ai fait tout ce que je pouvais, mais ils sont restés absents pendant des années. À leur retour, les choses avaient bien changé. Je ne suis plus l’homme que j’étais, je ne suis plus de bonne compagnie. Tom Ward est passé me voir pour me dire qu’ils étaient sains et saufs, mais il ne s’est pas attardé. Quand il a voulu se mêler de mes affaires, j’ai perdu patience et je l’ai renvoyé vertement dans ses pénates. Je n’ai donc pas su tout ce qui s’était passé. La fille d’Alice est sorcière, elle aussi ?

– Elle l’est, et c’est également une amie très proche. Elle sera aussi la vôtre, si vous l’acceptez.

Il émit un grognement qui ne signifiait ni oui ni non.

Tilda apporta alors deux assiettes fumantes, emplies d’œufs avec des saucisses, du bacon et des tomates.

Johnson planta sa fourchette dans une saucisse et la renifla d’un air inquiet.

– Elle sont cuites comme vous les aimez, dis-je. Tilda est bien meilleure cuisinière que moi.

– Ça, ce n’est pas difficile, grommela-t-il avant d’enfourner une grosse bouchée.

Bientôt, il dévorait avec entrain, les joues gonflées de nourriture et le front couvert de sueur. Nous dînâmes tous les deux sans échanger un mot.

Quand Johnson eut vidé son assiette, il la repoussa en rotant et marmonna un remerciement à Tilda. Puis il darda sur moi ses yeux injectés de sang :

– Allez, raconte-moi ce qui t’est arrivé, et pourquoi tu ne sembles pas avoir vieilli d’un jour depuis la dernière fois que je t’ai vu.

Je lui expliquai tout dans les moindres détails. Il ne fit aucun commentaire, pas même quand je lui parlai de Hrothgar et de la façon dont Circé avait organisé mon enlèvement. En revanche, il haussa les sourcils quand je lui décrivis mes nouvelles capacités et ma nouvelle nature. Enfin, il marqua son approbation au récit de la libération de Tilda, Tom et Alice.

Il me fixa alors longuement, sans rien laisser deviner de ses pensées. Le silence se prolongea. Je sentis soudain Tilda me prendre la main sous la table ; de surprise, je manquai tomber de ma chaise.

C'était la première fois qu'elle faisait ça ; la chaleur de sa peau, cette impression de proximité, cela me plut. Mais l'ancien moine, en moi, se sentit coupable. C'était une sorcière, je n'avais pas le droit de lui tenir la main. Et qu'en penserait Alice ? Elle ne paraissait guère apprécier notre amitié, et cette idée me tourmentait.

Aussi, pour oublier ce qui se passait, j'interrogeai Johnson :

– Vous ne me croyez pas, c'est ça ? Ce que je suis devenu... Vous voulez une preuve ?

L'Épouvanteur secoua la tête :

– Pas besoin de preuve, petit. Tu t'es toujours montré franc et honnête. Je trouve simplement de telles transformations difficiles à accepter.

Il se leva et se mit à marcher de long en large en boitant, le visage crispé de souffrance.

– Si je reste assis trop longtemps, mes jambes s'ankylosent, marmonna-t-il.

– Nous sommes venus prendre de vos nouvelles, dis-je, mais pas seulement. Il est temps, en effet, d'en finir avec les clans de Pendle. Et le spécialiste des sorcières que vous êtes nous serait d'une grande aide.

Interrompant sa déambulation, il se tourna vers moi. Bien des années plus tôt, il avait lui-même envisagé une telle expédition, et il avait fallu l'en dissuader. S'attaquer aux centaines de sorcières composant ces clans aurait été de la folie. Ce que je lui proposais à présent restait dans les limites du raisonnable. Cela l'inciterait à redevenir lui-même tout en apportant un soutien à Tom Ward.

Johnson continuait de me fixer sans rien dire. Peu de temps auparavant, il avait tenté seul l'aventure et n'avait survécu que grâce à l'intervention de Grimalkin. Lui qui se considérait comme un expert en sorcières, sa fierté avait dû en prendre un coup. Et son problème de jambes n'arrangeait pas les choses.

– J'ai voulu affronter cette engeance de Pendle, il y a quelque temps, reconnut-il en baissant la tête. Ça s'est mal terminé, j'ai eu de la chance de m'en sortir vivant.

Je fus étonné qu'il admette son échec ; toutefois, il ne fit aucune

allusion au rôle tenu par Grimalkin.

Je me hâtai donc de préciser :

– Elles sont beaucoup trop nombreuses, il n'est pas question d'en venir à bout. Mais si on se débarrassait de la tueuse des Malkin et de quelques autres ? Qu'en pensez-vous ? Vous en seriez ?

Johnson se redressa et une flamme s'alluma dans son regard.

Puis il rota et déclara :

– On partira à l'aube. Dès que nous aurons pris le petit déjeuner préparé par la jeune Tilda.

Je fus heureux de constater qu'il en avait encore dans le ventre. Mais, décidément, il n'avait pas changé : il était toujours aussi imbu de sa personne et trouvait naturel de se faire servir.

Tilda lui sourit. Il ne la connaissait pas assez pour détecter la légère mais inquiétante crispation de son front, indice d'une colère contenue. Malgré tout elle avait changé, elle aussi. Il était loin, le temps où elle avait insulté le boucher. Elle avait appris à dissimuler son venin sous un air affable.

– Je cuisinerai, dit-elle. Mais vous ferez la vaisselle.